**HISTOIRE
DES ROSES.**

= D anthorne 36

IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

1955/Nov 14 5:15 P. M. (1955)
Received by [illegible] [illegible]
[illegible]

Rare Book

SB414

M357

1818

HISTOIRE DES ROSES

par

Charles-Malo.

Ornée de 12 planches, en couleur,

dessinées par P. Bessa.

A PARIS

Chez Louis Janet, Libraire, Successeur de son père

Rue S. Jacques N° 59.

[1818]

PRÉFACE.

LE monde savant doit aux Murray, aux Willdenow, aux Martyn, aux Decandolle, aux Poiret, et plus récemment encore aux Bosc, aux Deslongchamps, aux Février, aux Pronville, de savantes nomenclatures ou des dissertations fort intéressantes sur le *genre rosier*. M. Redouté lui-même paie, à la rose, un tribut aussi gracieux que magnifique. Mais ces divers traités des auteurs que je cite sont ou d'une énorme dimension ou d'un format incommode; on s'aperçoit très bien qu'ils n'ont pas été faits pour les dames; l'on cherchait donc vainement, jusqu'ici, une *Histoire complète des Roses* qui réunît, sous un format portatif, le luxe à l'agrément.

M. Bessa et moi nous faisons un devoir de témoigner ici notre reconnaissance à MM. Cels et Noisette, dont les Écoles de roses sont, par parenthèse, les plus belles que l'on connaisse, pour la grace avec laquelle ils nous ont aidés de leur expérience, et nous ont permis de puiser dans leurs riches collections.

HISTOIRE DES ROSES.

DE LA ROSE

CHEZ LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES.

ORIGINE.

La rose, appelée par les Arabes *nard* ou *naron*, par les Grecs *rodon*, par les Hollandais *roozen*, par les Espagnols *rosas*, par les Latins et les Italiens *rosa*, enfin par les Anglais, les Allemands et les Français *rose*, fut de tout temps la reine des fleurs, le parfum des dieux, la parure des graces, les délices de Cythérée, l'ornement de la terre; de tout temps elle ajouta à l'odeur des plantes, à l'émail des prairies.

D'où vient la douce odeur qu'en ces lieux tu répands,
Disait un botaniste à fleurette des champs?

— Je ne suis que bien peu de chose,
Répond-elle, mais quelque temps
J'ai séjourné près de la rose.

La rose est le symbole des sentiments les plus divers, des choses les plus opposées; la piété en décore les temples, l'amour et la gaieté en forment des couronnes, la douleur l'effeuille sur les tombeaux, la pudeur et la chasteté la reçoivent comme le prix le plus glorieux; enfin les anciens l'appelaient la *splendeur des plantes*.

Aussi les poètes de tous les siècles et de tous les pays ont-ils à l'envi célébré cette fleur, dont la seule présence rappelle à notre esprit les idées les plus flatteuses, les comparaisons les plus jolies, les emblèmes les plus voluptueux. Sans la rose, que dire de galant aux dames; sans elle, tout compliment devient insipide. Aussi, depuis notre vieux Ronsard jusqu'au Gentil-Bernard, et depuis ce dernier jusqu'à nous, combien de milliers de grands

et de petits poètes ont chanté la rose, ont fait des vers à la rose.

Et qui peut refuser un hommage à la rose,
La rose dont Vénus compose ses bosquets,
Le Printemps sa guirlande et l'Amour ses bouquets;
Qu'Anacréon chanta, qui formait avec grace,
Dans les jours de festin, la couronne d'Horace.

Par exemple, chez les Grecs et les Romains, Anacréon, Sapho, Théocrite, Bion, Virgile, Catulle, Horace, Ovide, Properce; chez les Anglais, Milton, Owen, Thompson, Addison; chez les Portugais, Sanazar, le Camoëns; chez les Italiens, le Tasse, l'Arioste, Guarini, Métastase; en France, Léonard, Bertin, Delille, Bernard, Voltaire, Ducis, Parny, Saint-Victor, et tant d'autres, n'ont pas dédaigné de célébrer dans leurs vers le modèle le plus séduisant des graces et de la beauté, le symbole de la galanterie, de la mollesse et de la volupté. Mais ce ne fut point assez pour les poètes d'avoir consacré la rose à Vénus ou à l'Amour, leur imagination fantastique voulut donner à cette fleur une origine toute surnaturelle; il

est résulté de là plusieurs fictions assez ingénieuses : d'abord , si nous devons en croire le chantre de Théos, la rose naquit lorsque Vénus sortit du sein des flots. « Quand la mer produisit de son écume ensanglantée la belle Vénus, « et la montra tout éclatante sur ses flots tranquilles ; quand Pallas , qui aime le bruit des armes , sortit tout armée du cerveau de Jupiter , alors la rose embellit la terre. » Ce serait aussi l'avis de notre Anacréon moderne :

Lorsque Vénus , sortant du sein des mers ,
Sourit aux dieux , charmés de sa présence ,
Un nouveau jour éclaira l'univers :
Dans ce moment la rose prit naissance.

De son côté, Rapin raconte à sa manière l'origine de la rose : il est reconnu par lui que cette fleur était jadis une reine de Corinthe. Rhodante (car c'est ainsi qu'on la nommait) était, en raison de sa rare beauté, accablée d'une multitude d'amants, qui voulaient probablement l'épouser tous. Cette pauvre reine, fort embarrassée, ne vit d'autre moyen pour

se délivrer de tant d'importunités , que de se réfugier dans un temple consacré à Diane. Elle s'y crut en sûreté , mais trois de ses amants eurent la témérité de suivre ses pas et de briser les portes du temple. Il paraîtrait alors que la pudique Rhodante se serait défendue avec une telle vigueur qu'elle aurait mis ces trois amants mal appris hors de combat.... Que ne pouvait jadis , chez une jeune princesse , le desir de conserver son innocence ! Soit que la pudeur alarmée prête de nouvelles graces à la beauté , soit que l'air martial et redoutable qu'affectait Rhodante la rendît réellement imposante , le peuple ébloui de tant de charmes , s'écria : « Que la belle Rhodante soit désormais la « déesse de ce temple.... Otons-en Diane.... » Mais hélas ! sur quoi compter dans ce monde ; il fallait qu'Apollon se trouvât précisément près du temple de sa sœur ; il y entre ; furieux de l'outrage fait à Diane , il métamorphose Rhodante en rosier : et , le croirait-on ? ce même peuple qui naguère était l'instrument de son triomphe , s'arme alors contre elle :

l'infortunée princesse se voit, en un moment, ensevelie sous des monceaux d'épines ; ce sont les mêmes qui nous piquent encore aujourd'hui toutes les fois que nous cherchons à cueillir la fleur du rosier.

Au surplus, Apollon, toujours galant, voulut conserver à Rhodante l'image de sa grace primitive, et la rose devint, dès ce moment, l'emblème de la beauté. Je n'ai point dit encore de quelle manière il crut devoir punir ces trois soupirants grossiers qui n'avaient pas su respecter la sainteté du temple de Diane : il changea l'un en ver, l'autre en mouche, le dernier en papillon. Sous cette nouvelle forme ils obsèdent sans cesse leur cruelle maîtresse. Les anciens nous ont transmis les noms de ces trois illustres personnages : ce sont MM. Brien, Arcas et Halesin ; aussi ne puis-je voir un papillon sur un rosier sans songer de suite à M. Halesin ; une mouche, qui ne me rappelle l'honnête Arcas ; un ver au pied de ce charmant arbrisseau, que je ne reconnaisse en lui l'infortuné Brien.

Supposons que la métamorphose de la reine de Corinthe ait donné naissance à la rose.... Rhodante était, dit-on, très blanche; point de doute alors que la fleur qui nous offre son image n'ait été primitivement blanche. Quelle serait donc l'origine de son incarnat? Voulez-vous consulter, sur ce point, tous les auteurs de l'antiquité; aucun d'eux ne sera d'accord. Les uns prétendront, comme Ovide et Bion, qu'il est dû au sang d'Adonis, tué, selon la fable, par un sanglier; d'autres vous assureront, au contraire, bien positivement, que Bacchus en est l'auteur involontaire, et Parny, adoptant cette fiction des anciens, vous la redira en jolis vers :

D'un jeune lis elle avait la blancheur;
Mais aussitôt le père de la treille,
De ce nectar dont il fut l'inventeur,
Laissa tomber une goutte vermeille,
Et pour toujours il changea sa couleur.

Quelques écrivains, non moins dignes de foi, ont enfin attribué cet incarnat au sang de Vénus. En entendant les cris plaintifs de son

cher Adonis, Cypris veut voler à son secours, elle ne fait pas attention aux ronces qui la déchirent de tous côtés; bientôt des rosiers épineux se trouvent teints de son sang.... Plusieurs gouttes jaillirent sur les roses : ces fleurs qui jusqu'alors avaient été blanches, ont conservé, depuis, la couleur du sang de Vénus.

Plusieurs poètes n'adoptent pas cette fable, ils prétendent à leur tour, que Cupidon, dans une fête de l'Olympe, au milieu de la gaieté d'une danse vive et légère, renversa d'un coup d'aile une coupe de nectar dont la liqueur embaumée et vermeille se répandant sur des roses blanches, leur donna le parfum et la couleur qu'elles ont conservés depuis. C'est peut-être autant pour consacrer la mémoire de ce petit événement qu'en raison de sa beauté, que la rose a été dédiée par l'antiquité à Vénus. On va même jusqu'à dire que l'île de Rhodes, où elle s'était retirée secrètement avec Apollon pour faire l'amour, était couverte de roses, et qu'il y avait plu de ces fleurs. Un fait certain, c'est que Rhodes doit

son nom à la quantité prodigieuse de roses que produit son territoire ; Ausone raconte une autre fable dans laquelle il fait naître l'incarnat de la rose du sang même de l'Amour.

Enfin, parmi les peuples modernes , les Turcs supposent que la rose n'a été teinte de ses belles couleurs que par la sueur et le sang de Mahomet.

CULTE.

Que votre éclat est peu durable ,
Charmanes fleurs , honneur de nos jardins ,
Souvent un jour commence et finit vos destins ,
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.

M^{me} Deshoulières n'est pas le seul poëte qui se soit plaint du peu de durée de la rose. Théocrite lui compare la vie humaine.

Une rose un jour s'admirait
Au reflet d'une eau vive et pure ;
Un zéphyr léger l'effeuillait ,
Et l'onde emportait sa parure.

Quel que soit le charme de la rose , dit saint

Ambroise, elle présente ses désagréments : ce sont les épines dont elle est armée.

La rose, prompt à se flétrir au souffle le plus léger, est devenue l'emblème le plus juste de l'innocence et de la virginité. Vénus ordonnait, dit-on, que le sein des bergères se mariât, chaque matin, à la rose humide encore, teinte du sang d'Adonis et parfumée des baisers de l'Amour; et les jolis vers de Catulle, *Ut flos in cœptis*, etc., seront toujours une leçon admirable pour le beau sexe. « La rose
« solitaire, épanouie à l'écart, ignorée des
« troupeaux, respectée du soc, caressée des
« zéphyr, vivifiée par le soleil, abreuvée de
« rosée, fait les délices du berger et de la
« bergère.... A peine est-elle arrachée de sa
« tige qu'elle perd sa fraîcheur, se flétrit, et
« cesse d'avoir des charmes pour eux. Telle
« une vierge timide, aussi long-temps qu'elle
« est vierge, captive les hommages; mais dès
« qu'elle a perdu cette fleur précieuse, les jeu-
« nes gens cessent de la trouver aimable, et
« ses compagnes de la chérir. »

Écoutons de même l'Arioste, quand il nous dit :

La verginella è simile alla rosa,
Ch' in bel giardin, sulla nativa spina,
Mentre sola e sicura si riposa,
Nè gregge nè pastor se le avvicina;
L'aura soave e l'alba rugiadosa,
L'acqua e la terra al suo favor s' inchina;
Giovani vaghi, e donne innamorate,
Amano aver ne e seni e tempie ornate.

Ma non sì tosto dal materno stelo
Rimossa viene, e dal suo ceppo verde,
Che quanto avea dagli nomini e dal cielo
Favor, grazia e bellezza, tutto perde.
La vergine che'l fior, di che più zelo,
Che de' begli occhi e della vita aver de,
Lascia altrui corre, il preggio ch' avea innanti
Perde nel cor di tutti gli altri amanti.

« La jeune fille est semblable à la rose; tan-
« dis que solitaire et ignorée elle repose dans
« quelques beaux jardins sur son épine native;
« tandis qu'elle est à l'abri de la dent destruc-
« tive des troupeaux et de la main furtive des
« bergers, le doux zéphyr, l'aube humide,
« l'onde, la terre, tout conspire à l'embellir,

« et la jeunesse folâtre aime à en parer ses che-
« veux et son sein. Mais elle n'est pas plutôt
« détachée de sa tige maternelle et verdoyante
« qu'elle perd le prix qu'elle avait aux yeux des
« hommes, la bienveillance du ciel, ses graces
« sa beauté, et tout ce qu'elle pouvait avoir
« d'aimable. C'est ainsi que la jeune innocente
« qui se laisse ravir cette rose précieuse qui lui
« doit être plus chère que la vie, perd tous les
« avantages dont elle devait jouir, jusqu'à l'at-
« tachment que ses autres amants pouvaient
« avoir pour elle. »

C'est au contraire en comparant la durée de l'existence de l'homme à celle de la rose, que Chaulieu et La Fare nous invitent à jouir des plaisirs passagers de la vie.

La rose, profanée par la Mythologie et par le culte païen, eut plus anciennement un noble emploi, celui d'orner le temple du vrai Dieu; les Hébreux en faisaient des couronnes dont le grand-prêtre paraît son front. Cette coutume a passé des Hébreux chez divers peuples de la terre; l'Église fait encore aujour-

d'hui usage de la rose dans ses plus augustes cérémonies. C'est elle qu'on effeuille devant le Saint-Sacrement.

Plusieurs traditions prouvent que les anciens étaient dans l'habitude de se parer de roses les jours de fête, d'en couronner leurs dieux, et d'en semer autour de leurs tombeaux. Les rois de Bithynie s'asseyaient sur des oreillers garnis de roses.

Long-temps avant les Romains, les Grecs avaient porté l'usage des roses jusqu'à l'excès; ils mettaient sur leur tête des chapeaux de roses, ils en paraient leurs buffets, ils en parfumaient leur vin; tout était couvert d'odeurs, jusqu'aux cages de leurs oiseaux. Les Lacédémoniens eux-mêmes, malgré l'austérité tant vantée de leurs mœurs, poussèrent, après le ravage de la campagne de Cirra, la sensualité si loin que leurs soldats ne voulurent plus boire que du vin parfumé.

A Rome, du temps même de la république, on connaissait l'usage de se couronner la tête de guirlandes de roses, pendant les derniers

actes d'un festin joyeux. Les Romains n'auraient pas été contents si les roses n'eussent point, au beau milieu de l'hiver, nagé sur les coupes du vieux Falerne qu'on leur présentait; ils tiraient, à cette époque, leurs roses d'Égypte. Ce n'est que sous le règne de Domitien qu'on a trouvé, à Rome, le secret de faire fleurir les rosiers pendant l'hiver; jusque-là les Romains faisaient de très grandes dépenses pour s'en procurer, quand la saison était passée. J'ajouterai que l'on couvrait d'une couche de roses les tables et les lits où se plaçaient les convives, et que, dans les fêtes publiques, on jonchait quelquefois les rues de roses.

A Baies, lorsqu'on donnait des fêtes sur l'eau, tout le lac Lucrin paraissait couvert de roses. Pour n'être pas privé de ces réjouissances pendant l'hiver, on en vint à produire dans des serres, au moyen de tuyaux pleins d'eau chaude, une température artificielle qui permit aux lis et aux roses d'éclore au mois de décembre. Sénèque s'imagina de déclamer avec affectation contre ces inventions, mais

les Romains se moquèrent du philosophe, et n'en perfectionnèrent pas moins leurs serres chaudes, au point que lorsque, sous Domitien, les Égyptiens crurent avoir fait à la Cour un présent magnifique en lui envoyant des roses au milieu de l'hiver, cet hommage n'excita que le rire et le dédain, tant ces roses d'hiver que l'art avait fait éclore, étaient alors abondantes à Rome. « Dans toutes les rues, « dit à ce sujet Martial, on respire les odeurs « du printemps, on voit briller l'éclat des fleurs « fraîchement tressées en guirlandes. « En- « voyez-nous du blé, Égyptiens, nous vous « enverrons des roses. »

Les médecins avaient déterminé quelles espèces de fleurs il convenait d'admettre dans les couronnes de festins, pour ne pas nuire à la santé. Le persil, le lierre, le myrte et la rose passaient pour dissiper les vapeurs du vin. Au temps d'Athénée, l'odeur des roses était un puissant spécifique contre les pesanteurs de la tête, et les buveurs s'en servaient pour empêcher les fumées du vin d'obscurcir

leur raison. Les parfums de rose pris à Capoue remettaient aussi l'estomac fatigué d'un grand repas ; on les employait de même contre la léthargie ; aussi Capoue, traitée dans les premiers siècles de la république romaine comme une ville rebelle , fit plus tard la loi à ses vainqueurs : on ne put se passer de ses parfums ; on n'osa les proscrire ; la jeune noblesse de Rome ne tarda pas non plus à s'énervier au point de ne porter que des habits parfumés : ce luxe s'étendit jusqu'à la chaussure ; on faisait également grand cas des peaux préparées à l'odeur des roses , comme cela s'était antérieurement pratiqué en Grèce et à Babylone.

Les fêtes des Saturnales , celles de Flore , n'eussent pas été complètes si l'on n'y avait prodigué des roses. On se servait encore de roses dans les spectacles. Le sénat et le peuple romain recevaient dans les jeux publics , de la main des idiles , des couronnes de roses ; mais bientôt on ne se borna pas à en donner aux spectateurs distingués , on en offrit aux acteurs.

On peut conséquemment dire que l'usage des roses était universel à Rome : dans les cérémonies d'épousailles et dans les festins donnés à cette occasion, l'époux paraissait en public couronné de fleurs ; ses cheveux, rangés avec art, étaient parfumés d'essences délicieuses ; le lit nuptial, parsemé de roses, attendait les époux ; mais en même temps la rose était une des fleurs qui servaient à parer les tombeaux. Les Romains consacraient, par testament, des jardins entiers uniquement pour fournir de fleurs leurs cénotaphes. C'est ainsi qu'on voit à Torcallo, près de Venise, une inscription portant donation, de la part d'un affranchi, au collège de Centanei, des revenus d'un jardin et d'un palais, pour servir à célébrer ses obsèques et celles de son maître ; il voulait sur-tout qu'on n'y ménageât pas les roses. Les malédictions les plus terribles étaient réservées à quiconque osait violer ces jardins sacrés ; et quoiqu'il fut expressément défendu par une loi d'orner les funérailles, cependant, les décemvirs avaient excepté de

cette prohibition la couronne destinée à couvrir la tête du défunt : elle était communément de roses. Quelquefois aussi le défunt avait ordonné que ses héritiers se réuniraient, tous les ans, au jour anniversaire de sa mort pour dîner près de son tombeau, en se parant de roses cueillies dans la plantation sépulcrale.

Postérieurement, le parfum des roses fut recherché jusque dans le sommeil. Le prince Antiochus, lorsqu'il s'abandonnait au plaisir au milieu du tumulte des armes, faisait usage de roses pendant l'hiver, sous des tentes d'or et de soie ; Verrès se tenait assis sur un carreau parfumé de roses de Malte, il se couronnait de fleurs, il approchait sans cesse de ses narines des sachets mouchetés pleins de roses ; Cicéron dit en parlant de Régulus, qu'il était plus heureux dans les fers que l'efféminé Théorius lorsqu'il buvait au milieu des roses. Marc-Antoine, en mourant, demanda à Cléopâtre de couvrir sa tombe de roses ; certains Romains parsemaient leurs lits de roses, et couchaient sur ces fleurs ; pendant leur som-

meil, des esclaves brûlaient autour d'eux des pastilles odorantes. L'empereur Gallien dormait dans des berceaux de rose; le Sybarite que le pli d'une feuille de rose empêchait de dormir s'appelait Smindride.

Les premiers Chrétiens blâmèrent l'emploi des fleurs, soit dans les festins, soit près des tombeaux, à cause des rapports qui se trouvaient, de cette manière, exister entre le culte du vrai Dieu et la Mythologie païenne. Tertulien a fait un livre contre les couronnes et les guirlandes : de son côté, Clément d'Alexandrie trouvait mauvais que les Chrétiens se couronnassent de roses, parceque Notre Seigneur avait été couronné d'épines. Quand Saladin prit Jérusalem, en 1188, il ne voulut point entrer dans la mosquée du temple, convertie en église par les Chrétiens, sans en avoir fait laver les murs avec de l'eau de roses. Cinq cents chameaux, dit Sanut, suffirent à peine pour transporter toute l'eau de roses employée dans cette occasion. Voltaire dit qu'après la prise de Constantinople par Mahomet II, le 29

mai 1453, l'église de Sainte-Sophie fut semblablement lavée avec de l'eau de roses, avant d'être convertie en mosquée. On portait jadis aux baptêmes de grands vases remplis d'eau de roses. Bayle raconte, à ce sujet, qu'à la naissance de Ronsard, sa nourrice cheminant vers l'église, le laissa tomber sur un tas de fleurs, et qu'en ce moment la femme qui tenait le vase d'eau de roses le versa sur l'enfant : cette circonstance, ajoute notre auteur, fut depuis regardée comme un heureux présage de la bonne odeur que devaient répandre un jour ses poésies. Sous Henri II, ce poète remporta le premier prix des Jeux Floraux ; mais, au lieu d'une églantine d'or, la ville lui remit une Minerve d'argent, dont il fit présent au roi. Marie Stuart aimait tellement Ronsard qu'elle lui envoya un magnifique rosier d'argent qui valait deux mille écus ; en effet, ce poète avait composé quelques vers sur la rose, fort jolis pour ce temps-là. Les voici :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit déclosé

Sa robe de pourpre au soleil,
N'a point perdu cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.
Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las ! las ! ses beautés laissé choir !
Oh ! vraiment, marâtre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir,
Donc si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse ;
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

Ces vers me rappellent qu'on faisait anciennement présent aux jeunes dames romaines de la première rose qui paraissait, pour leur apprendre par-là que l'éclat de la beauté passe aussi vite que celui des fleurs ; c'était leur dire, en d'autres termes :

Les roses nouvelles,
Pour paraître belles,
N'ont dans leur printemps
Que quelques instants :

Pour plaire, comme elles,
L'amour n'a qu'un temps.

Aux beaux jours de la chevalerie, les roses étaient souvent un emblème que les preux aimaient à placer sur leurs armes; une rose dans l'écu annonçait que la douceur doit accompagner le courage et que la beauté est le seul prix digne de la valeur; c'est ainsi que, dans le roman de Perce-Forêts, on voit une reine, après un tournoi, donner au chevalier vainqueur un simple chapeau de roses, parceque c'est, dit-elle, un vrai trésor pour les amoureux. De même on lit dans le vieux roman d'Amadis qu'Oriane, prisonnière, ne pouvant ni parler, ni écrire à son amant, lui jette du haut d'une tour une rose baignée de ses larmes; mais pourquoi faut-il qu'une fleur, destinée à ne rappeler que des images douces et riantes, ait été prise pour le signe de deux factions qui, pendant près d'un demi-siècle, abreuvèrent de maux l'Angleterre. Ces factions de la *rose blanche* et de la *rose rouge* commencèrent sous Henri VI, entre la maison de Lan-

castre et celle d'Yorck. Un duc de ce nom, descendant d'Édouard III, se trouvait plus près d'un degré de la tige primitive que la branche régnante, il portait dans son écu une rose blanche, et le roi Henri VI, de la maison de Lancastre, portait une rose rouge. Après plusieurs guerres civiles, après l'effusion de mille flots de sang par tout le royaume, après la fin tragique de trois rois, Henri VII, de la maison de Lancastre, réunit en 1486 les deux partis et les deux branches par son mariage avec Élisabeth, héritière de l'autre maison.

Il me reste à parler de l'antique institution de saint Médard, qui consistait à couronner, tous les ans, une rosière dans l'église de Salency : le prix, pour la fille du village la plus modeste, la plus soumise à ses parents et la plus sage, était une simple couronne de roses. La première rosière fut la sœur du saint évêque, qui la couronna lui-même dans l'église de Salency. Depuis des siècles, cette pieuse institution est religieusement observée : souvent aussi joignait-on une petite dot à la couronne ;

on supposait probablement que la rosière ne serait pas fâchée de se marier. De nos jours on trouve encore des rosières, non pas précisément à Paris, mais dans les petits villages de Falaise et de Surènes, et on les y couronne, à l'imitation de celles de Salency.

La forme élégante de la rose, sa couleur aimable, son parfum délicieux, ont été le constant objet d'une foule de métaphores qui se répètent dans toutes les langues de la terre, depuis des siècles. Cette fleur a servi de terme de comparaisons les plus riantes : par exemple, les Romains appelaient leur maîtresse *ma rose* : Virgile, parlant de Vénus, dit qu'en se détournant elle laissa voir un cou de rose ; les amants heureux sont unis par des chaînes de roses. Les peintres et les poètes ceignent de guirlandes de roses les Graces, les nymphes et les bergères. « Quand l'Amour danse avec les Graces, dit Anacréon, ses beaux cheveux sont ornés de boutons de roses. » Il décrit l'Aurore avec un teint de rose. C'est avec des touffes de roses que Vénus châtiait son fils ; la douce ré-

compense de l'Amour est une rose. Quel est ce jeune amant tout parfumé d'essences, demande Horace à Pyrrha, qui te presse si vivement sur un lit parsemé de roses? ... Ovide donne à l'Aurore des doigts de roses; les portes de l'Orient, qu'elle ouvrait à son réveil, étaient pleines de roses.

De la robe d'Hymen l'Aurore était vêtue,
Jamais telle à Céphale elle n'est apparue;
Je voyais sur son char éclater les rubis,
Sur son teint le cinabre, et l'or sur ses habits;
D'un vase de vermeil elle épanchait des roses.

La rose est délicieuse sur les tablès, dans les festins, aux fêtes de Bacchus; les Muses en sont parées; des cheveux entrelacés de roses, un sein embelli de roses, respirent la volupté. Un poëte français, voulant parler de l'objet qui le charme, s'écriera que la bouche de sa maîtresse a la couleur de la rose, et son haleine la douceur de son parfum:

Elle a bien du doux printemps
Belle humeur et gai sourire :
Blanches perles sont ses dents,
Rose sa bouche respire.

Dans ces joyeux repas dont Horace nous fait la description en véritable épicurien, toujours il nous entretient de guirlandes de roses : l'Hymen était représenté sous la figure d'un jeune blondin couronné de roses. Chez les Grecs, la plus jeune des trois Graces, Aglaé, était représentée avec un bouton de roses à la main : le plus naïf et le plus joli de nos romans anciens porte le nom de la rose.

Parlerai-je maintenant du culte de la rose chez les peuples modernes ? cette fleur n'a rien perdu des hommages que les anciens lui prodiguaient. Au lieu de nappes, souvent, jadis, on couvrait les tables de feuilles de roses. Anciennement, en France, la rose était si précieuse qu'en plusieurs pays il fallait une permission pour cultiver des rosiers : dans nos parlements il existait un jour de cérémonie très célèbre, qu'on nommait *la baillée de roses*, dont l'objet était d'honorer le roi dans son lit de justice. On jonchait de fleurs les salles du palais, et, après un repas somptueux, on portait dans chaque chambre, en un bassin d'ar-

gent, autant de bouquets et de couronnes de fleurs naturelles ou artificielles, qu'il se trouvait de membres du parlement.

Aujourd'hui même de quelle considération ne jouit-elle pas? la rose pare nos jardins, nos bosquets, nos parterres; vous la trouvez dans les salons, sur le sein des belles, jusque sur leur tête; par-tout la rose étend son empire.

La rose est la fleur chère aux dieux;
Dans ses cheveux Hébé la pose,
Et le nectar qu'on boit aux cieux
N'est rien que le suc de la rose.
Au Pinde, à côté des lauriers,
À côté du myrte, à Cythère,
Par-tout s'élèvent des rosiers :
Bacchus les associe au lierre.

USAGES.

La société des troubadours de Toulouse, connue sous le nom d'*Académie des Jeux floraux*, donne, parmi ses prix de poésie, une *rose églantine*.

En France les jeunes filles sont distinguées

des autres personnes de leur sexe par une couronne de roses ; elle leur est accordée comme un prix dû à leur virginité : en Allemagne , au contraire , une fille déshonorée est forcée , le jour de son mariage , de mettre sur sa tête une couronne de roses.

En Perse , on bouche les flacons de vin mis sur la table avec des roses. Les Perses célèbrent aussi une fête nommée Abrizan , qui tombe vers l'équinoxe d'automne ; elle consiste à se faire réciproquement des visites en se jetant des roses à la figure.

En Turquie , on sculpte une rose sur le tombeau des jeunes vierges.

Dans les Indes , on distille une huile de rose très précieuse qui sert dans les présents de souverains à souverains.

On bénit la rose , à Rome , le jour appelé *Dominica in rosâ* ; on y fait une rose d'or , ou , pour mieux dire , un rosier d'or très magnifique , béni par le pape , qui l'envoie aux souverains ou le donne aux princes qui passent à Rome. L'usage était , il y a trente ans , que le prince

qui recevait ce rosier, donnât cinq cents louis à celui qui le lui apportait de la part du pape. Le rosier, par son poids seul, valait au moins le double de cette somme.

En Pologne, on couvre de roses le cercueil d'un enfant; quand son convoi passe, on jette des fenêtres une multitude de roses.

HISTOIRE.

Clémence Isaure fit des legs considérables, et ordonna qu'on répandît des roses sur son tombeau, en présence de tous les amis des lettres; et qu'on distribuât dans cette fête, des prix aux poètes qui se seraient les plus distingués.

Marie de Médicis abhorrait les roses, même en peinture; le chevalier de Guise s'évanouissait à la vue d'une rose.

On voit encore aujourd'hui, dans la Campanie, un grand terrain connu sous le nom d'*Il mazzone della rosâ*; ce champ portait jadis le nom de *Rosatinus*, à cause de la quantité prodigieuse de roses qui y naissaient sans culture.

On voit à Rome, dans l'église Sainte-Suzanne, une vieille mosaïque qui représente Charlemagne à genoux recevant de saint Pierre un étendard semé de roses.

L'empereur Héliogable fit remplir un vivier tout entier d'eau de roses.

On appelait autrefois *chaperon de roses* un don léger qu'on faisait à une fille en la mariant.

La rose peut être un emblème très frappant du danger d'abuser des choses même les plus agréables. On cite plusieurs exemples de morts subites causées par l'imprudence de dormir dans une chambre remplie de roses : l'excès rend pernicieuses les choses les plus innocentes ; aussi Aristippe, respirant un jour le parfum d'une rose, s'écriait-il : « Maudits soient
« les efféminés qui ont fait décrier de si douces
« sensations. »

En Italie, les femmes nouvellement accouchées ont communément un bouquet de rue pour n'être point incommodées du parfum des roses que peuvent porter ceux qui leur viennent rendre visite.

Quand Marie-Antoinette passa par Nancy pour ses épousailles avec Louis XVI, alors Dauphin, les Lorrains lui préparèrent un lit parsemé de roses.

Le synode de Nîmes, tenu dans le troisième siècle, enjoignait aux Juifs de porter sur la poitrine une rose, pour les distinguer des Chrétiens, afin qu'on n'eût pas pour eux les mêmes égards.

On lit, dans la vie de sainte Dorothee, qu'un ange lui donna un bouquet de roses. C'est d'après cette tradition que les peintres représentent toujours sainte Dorothee tenant un bouquet de roses.

Il y avait à Poitiers, dans l'abbaye de Sainte-Croix, une colonne qu'on avait élevée sur la tombe d'un jeune homme. Le lendemain de son enterrement, on avait vu, dit-on, paraître tout-à-coup, sur le lieu de sa sépulture, un rosier couvert de roses épanouies; ce qui fut regardé comme un miracle; on éleva la colonne à cette occasion.

On lit, dans l'histoire du Mogol, que la cé-

lèbre princesse Nourmahal fit remplir d'eau de roses tout un canal, et qu'elle s'y promena avec le grand-mogol: la chaleur du soleil dégagea de l'eau de roses l'huile essentielle; on remarqua cette substance qui flottait à la surface de l'eau; c'est ainsi que se fit la découverte de l'essence de roses.

Saint Basile prétend qu'à la naissance du monde les roses étaient sans épines, et qu'elles en eurent à mesure que les hommes méprisèrent leur beauté.

Dans les fêtes de l'Hymen à Athènes, les jeunes filles couronnées de roses, le sein paré de fleurs nouvelles, formaient, avec de jeunes garçons, des danses pastorales, pour peindre l'innocence des premiers temps.

On rapporte qu'une palme sortit de la bouche de saint Julien, après sa mort: on raconte un prodige semblable de saint Louis évêque, neveu du roi de France Louis IX. Après sa mort, on vit, dit-on, sortir une rose de sa bouche.

Les cénotaphes, en usage chez les Grecs et

les Romains , étaient entourés de roses. L'une des principales cérémonies usitées en ces occasions , consistait à jeter des fleurs sur les tombeaux ; on faisait bâtir tout auprès de petits logements destinés à des esclaves qui venaient , à des temps fixés , orner ces monuments de guirlandes. Les citoyens à qui la médiocrité de leur fortune interdisait ce luxe faisaient graver des fleurs sur la pierre qui devait couvrir leurs cendres ; au moyen d'une inscription ils sollicitaient les passants de s'arrêter quelques instants pour jeter des fleurs sur leurs tombeaux.

Il existe à Florence une superbe statue grecque qui représente Vénus , arrachant de son pied l'épine dont elle fut blessée en volant au secours de l'infortuné Adonis , immolé à la jalouse fureur du dieu de la guerre.

FABLE. — SUPERSTITIONS.

Cupidon fit présent au dieu du silence (Harpocrate) de la première rose qu'on eût encore

vue, pour qu'il ne découvrit pas les intrigues secrètes de sa mère; c'est pourquoi l'on dit que la rose est le symbole du silence, qu'on est *sub rosâ* quand on n'a rien à craindre des indiscrets.

Suivant la mythologie indienne, Pagoda-Siri, l'une des femmes de Wistnou, fut trouvée dans une rose.

Des gens ont prétendu que l'escarbot a de l'antipathie pour les roses, et que la seule odeur de cette fleur le fait mourir; aussi les anciens, pour dépeindre un homme énervé par la volupté, le représentaient sous l'allégorie d'un scarabée expirant sur des roses.

Zoroastre, en présence de Darius, fit croître sur-le-champ un cyprès superbe: d'après ce prodige, Darius lui demanda plusieurs dons extraordinaires; et Zoroastre, pour les lui accorder, fit des conjurations dans lesquelles il entra une rose et une grenade.

On lit dans l'Iliade que Vénus embauma elle-même le corps d'Hector avec un parfum mêlé de roses.

Hérostrate, commerçant de Neucratie, ayant relâché pendant le cours de sa navigation à Paphos, acheta une statue de Vénus et se remit en mer. Comme il approchait de l'Égypte il s'éleva une tempête si furieuse que les matelots et les passagers effrayés allèrent, en poussant de grands cris, se jeter aux pieds de la déesse, dont ils réclamèrent les secours ; elle reçut leurs présents, et, par un prodige inconcevable, on vit aussitôt la statue se couvrir de myrtes et de roses. Le vaisseau fut parfumé d'une odeur délicieuse, les nuages s'éclaircirent, les flots se calmèrent, un vent favorable porta le navire sur le rivage. De retour dans sa patrie, Hérostrate consacra sa statue protectrice dans le temple de Vénus ; des sacrifices pompeux signalèrent sa reconnoissance ; tous ses amis furent invités à un festin splendide, et il leur fit distribuer des couronnes de myrtes et de roses auxquelles on donna le nom de *couronnes neucratites*.

Hérodote dit que dans les jardins de Midas, fils de Gordius, il y avait des roses à soixante

feuilles qui croissaient d'elles-mêmes et qui avaient un parfum plus suave qu'aucune autre.

Les roses forment le dénouement du fameux conte de l'Ane d'or, d'Apulée. Dans ce conte, un jeune homme est transformé en âne, et ne peut reprendre sa forme primitive qu'en mangeant des roses.

En Grèce, pour savoir si l'on était aimé, on faisait claquer des feuilles de roses; si elles rendaient un son éclatant, cet augure était favorable; pareil usage de faire claquer des feuilles de roses est venu jusqu'à nous. La jeunesse badine qui effeuille une rose s'en fait un jeu fort innocent, sans y attacher la moindre idée superstitieuse.

Abdulkadri, personnage fameux chez les Turcs, était près d'arriver à Babylone, où il avait dessein de s'établir; les principaux de la ville n'avaient aucune envie de le recevoir, mais respectant les droits de l'hospitalité, ils n'osaient le lui déclarer ouvertement; ils imaginèrent donc d'aller au-devant de lui en tenant

un vase rempli d'eau pour lui faire comprendre que, comme ce vase était plein jusqu'au bord, qu'on n'y pouvait rien ajouter, de même leur ville était si remplie de poètes et de savants, qu'elle n'en pouvait contenir davantage. Abdulkadri comprit parfaitement cette espèce d'hiéroglyphe; pour toute réponse il se baissa, ramassa une feuille de rose, la posa doucement sur la surface de l'eau contenue dans le vase, leur faisant voir qu'elle y tenait sa place sans déborder l'eau, quoique le vase fût plein. Ce trait parut si ingénieux aux Babyloniens, qu'ils regardèrent Abdulkadri comme un homme merveilleux, et le menèrent en triomphe dans leur ville.

Je terminerai toutes ces fables plus ou moins ingénieuses par un petit conte grec qui ne manque ni de grace ni de finesse. Craignant de perdre Rosélia dès son berceau, ses parents alarmés la consacrèrent au culte de Diane. La jeune Rosélia offrait donc, en qualité de prêtresse, à cette déesse, l'encens et les vœux des mortels. Elle ne comptait que seize printemps

quand sa mère, aveuglée par sa tendresse, se dit un jour : « Quoi ! ma fille ne connaîtrait jamais les douceurs de l'hymen ! quoi ! les flammes du bûcher funèbre consumeraient toute entière cette beauté charmante ! elle ne laisserait, après elle, aucun enfant pour rappeler ses traits et bénir sa mémoire, non, non !! »

En disant ces mots elle arrache sa fille du temple sacré pour l'unir au beau Cymédore, et la conduit, de l'autel de Diane, à ceux de l'Hyménée. Là, Rosélia profère de coupables serments ; son cœur n'en connaît pas le danger. Cependant Cymédore, que l'idée de la déesse poursuit d'un noir pressentiment, se hâte de sortir avec sa chaste épouse du temple de l'Hyménée. Ils en franchissaient déjà les derniers degrés quand Diane lève son mobile flambeau sur la nature ; la déesse n'eut pas plutôt aperçu nos époux fugitifs, qu'un trait, semblable à ceux dont elle atteignit les enfants de Niobé, part de sa main immortelle et va frapper le cœur de Rosélia. Un soupir expire sur les lèvres de la vierge épouse : ce fut, dit-on, le seul

reproche qu'elle adressa à la déesse. Cependant Rosélia chancelle, ses faibles genoux fléchissent. Transporté de douleur et d'amour, Cymédore veut soutenir son épouse, mais.... ô prodige!... il n'embrasse qu'un arbuste qui blesse ses mains abusées; et cet arbuste, né du repentir de Diane et des pleurs de l'Amour, se couvre de roses, fleurs jusqu'alors inconnues. Rosélia, sous cette forme nouvelle, conserve ses graces, sa fraîcheur, et jusqu'au doux parfum de son haleine; l'amour et la pudeur rougissent encore son front; et les épines, que Diane fait croître autour de sa tige, protègent son sein embaumé. Cette belle fleur sera, d'âge en âge, également chère à la vierge craintive et à la jeune épouse.

~~~~~

DESCRIPTION DES ROSES.

GENRE ROSIER.

ESPÈCES ET VARIÉTÉS.

LES divers auteurs qui ont traité jusqu'ici du genre rosier ont tous, sans exception, asservi leur nomenclature à trois grandes divisions bien distinctes, savoir : en fruits globuleux ou ronds, en fruits presque globuleux, enfin en fruits ovales. Un ouvrage du format et de la nature du mien est essentiellement ennemi d'une méthode aussi froidement raisonnée ; les formes sèches et compassées de la nomenclature font peur aux dames. Je ne pourrais me pardonner de leur déplaire ou d'effrayer leur imagination en leur parlant de roses. Mes descriptions courront donc à l'aventure. Je commence par la reine des fleurs, la superbe rose à cent feuilles.

ROSE À CENT FEUILLES

ROSE MOUSSEUSE.

La rose à cent feuilles est véritablement la rose par excellence; c'est elle que l'on cultive de temps immémorial dans les jardins, elle dont les Romains faisaient si grand cas, que les poètes ont tant célébrée, que l'on admire enfin dans les tableaux des Van-Huysum, des Van-Spaendonck et de leurs imitateurs. Sa patrie est à-peu-près inconnue; cependant on la soupçonne originaire de Perse ou de quelque autre contrée de l'Asie. Il paraît même qu'elle était cultivée jadis en Hollande : Clusius la cite sous ce nom.

C'est le rosier à cent feuilles qui fournit ces belles roses remarquables par leur forme arrondie, par le délicieux parfum qu'elles exhalent; c'est lui qu'on désigne vulgairement en parlant des roses en général. Jusqu'à ces derniers temps on n'en connaissait que les variétés semi-doubles ou doubles; mais M. Dupont a obtenu par des semis le type simple, qui diffère essentiellement de toutes les variétés connues; ses feuilles sont d'un vert plus tendre; il est d'ailleurs fort rare. Le rosier à cent feuilles s'élève de six à huit pieds; il fleurit au milieu du prin-

P. Rosa picta?

Teddlard sculp.

Rose moussese. Simple Jaune.

temps; par hasard il donne, pour la seconde fois, des fleurs en automne.

Nous disons rose à *cent feuilles*: cette appellation n'est pas exacte; c'est rose à *cent pétales* qu'il conviendrait de dire; mais l'usage a prévalu, et nous savons tous que l'usage est un tyran.

Les jardiniers hollandais comptent, par centaines, les variétés de la rose à cent feuilles; il est de fait que ce rosier en a produit presque autant par la culture que le rosier de Provins. Mais il me suffira de parler ici des variétés les plus intéressantes.

ROSIER DE HOLLANDE. Cette variété pourrait bien être la véritable rose de *peintre*; il la faut regarder du moins comme la perfection de l'espèce; les tiges de ce rosier sont rameuses, diffuses, hérissées d'aiguillons; ses feuilles se composent de cinq folioles assez grandes, ordinairement rougeâtres à leurs bords; ses fleurs, réunies de trois à cinq, sont très doubles, fort odorantes, d'un beau rouge et d'une grosseur extraordinaire: on en a vu qui avaient jusqu'à quatre pouces de diamètre. Voici maintenant la rose que les pépiniéristes appellent rose de *peintre*: ses fleurs sont d'un beau rose, d'une odeur suave; leur largeur est d'environ trois pouces et demi; elles se composent de douze à quinze rangs

de pétales bien colorés; ajoutons qu'elle est moins double que la rose de Hollande.

ROSIER MOUSSEUX. Ce rosier, classé comme une variété de la rose à cent feuilles, quoique les botanistes allemands en fassent une espèce particulière, mérite, sous tous les rapports, d'être cultivé dans nos jardins, bien qu'il soit plus délicat qu'aucun autre. Le rosier mousseux est remarquable, autant par la grandeur, la couleur vive et l'excellente odeur de ses fleurs, que par l'abondance des longs poils herbacés, rameux, chargés de glandes rougeâtres, et offrant l'aspect de certaines mousses, dont sont couverts ses pédoncules, ses ovaires et ses rameaux; ses fleurs sont d'un beau rose, parfaitement doubles, larges de trois pouces et plus; ses pétales et ses étamines sont comme dans la rose de peintres.

On connaît trois variétés de la rose mousseuse: l'une à *petites fleurs*, qui n'en diffère que par la petitesse de ses pétales et par sa couleur plus foncée; la seconde à *fleurs blanches*, qui n'a pour se distinguer encore que la couleur de sa corolle; enfin la troisième ou rose mousseuse à *couleur de chair*, appelée aussi rose *transparente* ou rose *Vilmorin*, dont les fleurs sont très doubles, d'une couleur de chair parfaite, et odorantes: c'est la fausse cuisse de nym-

phe de Dupont. M. Vilmorin a obtenu cette variété, il y a environ quinze ans.

C'est madame de Genlis qui a rapporté d'Angleterre, à Paris, le premier rosier mousseux qu'on y ait vu. En Allemagne et près de Berlin, les rosiers mousseux s'élèvent à la hauteur des cerisiers.

ROSIER UNIQUE. (Voir la description de cette rose, pag. 49.)

Les variétés du rosier à cent feuilles dont je n'ai rien dit encore, sont le *rosier cramoisi*, dont les fleurs sont en effet d'un rouge cramoisi, larges de trois pouces et presque inodores; les *panachés rouge et blanc*, dont les pétales, de couleur rose, sont, chez l'un, veinés de rouge, et, chez l'autre, de rose pâle sur rose foncé; la rose à *feuilles de céleri*, dont les fleurs sont parfaitement doubles, d'un beau rose, les feuilles dentelées à leurs bords et comme crépues. Cette variété mérite d'être cultivée à cause de son feuillage bizarre.

Je ferai aussi mention de la rose à *feuilles de laitue*, qui porte des fleurs grandes et doubles, dont les feuilles sont contournées et d'une largeur remarquable; du *rosier prolifère*, variété fort singulière, en ce qu'on trouve en place du pistil un petit

bouton qui se développe et souvent donne une nouvelle fleur; chacun de ses rameaux ne porte qu'une fleur à son extrémité. L'aspect du rosier prolifère est agréable.

Le rosier à *fleurs d'œillet* est une véritable monstruosité, mais il représente la forme et la couleur d'un œillet double, de manière à faire quelque illusion. Voici ce qu'on raconte de ce rosier. Vers l'an 1800, un rosier à cent feuilles dégénéra dans un jardin de Mantes; on conserva le feuillage de son espèce; il donna des fleurs roses et pleines, mais plus petites. On crut lui trouver l'odeur de l'œillet parcequ'elles avaient quelque ressemblance avec cette fleur, au moyen des pétales à limbe chiffonné et denté, dont la base se rétrécissait en onglet long et blanc. Pareille singularité valut à cette rose le nom trivial de *guenille*; quant à sa sous-variété, la rose *sans pétales*, elle est le complément de la monstruosité qu'offre la rose-œillet; dans l'une, les pétales sont comme avortés et très courts, de sorte qu'ils ont l'apparence de ceux de l'œillet double; dans l'autre, ces pétales ont presque entièrement disparu, les étamines ont pris leur place.

Il ne me reste plus, en dernière analyse, qu'à passer en revue le *rosier multiflore* ou *petite hollandaise hâtive des jardins*, remarquable par ses fleurs de

moyenne dimension, très doubles, nombreuses, et d'un rouge foncé; la rose *crénelée*, peu connue encore, qui tire tout son mérite de ses feuilles; le *gros pompon* ou *rosier de Bordeaux*, cultivé dans la plupart de nos jardins, et qui fleurit dès le printemps; le *rosier Constance*, originaire de Hollande, dont les fleurs sont grandes, doubles, d'un rose pâle, mais nuancées, vers le centre, d'un rose très vif; la rose *aurore*, dont la fleur tirant légèrement sur le jaune, contraste agréablement avec toutes les autres variétés; la rose à *fleur d'anémone*, dont l'intérieur des pétales est comme creusé en cuiller; la rose *Junon*, dont les fleurs, d'un rose foncé, larges de deux pouces, sont presque inodores; la rose à *feuilles de chêne*, que possède Godefroy; enfin la rose à *odeur ingrate*, ou *rire niais*, de Dupont, dont l'odeur approche de celle de la punaise.

Nous verrons plus tard quelles sont les propriétés de la rose à cent feuilles.

ROSE JAUNE,

ROSE CAPUCINE.

La rose jaune simple, ou rose *églantine* de Linnée, se plaît volontiers dans les terrains arides; ses fleurs y acquièrent une couleur plus vive que sur un sol

fertile. Ce rosier croît dans les montagnes d'Allemagne et d'Italie, en Suisse, en Angleterre, et nous le cultivons dans nos jardins; il fleurit vers la fin de mai; il forme des buissons rameux qui s'élèvent de cinq à six pieds et se chargent d'une immense quantité de fleurs inodores, mais très éclatantes, sur-tout aux rayons du soleil. Il figure le plus souvent dans les jardins paysagers au second rang des massifs, contre les rochers, et même isolément, au milieu des gazons. Il n'est pas moins bien placé dans les parterres et contre les murs des jardins d'ornement.

Les feuilles de rosier jaune ont sept folioles ovales, profondément dentées, longues de huit à dix lignes, glabres des deux côtés, et odorantes.

Le nom d'*églantine*, que lui donnait Linnée, l'a souvent fait confondre avec le rosier des haies appelé vulgairement *églantier*.

VARIÉTÉS. Au nombre des variétés du rosier jaune on compte la rose tulipe, de Noisette, l'*églantier* jaune à fleurs doubles, et enfin le rosier *capucine*.

L'*églantier* jaune, qu'on trouve au milieu de la France, sur-tout aux environs d'Aix, porte des fleurs d'un jaune plus ou moins clair ou d'un ponceau foncé. Une chose assez digne de remarque, c'est que les feuilles de ce rosier, légèrement froissées, ré-

L. Deque plus!

Teillard sculp.

Rose unique. Simple Capucine.

pandent une odeur balsamique, tandis qu'une odeur fétide, semblable à celle de la punaise, s'exhale de ses corolles.

Quant à la rose *capucine*, elle est appelée *bicolor*, par allusion à ses deux couleurs jaune et rouge, comme aussi rose *d'Autriche*: on ne sait trop pourquoi.

Les tiges et les feuilles du rosier *capucine* ressemblent beaucoup à celles du rosier jaune, mais aussi ses fleurs sont plus larges; leurs pétales, découpés plus profondément à leurs extrémités. Les fleurs du rosier *capucine* sont simples, d'un jaune clair en-dedans, et d'un cuivre tirant sur le pourpre en-dehors; leur odeur n'est pas agréable; elles se fanent aisément. Le rosier *capucine* demande l'exposition du nord. On n'a pu en obtenir encore de variété à *fleurs doubles*. M. Souchet, de Versailles, possède une sous-variété à fleurs simples qu'il se propose de multiplier.

ROSE UNIQUE.

Rose unique, c'est-à-dire unique en beauté. En effet, cette rose est la plus belle de toutes celles que l'on cultive aujourd'hui dans les jardins; des pépiniéristes la surnomment rose d'un *blanc de neige*,

sans doute parceque ses pétales sont d'un blanc pur; d'autres, *changeante*, parceque ces mêmes pétales sont à l'extérieur, d'un rouge vif, et, à l'intérieur, d'un blanc parfait; mais comme M. Noisette possède une sous-variété à fleurs entièrement roses, cette épithète de *changeante* ne convient véritablement qu'à la variété blanche. M. Bosc regarde le rosier unique comme une hybride du cent feuilles et du rosier blanc; en effet, il se rapproche de ce dernier par son odeur et par sa forme; de l'autre, par ses feuilles et par ses épines. Cependant la plupart des botanistes ont, d'un commun accord, rattaché ce rosier à l'espèce du cent feuilles.

Le rosier unique se multiplie communément par la greffe sur églantier; on le place d'habitude dans les parterres, au voisinage des maisons, afin de jouir de l'éclat de ses fleurs, lorsqu'elles commencent à s'épanouir. Un pépiniériste de Kensington, du nom de Greenwood, a trouvé dans le jardin d'une ferme le rosier unique: on l'y cultivait depuis long-temps.

ROSE TRÈS-ÉPINEUSE.

Ce rosier croît naturellement en Angleterre, en Dauphiné, sur les montagnes arides de l'Europe, à

Fontainebleau, en Bourgogne; il couvre les montagnes voisines d'Édimbourg; mais il est à remarquer qu'il ne s'élève, en Écosse, qu'à la hauteur de quelques pouces, tandis qu'il atteint, en Europe, celle de deux et quelquefois même de trois pieds; ses tiges sont hérissées d'une multitude d'aiguillons inégaux, longs et peu courbés; ses feuilles ont de sept à neuf folioles ovoles, dentées et glabres; ses fleurs, qui se montrent dans les derniers jours de mai, sont moyennes, ordinairement solitaires, assez odorantes, et d'un rose pâle; ses fruits sont bruns et très gros dans leur maturité.

Ce rosier est fort commun sur les montagnes de la Bourgogne, qu'il couvre presque entièrement dans des espaces considérables; on l'emploie, de ces côtés, à chauffer les fours; il entre dans la composition des jardins paysagers, mais il y produit peu d'effet.

VARIÉTÉS. Au nombre des variétés du rosier très épineux je mentionnerai particulièrement la rose *d'Écosse double blanche*, bien plus connue que toutes les autres. On est dans l'habitude de la greffer sur églantier; le ciseau lui fait alors prendre une forme arrondie, et ce rosier se couvre, en juin, d'une multitude de petites fleurs doubles dont la couleur blanche contraste agréablement avec le vert de ses feuilles.

Le rosier épineux m'amène tout naturellement à dire un mot de deux autres espèces de rosiers à épines, citées l'une par Duhamel, l'autre par M. Bosc; la première, je veux dire le rosier à *mille épines*, croît dans les lieux stériles, aux environs de Montpellier; elle fleurit en mai; on ne peut la distinguer du rosier très épineux que par ses folioles deux fois dentées en scie, et glanduleuses tant en-dessus que sur les bords. La seconde espèce, le rosier à *épines rouges*, est, nous dit-on, originaire d'Amérique; ses ovaires et ses pédoncules sont parsemés de longues épines rouges, rondes; ses tiges, d'un vert brun, sont couvertes d'épines semblables, inégales et recourbées; ses fleurs rougeâtres ont un pouce de diamètre. On la cultive depuis quelques années dans les jardins, quoiqu'elle n'y produise guères plus d'effet que le rosier épineux.

ROSE DES CHAMPS.

Ce rosier croît naturellement dans les bois et dans les champs, parmi les pierres et les broussailles; c'est aussi là le motif pour lequel on l'a confondu long-temps avec le *rosier des haies*, quoiqu'il en puisse être facilement distingué. On le trouve indifféremment en Allemagne, en Suède, en Angle-

terre, en Danemarck et en France. Ce rosier soutient tantôt ses tiges et ses rameaux de manière à former un buisson touffu susceptible de s'élever jusqu'à six pieds et même davantage, tantôt ses tiges, plus grêles, restent couchées sur la terre, ou bien empruntent, pour se soutenir et s'élever au-dessus de la surface du sol, le secours des arbrisseaux voisins; tantôt enfin ses branches acquièrent jusqu'à vingt pieds de long; aussi, pour peu qu'on ait l'attention de le greffer avec de belles variétés, peut-il servir à former des tonnelles d'un grand effet, à couvrir un berceau, ou même à garnir le derrière d'un rocher, dans nos jardins paysagers.

Le rosier des champs a ses ovaires lisses et globuleux, ses pédoncules glabres, ses pétioles armées de pointes; ses feuilles d'un vert obscur en-dessus, un peu blanchâtres en-dessous; ses fleurs, qu'on voit en mai et juin, sont blanches, disposées en bouquets de douze à quinze; leur odeur est douce.

VARIÉTÉ. La seule variété du rosier des champs que l'on admette est la rose *des champs à fleurs doubles*, mais elle est si peu connue qu'on ne la rencontre pas même sur le catalogue des pépiniéristes.

ROSE À FEUILLES TERNÉES.

Ce rosier n'est pas commun ; il forme , dans nos jardins , un buisson médiocre à épines courbes , recourbées , opposées et rouges comme l'écorce ; ses feuilles sont persistantes , moyennes , lancéolées , luisantes et d'un vert foncé ; il ne les perd point en hiver. Ses fleurs sont simples , blanches , de deux pouces de diamètre ; mais on n'en voit jamais aux environs de Paris. M. le marquis du Dresnay possède , dans son herbier , un échantillon de ce rosier recueilli dans les jardins de Caserte , près de Naples ; son fruit est assez gros , un peu rétréci vers la base et couvert , ainsi que les pédoncules d'un grand nombre de poils roussâtres , roides , non glanduleux , mais effilés. Les divisions calcinales sont simples. À en juger par l'échantillon de M. Dresnay , le rosier à feuilles ternées demande une terre substantielle , mêlée de terreau de bruyère ; il veut être aussi garanti des fortes gelées , lorsqu'il est encore jeune.

ROSE HÉRISSONNE.

Ce rosier, auquel on donne aussi le nom de *rosier de Kamtschatka*, en mémoire de l'infortuné La Peyrouse, aux compagnons duquel nous en devons la possession, est originaire du Japon; on le cultive, depuis une vingtaine d'années, dans plusieurs jardins des environs de Paris; ses tiges sont velues, élevées de deux pieds environ; ses aiguillons, nombreux et presque coniques; ses feuilles longues d'un pouce, composées de neuf folioles ovales, d'un vert cendré en-dessus, blanchâtres en-dessous; ses fleurs, qui paraissent en mai et juin, sont odorantes, d'un rose foncé, et de moyenne grandeur. Ce rosier, s'il devenait commun, pourrait servir à former des haies d'une bonne défense.

Le rosier de Kamtschatka n'est pas, à proprement parler, ce que nous appelons rosier *hérisson*; mais comme il n'en diffère que par des aiguillons plus petits et des feuilles moins velues, tous les hérissons que nous rencontrons dans les jardins publics et particuliers, y portent le nom de Kamtschatka.

ROSE CANELLE.

Ce rosier, originaire du midi de l'Europe, croît naturellement en Allemagne, sur les collines voisines du lac de Genève et dans les bois de l'Auvergne; il est aussi connu depuis long-temps dans nos jardins sous les noms de *rose de mai* et de *rose du Saint-Sacrement*. On lui donne le nom de *rose canelle*; ce n'est pas que ses fleurs ou son écorce aient l'odeur de cet aromate, mais sa tige offre la teinte de la canelle; ce surnom de *rose de mai* lui vient de ce que ses fleurs s'épanouissent dès les premiers jours du printemps; et enfin il doit cet autre surnom de *rose de Saint-Sacrement* à la propriété qu'il a de servir, dans cette fête solennelle, à parer les corbeilles et les autels.

Le rosier canelle s'élève de quatre à six pieds; sa tige, d'un rouge brun, se divise en rameaux; elle est sans épines jusqu'à sa base. Ses feuilles, composées de sept folioles ovales, simplement dentelées, aiguës, sont d'un vert foncé. Ses fleurs, d'un pouce de diamètre, d'un beau rouge, d'une odeur agréable approchant de celle de l'œillet, sont réunies en bouquets extrêmement nombreuses, et se succèdent pendant un mois. Le rosier canelle forme quel-

P. Boscus pinus?

Toutinard oulyp.

*Rosa Inermis ou
Rose sans épines.*

*Rose
Cannelle.*

quefois des buissons de sept à huit pieds de haut, et fort touffus; son seul inconvénient est de fournir trop de rejetons.

Ce rosier réussit très bien dans un terrain frais, mais rarement sur un sol aride et sablonneux: il importe d'autant plus de le multiplier dans les jardins, qu'il se passe aisément de culture et qu'il produit un bel effet tant sur le bord des massifs qu'au milieu des plates-bandes. Dans ce dernier cas, on n'aura qu'à le greffer sur églantier, il donnera de petites boules d'un aspect charmant, lorsqu'elles se couvriront de fleurs.

VARIÉTÉS. On connaît la rose canelle *double* et la canelle *panachée*. La première variété, d'ailleurs peu commune, est bien difficile sur le choix du terrain, rarement ses fleurs acquièrent une forme régulière. Quant à la canelle *panachée*, elle se fait remarquer par ses fleurs simples, grandes, et ses pétales striés de rouge. Quelques botanistes admettent une dernière variété de *Virginie*, mais il n'y a rien, à cet égard, de bien certain.

On confond quelquefois le rosier *des Alpes* avec le rosier canelle; ses tiges sont, en effet, de même couleur.

ROSE SANS ÉPINES.

Ce rosier qu'on prétend originaire de la Chine, commence à se multiplier dans les collections; ses rameaux sont tout-à-fait dépourvus d'aiguillons; mais ses feuilles composées de sept à neuf folioles ovales, dentées, glabres des deux côtés, ont quelques épines sur leurs pétioles; ses fleurs sont d'un rose tendre, larges de plus de deux pouces, et disposées, à l'extrémité des rameaux, sur des pédoncules hérissés de poils roides et glanduleux; ce rosier fleurit en mai et juin. Selon M. Bosc, ses fleurs seraient simples, et, selon M. Deslongchamps, nous ne connaîtrions jusqu'à présent que sa variété à fleurs doubles : ces sortes de contradictions jettent une confusion bien désagréable dans l'esprit de l'amateur.

ROSE DE PENNSYLVANIE.

Ce rosier est indigène de l'Amérique septentrionale; ses tiges, armées d'aiguillons stipulaires et recourbés, s'élèvent à la hauteur de trois à quatre pieds, en forme de buissons touffus, qui sont chargés de fleurs pendant les deux derniers mois du

printemps; ses feuilles sont composées de sept folioles ovales, aiguës, velues, et blanchâtres en-dessous; ses fleurs, qui paraissent au commencement de juin, sont rougeâtres, légèrement odorantes, et ont un pouce de diamètre. Ce rosier produit un joli effet sur le bord des massifs des jardins paysagers, de même qu'au milieu des plate-bandes; il projette beaucoup, de sorte qu'on ne manque jamais de ses rejetons. Un sol argileux et frais paraît lui convenir mieux qu'aucun autre.

VARIÉTÉS. On cultive dans beaucoup de jardins sa variété double, sous le nom de rose de *Caroline*, quoique le rosier auquel appartient, en propre, ce nom, en diffère assez essentiellement; mais certains pépiniéristes, soit par caprice, soit par vanité, prennent à tâche de négliger les nomenclatures reçues; et c'est le plus souvent ainsi que les espèces d'un genre sont confondues entre elles.

ROSE PARVIFLORE.

La dénomination de rosier à *petites fleurs*, ou, parviflore, convient bien moins à cette espèce qu'à beaucoup d'autres dont les fleurs sont en effet d'un quart et même d'un tiers plus petites, mais l'usage a consacré ce nom, et nous suivrons l'usage.

Le rosier parviflore nous vient de l'Amérique septentrionale ; il ne s'élève qu'à la hauteur de douze à dix-huit pouces ; son ovaire est légèrement aplati ; ses tiges sont armées de longs aiguillons presque droits ; ses feuilles sont ovales, lancéolées, d'un beau vert, portées sur des pétioles légèrement velus et souvent épineux ; ses fleurs, qui paraissent en juin et durent tout l'été, sont rouges, assez odorantes, et ont un pouce de diamètre.

VARIÉTÉS. Il en existe deux : la variété à *fleurs semi-doubles*, et la variété à *fleurs doubles*. La première, que l'on cultive encore sous le nom de rose *Caroline*, est remarquable par le grand nombre de ses fleurs, qui sont moyennes, d'un rose très pâle sur les bords, mais plus vif dans le centre. Quant à la variété parfaitement double, elle n'existait que dans la pépinière de Trianon, et elle a péri par suite de la destruction de cette école.

ROSE ÉVRATIN.

Ce rosier dont la patrie est inconnue, nous est arrivé de Hollande, sous le nom de *rose muscade rouge*. On en doit la possession à l'amateur Évrat ; et, par reconnoissance, M. Bosc a donné à cette rose le nom de son ami.

Le rosier évratin est très vigoureux; ses tiges sont peu chargées d'aiguillons; ses feuilles sont composées de cinq à six folioles souvent ovales, obtuses, d'un vert foncé, luisantes en-dessus et pâles en-dessous; ses fleurs, qui brillent en juin et juillet; sont d'un rouge pâle, légèrement odorantes, larges de deux pouces, et disposées en panicule pendante à l'extrémité des rameaux; les folioles du calice sont très longues et glanduleuses. Ces caractères le font distinguer aisément du rosier blanc. Le rosier évratin est une excellente acquisition, non seulement par le nombre et la beauté de ses panicules de fleurs, mais encore par la belle couleur de ses feuilles et la vigueur de sa végétation. M. Bosc pense qu'il serait fort à propos de multiplier ce rosier dans les jardins, attendu qu'il servirait à la greffe des autres espèces en place de l'églantier, qui devient rare aux environs de Paris.

On trouve, dans quelques pépinières, une variété de l'évratin à fleurs doubles, qu'on a primitivement reçue de Hollande, sous le nom de *muscade rouge double*. Cette variété existait également, à Lille, dans la collection de M. Cardon: elle mérite d'être plus connue qu'elle ne l'est encore.

ROSE DIGITAIRE.

Ce rosier dont la patrie est inconnue, se trouvait jadis à la Malmaison; ses tiges sont rarement épineuses; ses feuilles sont composées de cinq folioles ovales, aiguës, d'un vert pâle, un peu plus claires en-dessous; ses fleurs sont larges de deux pouces; ses fruits ont la forme d'un dé à coudre renversé, et sont parsemés de glandes. On attribue au rosier digitaire des variétés à fleurs semi-doubles, panachées de rouge et de blanc. Au reste, cette espèce n'offre aucun caractère bien intéressant.

ROSIER TOUJOURS VERT.

Ce rosier est originaire de la Provence, du Languedoc, et, en général, de l'Europe méridionale. Son port et ses principaux caractères le rapprochent assez du rosier musqué, mais il en diffère par ses feuilles persistantes, d'un vert plus foncé, plus brillant, et par ses bractées. Le rosier toujours vert a les ovaires alongés, les pédoncules hérissés; ses tiges sont armées d'aiguillons nombreux et recourbés; ses feuilles se composent de cinq folioles ovales terminées en pointe aiguë, d'un vert luisant en-des-

sus comme en-dessous, et subsistantes jusqu'à la pousse des nouvelles; ses fleurs naissent en forme d'ombelle aux extrémités des branches; elles sont blanches, simples, assez grandes, paraissent en juillet, et exhalent une odeur musquée fort agréable.

Ce rosier conservant ses feuilles toute l'année (c'est aussi cette propriété qui a déterminé sa dénomination de *toujours vert*) serait très propre à couvrir des berceaux ou des cabanes dans nos jardins paysagers, mais il est sensible à la gelée; il convient alors de le placer à une exposition chaude et de le couvrir de paille pendant l'hiver. Bien qu'elle mérite d'être cultivée, on ne recherche guère cette espèce, on lui préfère le rosier musqué, dont les fleurs répandent une odeur plus forte et plus suave. Le rosier toujours vert se greffe fort bien sur l'églantier, mais il n'y subsiste pas long-temps: on le voit en pleine terre à Trianon: il y pousse. Employé de la sorte, il remplacerait peut-être avec avantage le rosier des champs.

M. Descemet possédait une variété à fleurs doubles du rosier toujours vert.

ROSE DE MACARTNEY.

Ce rosier, originaire de la Chine, a été apporté en Europe, il y a vingt ans environ, par l'ambassadeur Macartney. M. Cels est le premier qui l'ait cultivé à Paris en 1798.

C'est un arbrisseau dont la tige se divise en rameaux grêles et faibles, susceptibles d'atteindre depuis six jusqu'à douze pieds de longueur, et peut-être plus en s'étendant sur la terre ou en s'appuyant sur les arbustes d'alentour. Ces rameaux sont tout couverts d'un duvet court, serré, grisâtre, chargés çà et là, mais plus souvent à la base de chaque feuille, d'un ou de deux aiguillons tant soit peu courbés. Les ovaires de ce rosier sont ovales, soyeux, accompagnés de bractées lancéolées et soyeuses; ses feuilles se composent de sept folioles ovales, très obtuses à leur sommet, d'un vert luisant en-dessus, plus pâle en-dessous, glabres des deux côtés, excepté à leur nervure postérieure qui se trouve chargée de poils; les pétioles sont épineux et velus; ses fleurs, qui paraissent en juin et durent jusqu'en septembre, sont solitaires, d'un blanc jaunâtre, larges d'un pouce et demi et odorantes: cette odeur paraît avoir quelque analogie

avec celle d'un abricot bien mûr. La corolle est d'un beau blanc, composée de cinq pétales profondément échancrés en cœur; les étamines sont très nombreuses et les styles glabres et très courts, terminés par des stigmates qui, par leur réunion, forment une grosse tête convexe au milieu de la fleur.

Le rosier de Macartney ou à *bractées*, supporte difficilement les gelées dans les environs de Paris : aussi le cultive-t-on dans les orangeries, où il conserve ses feuilles toute l'année, et fleurit au printemps. On le multiplie par la greffe, les marcottes et les boutures. On voit, au Jardin des Plantes, un individu de cette espèce d'un grand développement.

Le rosier de Macartney mérite tant pour la disposition de ses fleurs que par le caractère particulier de son feuillage, une place non seulement dans les collections, mais encore dans les jardins d'agrément.

ROSE VELUE.

Ce rosier, originaire d'Europe, croît spontanément dans le midi de l'Angleterre et dans les cantons montagneux de la France. M. Bosc en a cueilli des échantillons presque au sommet du mont Saint-Gothard.

La tige du rosier velu s'élève de huit à dix pieds ; ses branches et ses rameaux sont armés d'aiguillons assez forts , presque droits et écartés les uns des autres ; ses feuilles sont ordinairement composées de sept folioles ovales , cotonneuses , un peu molles au toucher en-dessus et en-dessous , et fort souvent pourvues d'une glande à la pointe de chacune de leur dentelure. Légèrement froissées , ces feuilles exhalent une odeur résineuse qui le fait aisément reconnaître ; elles sont d'ailleurs visqueuses , surtout au printemps. Les fleurs du rosier velu paroissent en juin ; elles sont nombreuses , d'un rouge vif , assez odorantes , larges de deux pouces , disposées au sommet des rameaux , et elles forment ainsi une sorte de corymbe ; leur grandeur varie selon la culture ou le climat.

Les pédoncules du rosier velu sont hérissés de poils rudes ; ses pétales sont échancrés en cœur ; sa corolle est rose , ses styles peu saillants , ses stigmates agglomérés ensemble ; ses fruits gros , presque ronds , sont garnis parfois d'épines molles qui renferment une pulpe agréable au goût , que l'on mange sous le nom de *pomme de rosier*. Plusieurs personnes font avec ces fruits , des confitures que l'on sert sur les tables au dessert. Il est probable même qu'on en pourrait tirer de l'eau-de-vie par la fermentation.

Le rosier velu présente un aspect fort agréable à toutes les époques de sa végétation : au printemps, par ses larges feuilles blanchâtres ; en été, par ses fleurs nombreuses ; en automne, par ses fruits. On le multiplie dans les jardins paysagers, et c'est avec raison ; toute situation lui est bonne ; il ne lui faut cependant pas trop d'ombre.

Comme le rosier velu est une des espèces qui poussent les plus fortes tiges, on a pensé qu'il conviendrait très bien pour la greffe des autres rosiers, mais l'expérience a prouvé que ceux qu'on lui confiait réussissaient rarement, sans doute à cause de la qualité résineuse de sa sève.

VARIÉTÉS. On connaît au rosier velu une variété à *fleurs semi-doubles*, et une sous-variété à *pétales crénelés* ; la variété devient très forte, et mérite d'être cultivée pour ses fleurs nombreuses et d'un rose tendre. La sous-variété, dont les pétales sont d'un rose clair avec des veines et des taches plus foncées, n'est pas non plus à dédaigner. Celle que cultive M. Noisette a ses pétales crénelés, comme l'œillet. Quelques pépiniéristes, notamment M. Mordant-Delau-nay, ont paru ne faire qu'une seule et même espèce du *rosier velu* et du *rosier hispide*. Mais, si nous en devons croire M. de Pronville, ce dernier rosier, cultivé jadis au Jardin des Plantes, a péri depuis,

et un seul amateur, M. de Thosy, de Belleville, le cultive encore; du reste, le rosier hispide, bien placé dans une collection, ne produirait aucun effet dans nos jardins paysagers.

ROSE ÉGLANTINE À FEUILLES ODORANTES.

Ce rosier est l'*églantier* proprement dit des Français. On le rencontre assez communément aux environs de Paris; il se trouve par-tout, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie; il croît naturellement sur les montagnes, dans les haies et dans les fentes de rochers. Les tiges de l'*églantier odorant* s'élèvent de cinq à six pieds, et davantage, car on en a vu de plus grands au Désert, près Versailles. Ses ovaires sont oblongs et parsemés de glandes visqueuses; ses rameaux glabres, armés d'aiguillons fauves, droits, très aigus; ses feuilles se composent de sept folioles ovales, obtuses, d'un vert cendré, glanduleuses en leurs bords et en-dessous, assez luisantes et d'un vert foncé en-dessus. Ces feuilles, dans les temps de chaleur ou lorsqu'on les froisse, exhalent une odeur résineuse assez semblable à celle de la pomme de reinette. L'*églantier* se couvre en été, c'est-à-dire aux mois de juillet et d'août, d'un grand nombre de fleurs rougeâtres, larges de

deux pouces, et légèrement odorantes; ses fruits sont d'un rouge brun.

Les Anglais ont obtenu des variétés de cet églantier, qui mérite d'être recherché par les amateurs. On rencontre rarement dans les jardins l'églantier odorant, bien qu'il ne soit pas sans agrément, qu'il fournisse des fleurs de plusieurs nuances de rouge, des panachées de blanc, des toutes blanches, des semi-doubles et des doubles, et qu'enfin il produise de l'effet au milieu des gazons.

L'églantier odorant se plaît dans les sols calcaires: on le rencontre aussi sur des terres argileuses; mais dans les lieux arides et secs, il s'élève à peine à la hauteur d'un pied, et ses feuilles n'ont jamais guère plus de trois ou quatre lignes de large. Ce rosier varie infiniment; néanmoins l'odeur de ses feuilles, qui leur est exclusivement propre, le fait, dans tous les cas, aisément reconnaître.

M. Bosc a rapporté du Canada un églantier qui ne diffère presque pas de notre églantier indigène.

On emploie quelquefois ce rosier, comme sujet, pour greffer d'autres espèces; mais les greffes reprennent difficilement.

ROSE DE CHIEN.

Le rosier de chien est un arbrisseau dont les tiges nombreuses forment un buisson touffu qui s'élève communément de huit à dix pieds, et quelquefois jusqu'à quinze. Ses rameaux sont glabres, d'un vert clair et luisant, armés d'aiguillons forts et recourbés; ses feuilles sont composées de cinq à sept folioles ovales, glabres en-dessus et en-dessous, plus ou moins luisantes, à dents tantôt égales entre elles, et tantôt inégales; ses fleurs sont ordinairement disposées, par deux ou par quatre ensemble, à l'extrémité des rameaux. Ce rosier admet une multitude de variétés, ainsi que l'observe très bien M. Loiseleur-Deslongchamps; ainsi, chez lui, les feuilles seront plus ou moins luisantes, tantôt d'un vert gai, tantôt presque glauques ou même tout-à-fait glauques; elles seront bordées de dents tout-à-fait égales, ou au contraire inégales; la couleur des fleurs, en général d'un rose clair, varie semblablement, car elle devient d'un blanc tout-à-fait pur, ou d'un blanc jaunâtre; ces mêmes fleurs n'ont que peu ou point d'odeur, ou bien elles en ont une fort agréable; enfin les pédoncules, les tubes de calices, les styles, etc., sont, de même, on ne peut plus variables.

Le rosier de chien fleurit en juin et juillet; on le trouve dans les haies, dans les buissons, et sur le bord des chemins.

C'est sur les tiges fortes et droites de ce rosier que l'on greffe, en écusson, la plupart des variétés à fleurs doubles. Le nom de *rose de chien* a été donné à cette espèce, attendu qu'elle passait, disait-on, pour guérir l'hydrophobie.

Les trois variétés du rosier de chien que l'on cite, sont: la rose de chien double, la variété à ombelles, et la rose des buissons.

ROSE TOMENTEUSE.

Ce rosier se rapproche infiniment du rosier de chien, néanmoins j'en ferai, comme tous les botanistes, une espèce distincte, car ses ovaires sont plus arrondis et plus glanduleux. MM. Bosc et de Pronville regardent, en même temps, le rosier tomenteux comme voisin du rosier velu, mais ses ovaires sont glabres, plus allongés, et ses feuilles ovales. Quant à ses fleurs, qui sont de couleur rose, elles paraissent aux mois de mai et de juin. M. Pronville attribue deux variétés au rosier tomenteux; savoir: une variété à fleurs doubles, existant, à Lille, dans la pépinière de M. Miellez, et le pom-

pon blanc, très rare encore, dont la collection de M. Noisette se trouve enrichie.

ROSE DES HAIES.

Ce rosier paraît être une hybride de l'églantier et du rosier de chien, bien qu'il diffère du premier par la grandeur de ses dimensions, la rougeur de son écorce et le glanduleux de ses feuilles, et qu'il s'élève plus que le rosier de chien; il croît en abondance dans les bois, les haies, les buissons de presque toute l'Europe, sur-tout aux environs de Soissons et de Paris; il a de dix à douze pieds de haut, et quelquefois plus. Ses ovaires sont ovales, glabres, ainsi que les pédoncules. Ses tiges sont armées de larges aiguillons recourbés, souvent presque opposés, et ses feuilles, composées de sept folioles ovales, aiguës, d'un vert luisant, glabres, longues d'un pouce environ, et portées sur un pétiole commun armé d'aiguillons. Ses fleurs larges de deux pouces, rougeâtres, légèrement odorantes, paraissent en mai, et sont de très peu de durée; bientôt un bouton leur succède: ce fruit, qui devient d'un rouge ponceau dans sa maturité, dont la saveur douce est mêlée d'une agréable acidité, renferme des semences enveloppées dans une espèce de petits poils.

Si ces petits poils s'attachent aux doigts, ils pénètrent la peau, et causent de fortes démangeaisons. Un insecte, appelé *diplolèpe du rosier*, produit sur les branches et les rameaux du rosier des haies des tumeurs ou excroissances auxquelles on donne le nom de *bédéguar*, pomme mousseuse, éponge d'églantier : en effet, c'est une espèce d'éponge velue, de la grosseur d'une petite pomme, de couleur rousse, d'une odeur acide assez agréable. On prétend qu'elle a des propriétés utiles. Tous les bestiaux, à l'exception des chevaux, mangent les feuilles du rosier des haies; de même, ses fruits sont employés en médecine, et se mangent, mais ils ne sont réputés mûrs que lorsque la gelée a passé dessus : ce n'est qu'alors du moins qu'il convient de les cueillir, soit pour les manger en nature, soit pour en composer des conserves et des sirops. Leur goût propre et plus encore celui des préparations qu'on en fait, est très agréable, mais on a beaucoup de peine à se garantir des effets des poils qui picotent et irritent d'abord le gosier et ensuite le fondement, car ils ne se digèrent pas. C'est aussi là le motif de la dénomination populaire qu'on lui donne.

Le rosiers des haies offre plusieurs variétés qui tiennent probablement à la nature du sol, et à l'exposition; on en voit à fleurs semi-doubles, à

feuilles étroites, à fleurs blanches, à fruits plus allongés.

Ce rosier est d'une grande utilité pour greffer les autres espèces, parceque c'est sur lui qu'elles reprennent plus facilement; il se multiplie par le semis de ses graines, par marcottes, par boutures, et mieux encore par les rejetons de ses racines; il suffit, en effet, de blesser, même pendant l'hiver, une de ses racines qui, la plupart du temps, rampent à la surface du sol, pour qu'il en sorte une ou deux pousses susceptibles de s'élever jusqu'à cinq et six pieds dans l'année, et qui sont meilleures que les anciennes pour servir de sujets.

On fait avec ce rosier de très bonnes haies, mais elles ne durent pas long-temps; il vaut donc mieux le réserver pour regarnir les haies, formées d'autres arbustes, dans lesquelles il se trouve des vides. On a cru dans quelques lieux que ce rosier détruisait les haies; c'est un préjugé fondé sur une observation fausse. Qu'une haie vieillisse, une partie des pieds des arbustes qui la composent, périt par suite de l'épuisement du sol, et ils sont remplacés naturellement par le rosier qui, exigeant des sucres différents, peut vivre après eux.... On a pris l'effet pour la cause.

P. Reant pinet

Edmond 1847

Rose Cels. Rose Laisante.

ROSE CELS.

Ce rosier est, sans contredit, l'une des plus belles variétés du rosier des Quatre Saisons; il doit à sa beauté de devenir, pour moi, l'objet d'une mention particulière. Ce rosier a cela de remarquable que ses rameaux portent, à-la-fois, des fleurs blanches et des fleurs roses sur le même corymbe; il est plus élégant et plus léger en couleur que l'espèce qui lui sert de type. Nous sommes redevables de la connaissance de cette rose charmante à M. Cels, dont elle porte le nom célèbre, et elle s'est répandue, de sa pépinière, dans les autres jardins; c'est, une excellente acquisition pour les amateurs.

ROSE LUISANTE.

Ce rosier, indigène de l'Amérique septentrionale, est aujourd'hui très connu dans les jardins paysagers; il s'y fait remarquer par son feuillage luisant et d'un vert tendre. Sa tige s'élève à la hauteur de deux pieds environ; ses ovaires et pédoncules sont parsemés de glandes; ses rameaux, hérissés d'aiguillons ronds, courbes et rouges. Ses feuilles sont composées de sept ou même de neuf folioles

ovales, aiguës, coriaces, luisantes, d'un pouce et demi de long. Ses fleurs, qui paraissent au commencement de juin, sont rougeâtres, disposées en corymbes terminaux, et ont deux pouces de diamètre. MM. Bosc et de Pronville n'ont jamais connu de fleurs doubles au rosier luisant; M. Féburier, dans son *Bon Jardinier*, assure au contraire qu'il en existe. Autre erreur : on a souvent confondu le rosier luisant avec le *turneps*, quoiqu'il en diffère beaucoup, et M. Loiseleur-Deslongchamps n'est pas absolument exempt de ce reproche.

L'aspect du rosier luisant est assez agréable; il mérite assurément d'être cultivé, moins sans doute pour ses fleurs que pour le beau vert de ses feuilles et la densité de ses touffes.

ROSE DE CRÈTE.

Ce rosier fleurit en mai et juin; il ne diffère de l'églantier *odorant* que par la petitesse de ses dimensions, la rareté de ses aiguillons, et la rondeur de ses fruits. Ses fleurs sont simples; ses feuilles presque rondes, fortement dentées et odorantes; ses fruits globuleux, hérissés de poils durs et piquants. Les divisions de son calice sont longues et couvertes de glandes mousseuses. On le cultive à

Trianon et dans plusieurs autres pépinières. Peu d'auteurs en font mention.

ROSE GLAUQUE.

Ce rosier est originaire des montagnes de l'Europe; nous l'avons accueilli dans nos jardins paysagers à cause du port élevé de sa tige, de la médiocre quantité d'épines qui l'accompagnent, et sur-tout en raison de la couleur de son écorce, de ses feuilles et de ses stipules. Il forme d'épais buissons élevés de cinq à six pieds, dont la couleur contraste merveilleusement avec la verdure des autres arbustes; aussi les amateurs s'en montrent-ils fort curieux; il a d'ailleurs l'avantage inappréciable de n'exiger aucun soin et de ne pas craindre le froid.

Le rosier glauque fleurit en juin. Ses feuilles, à sept folioles ovales et aiguës, sont rougeâtres d'abord, puis glauques dans leur parfait développement. Ses fleurs sont larges de plus d'un pouce, disposées en corymbe terminal, simples et d'un beau rouge incarnat; son tronc est droit et robuste; son écorce, d'un rouge-brun et couverte de petites épines rouges de distance en distance. Ses

fruits, d'abord ovales, deviennent parfaitement ronds par l'effet de leur maturité.

On connaît une variété à fleurs semi-doubles du rosier glauque.

ROSE MUSQUÉE, ou D'ALEXANDRIE.

Ce rosier, originaire des côtes de Barbarie, s'élève de six à huit pieds, et quelquefois plus encore, pour peu qu'on donne des supports à ses rameaux; ses tiges sont armées de larges aiguillons, peu nombreux et recourbés; ses ovaires sont allongés, ses pédoncules velus et parsemés de glandes; ses feuilles se composent de cinq à sept folioles ovales, très aiguës, longues de plus d'un pouce, glabres sur les deux faces, luisantes et d'un vert foncé en-dessus, glauques et tomenteuses en-dessous : leur pétiole est très épineux. Ses fleurs moyennes, nombreuses, blanches, exhalant une odeur de musc très agréable, sont disposées en panicules allongés et terminaux : elles paraissent en juin, et durent jusqu'au mois d'août.

C'est le rosier musqué que les habitants de Tunis cultivent avec tant de soins, non pas à cause du parfum de ses fleurs, mais bien par intérêt, car ils retirent de leurs pétales une huile connue sous le

nom d'*Essence de rose*, l'une des plus agréables que l'on puisse employer. De tout temps, cette huile s'est vendue fort cher, vu la très petite quantité que les roses muscates en fournissent.

C'est encore le rosier musqué que le célèbre Olivier a vu formant des arbres de trente pieds de haut dans les jardins du roi de Perse, à Ispahan.

VARIÉTÉS. Ce rosier possède deux variétés : l'une à fleurs entièrement doubles et roses, l'autre à fleurs semi-doubles : cette dernière est la plus répandue.

La végétation du rosier musqué est si forte qu'il importe de le placer contre un mur ou contre toute autre construction, pourvu que ce soit à l'exposition du midi ; il n'est point encore acclimaté dans les environs de Paris ; quelquefois il perd ses tiges au milieu de nos hivers rigoureux, mais on ne l'en cultive pas moins, attendu qu'il repousse toujours de ses racines, que ses bourgeons donnent ordinairement des fleurs dès la première année, et qu'on le peut garantir en couchant, après les avoir empaillées, ses branches en terre pendant les gelées. Sa greffe sur églantier le rend plus robuste : ce procédé est d'usage pour tous les rosiers cultivés encore en orangerie.

La variété à fleurs doubles du rosier musqué est très délicate ; une terre légère et une exposition

chaude lui deviennent indispensables ; aussi ne peut-on la placer par-tout dans les jardins ; on la cultive également en pots, que l'on rentre dans la serre ; on tient alors cette variété, en boule, sur tiges élevées de deux à trois pieds.

M. Cels possède, dans sa collection, un beau pied de la variété à fleurs semi-doubles.

ROSE TURNEPS.

Ce rosier, qu'on suppose indigène de l'Amérique septentrionale, a quelques rapports avec le rosier *luisant*, par ses feuilles, et avec le rosier *turbiné*, par sa grosseur ; ses ovaires sont gros et semi-sphériques ; ses tiges sont garnies parfois d'aiguillons, et parfois aussi dépourvues d'épines ; ses feuilles sont ovales, pointues, luisantes, d'un vert foncé ; ses fruits turbinés, mais plus élargis vers leur sommet que dans le rosier de *Francfort* ; ses fleurs, rouges, légèrement odorantes, ont plus d'un pouce et demi de diamètre.

On ne cultive d'habitude que le turneps à fleurs *simples*, dont la floraison commence en juin et se prolonge jusqu'au mois d'août ; la beauté de son feuillage, la singularité de ses fleurs et de ses fruits, assurent à ce rosier une place distinguée dans les

ardins d'ornement; une terre substantielle lui paraît nécessaire.

ROSE DE LA CAROLINE.

Ce rosier se trouve dans les marais, en Caroline. Nous en devons la connaissance à M. Bosc, qui en a rapporté des graines; ses ovaires sont globuleux et rudes, ses pédoncules assez nombreux et presque velus; sa tige, de couleur canelle, est munie de stipulaires remarquables par leur grandeur et leur parfaite opposition; ses feuilles sont composées de cinq ou sept folioles ovales, aiguës et luisantes; ses pétioles sont hérissés d'épines; ses pétales sont presque en cœur et rougeâtres comme ses fleurs. Celles-ci ont un pouce de diamètre, et répandent une odeur agréable.

Le rosier de la Caroline fleurit au commencement de l'été.

LUSTRE D'ÉGLISE.

Voir pour la description de la *grandesse royale*, *lustre d'église*, ou *pivoine* des Hollandais, page 110.

ROSE A FEUILLES DE CHANVRE.

Cette espèce n'est cultivée dans les pépinières que depuis quelque temps. On ne connaît point son origine. Ses tiges sont glabres et sans épines; ses feuilles, composées de trois à cinq folioles allongées, dentées en scie, d'un vert sombre en-dessus, blanchâtres en-dessous. Ses pétioles sont armés de quelques aiguillons courbés; ses fleurs sont axillaires et terminales, de deux à trois ensemble, moyennes, doubles, blanches; ses fruits semi-globuleux, glabres; ses divisions calicinales, simples, allongées.

Le rosier à feuilles de chanvre a quelques rapports avec le rosier des Alpes.

ROSE DES MONTAGNES.

Ce rosier, originaire des montagnes du Dauphiné, ne paraît pas rare en France, cependant on ne le cultive point dans les jardins, bien qu'il le mérite. Il en existait un pied dans la pépinière de Trianon; ce pied fut arraché lors de la destruction de l'école; M. de Pronville lui trouve quelques rapports avec le rosier des champs; M. Deslongchamps, avec le rosier des haies. Il s'élève de cinq à six

P. Devent plus 1

Touillard sculp.

*Rose à feuilles
de Chanvre.*

*Lustre
d'Eglise.*

pieds; ses ovaires sont très allongés et couverts de glandes, ainsi que les pédoncules; ses tiges sont peu épineuses dans leur jeunesse; ses feuilles ont sept folioles ovales; elles sont obtuses, d'un vert clair, glauques en-dessous, rarement longues de plus d'un pouce, et portées d'ailleurs sur des pédoncules constamment épineux; ses fleurs, qui paraissent en juin et juillet, sont assez grandes et d'un rose plus ou moins foncé; ses fruits, presque globuleux, deviennent souvent très gros. On ne connaît pas de fleurs doubles à ce rosier.

Le *rosier des montagnes* a été trouvé dans les environs de Paris, au mont *Valérien*.

ROSE DES COLLINES.

Ce rosier croît aux mêmes lieux que le rosier des montagnes, et il est fréquemment confondu avec lui; le temps de sa floraison est le même; on le distingue toutefois à ses feuilles constamment pubescentes et plus ou moins velues en-dessous. M. Desvauz a signalé plusieurs variétés auxquelles on en pourrait ajouter bien d'autres encore, pour peu qu'on réfléchisse qu'elles sont susceptibles de se modifier diversement entre elles. Ce rosier a quelques rapports avec le *tomenteux*. Decandolle l'a trouvé

dans la garenne de Sèvres, et M. Cels l'a placé dans son catalogue; il mérite aussi de figurer dans les écoles de botanique.

ROSE À FEUILLES DE FRÊNE.

Ce rosier, originaire d'Écosse, est cultivé à Belair-sur-Bièvre. Ses tiges sont, ainsi que ses pétioles, presque inermes, car on y distingue à peine plusieurs aiguillons très courts. Ses feuilles se composent de sept à neuf folioles ovales, mais allongées. Ses fleurs sont grandes, semi-doubles, terminales, et de couleur rose; ses ovaires sont semi-globuleux; ses divisions calicinales, allongées et semi-piranées. Ses pédoncules et calices se trouvent couverts de poils hispides et très courts.

M. Boulogne, de Clamart-sous-Meudon, cultivait jadis cette espèce de rosier dans sa pépinière.

ROSE DE FRANCFORT.

Cette espèce porte aussi les surnoms de rosier à *gros-cul*, rosier *turbiné*; elle passe pour être très commune aux environs de Francfort.... Serait-ce là son pays natal? Vient-elle bien réellement de Francfort, comme l'indique son nom? On suppose ce ro-

sier indigène de l'Europe et originaire des montagnes de l'Allemagne.

Les ovaires de ce rosier sont aussi longs que larges, en forme de *toupie*, d'où ce surnom de *turbiné*; ses pédoncules sont hérissés; ses tiges, garnies de quelques aiguillons épars et recourbés; ses feuilles, composées ordinairement de cinq folioles ovales, aiguës, ridées, d'un vert foncé en-dessus et glauques en-dessous, ont un pétiole commun, velu et garni de quelques aiguillons; ses fleurs, d'un rouge vif, et larges de plus de deux pouces, sont réunies en bouquets aux extrémités des rameaux, et peu odorantes. Elles paraissent en juin, et s'épanouissent difficilement.

Ce rosier s'élève de quatre à cinq pieds de haut; on le cultive dans les jardins, non qu'il soit fort estimé, car il a plus d'agrément vu de loin que de près, mais il est très vigoureux; on en forme des buissons dans les jardins paysagers et dans les parterres, qui contrastent même avec les autres espèces par la nuance de la couleur des feuilles et des fleurs.

VARIÉTÉS. Le rosier de Francfort offre quelques variétés assez intéressantes. Celle à fleurs doubles, qu'on voit chez Noisette, se garnit dans les premiers jours de juillet, de fleurs nombreuses. Greffée

sur églantier, elle donne, au rapport de M. de Pronville, d'aussi belles têtes que le rosier de Provins. M. Verdun en possède de semblables dans sa collection, à Montreuil, près Versailles; néanmoins M. Bosc et quelques autres botanistes préfèrent la variété à fleurs semi-doubles, parceque la double se développe rarement, selon eux, d'une manière satisfaisante.

Le rosier de Francfort ne laisse pas que d'avoir quelques rapports avec le rosier velu, dont il diffère néanmoins par les caractères suivants : ses rameaux sont lisses, peu ou point épineux; ses feuilles ne sont qu'une fois dentées; ses calices sont, comme je l'ai dit, en forme de toupies, et ses styles sont huit ou dix fois plus nombreux qu'en aucune autre espèce.

MANTEAU-POURPRE.

Voir pour la description du *manteau-pourpre*, l'article du rosier *gallique*, page 111.

P. Douce plus?

Tallard only

*Rose à feuilles
de pimprenelle.*

*Manteau
pourpre.*

ROSE A FEUILLES DE PIMPRENELLE.

Ce rosier est appelé par Linnée, *rosier à feuilles de pimprenelle*; par Haller, *rosier très épineux*; par Poiret, *rose d'Écosse*. Ce n'était point encore assez de cette confusion, M. Lamarck donne le rosier très épineux comme une variété du rosier à feuilles de pimprenelle, et *vice versâ*, M. Bosc regarde le rosier à feuilles de pimprenelle comme la variété du rosier très épineux; mais M. de Pronville, à l'instar de quelques botanistes modernes, a fait du rosier très épineux une espèce distincte de celle qui nous occupe, bien que l'une et l'autre se ressemblent infiniment. Le rosier à feuilles de pimprenelle a encore quelques rapports avec le rosier *des Alpes*.

Ce rosier est indigène, et se trouve en Dauphiné, sur les montagnes du Bugey; sa tige et ses rameaux sont couverts d'aiguillons droits; ses feuilles sont composées de neuf ou onze folioles arrondies pour la plupart, obtuses, petites, d'un vert cendré; ses fleurs, qui paraissent en mai, sont petites, blanches, inodores, solitaires; ses fruits sont bruns et luisants.

VARIÉTÉS. On assigne à ce rosier plusieurs varié-

tés : l'une , à fleurs doubles, nommée *pompon blanc* ; une autre , à fleurs rouges-pâles , originaire d'Italie ; dont les tiges sont couvertes d'une écorce brune , très épineuse ; dont les fleurs sont petites et rosées ; dont le fruit , rond et d'un pourpre foncé , tire sur le noir lorsqu'il est mûr. Quant à la *belle Laure de Dupont*, les auteurs du *Bon Jardinier* en font , peut-être à tort , une variété du rosier pimprenelle , parcequ'elle semble appartenir à l'espèce de la rose très épineuse.

M. Noisette a reçu d'Angleterre un rosier qu'on suppose être une variété du rosier pimprenelle ; il vient du Missouri.

ROSE EN CORYMBE.

Ce rosier , originaire de Virginie et de la Caroline , croît au milieu des marais ; il y fleurit pendant tout l'été ; c'est aussi dans les terrains argileux et sur le bord des eaux qu'il faut le placer pour qu'il réussisse. Ses tiges sont ornées de longs aiguillons axillaires , recourbés , et forment des buissons fort touffus , élevés de quatre à cinq pieds. Ses feuilles ont sept folioles ovales , obtuses et velues en dessous. Ses fleurs , de dix-huit lignes de diamètre , et rougeâtres , paraissent en mai et juin ; elles sont

L. Beau pinet

Leithard sculp.

*Grande Cuisse
de Nymphe.*

*Rose de
Portland.*

peu nombreuses, mais disposées en corymbe. Cette dernière circonstance a motivé le nom que porte ce rosier. Cultivé dans nos jardins, il y acquiert aussi des feuilles plus velues et plus aiguës. Quelques amateurs le cultivent sous le nom de rosier de *Virginie*; d'autres le confondent, mais à tort, avec le rosier de *Pensylvanie*.

Le rosier en corymbe est cultivé au potager de Versailles.

GRANDE CUISSE DE NYMPHE.

Voir, pour la description de cette rose, page 117.

ROSE DE PORTLAND.

Ce rosier, reconnu généralement pour une variété du rosier de Damas, a paru, à M. de Pronville, le chaînon intermédiaire des roses de Damas et de tous les mois; en effet ses pédoncules sont très courts, de manière que les trois ou quatre fleurs qui composent chaque corymbe sont agglomérées comme dans le rosier de tous les mois. Ses fleurs sont larges de trente-deux à trente-trois lignes; leur odeur est très faible; la corolle en est composée de deux à trois rangs de pétales; les étamines

8.

sont très nombreuses; les styles, longs d'une ligne et réunis en un seul faisceau; les folioles, d'un vert tendre, plus arrondies que celles de Damas. Le rosier de Portland fleurit en juin, juillet, septembre, octobre.

M. Bosc range le rosier de Portland parmi les variétés du Provins.

ROSE DE PROVENCE.

Ce rosier est originaire des parties méridionales de l'Europe; il a des rapports infinis avec le Provins ou rosier *gallique*, et même avec le *cent feuilles*; aussi plusieurs auteurs l'ont-ils considéré comme une variété de ces deux espèces; cependant ses feuilles ovales, quelquefois arrondies, très glabres en-dessus, mais tant soit peu velues en-dessous, fortement dentées, les folioles de son calice allongées et pincées, enfin ses corymbes doivent le faire distinguer des autres rosiers.

Le rosier de Provence s'élève de cinq à six pieds. Ses tiges sont assez droites, armées de quelques aiguillons rougeâtres. Ses ovaires sont souvent ovales pendant la floraison, mais presque toujours globuleux, lors de la maturité du fruit. Ses rameaux sont couverts, ainsi que les pédoncules, de glandes

pédicillées, noires et visqueuses. Ses feuilles, composées de cinq folioles presque rondes et terminées en pointe, d'un vert foncé en-dessus et très glauques en-dessous, sont portées par un pétiole commun, glanduleux. Ses fleurs, qui paraissent dans les mois de juin et juillet, sont larges de deux pouces, d'un rouge plus ou moins foncé, presque sans odeur, simples, semi-doubles ou doubles.

Les terrains légers et chauds sont ceux qui conviennent le mieux au rosier de Provence; néanmoins il croît dans tous, pourvu qu'ils ne soient pas trop humides.

VARIÉTÉS. Quelques variétés hybrides du rosier de Provence se rapprochant du gallique, les pépiniéristes les nomment *agathes*; ainsi donc nous connaissons l'*agathe royale* dont les fleurs sont moyennes, doubles, nombreuses, d'un rose vif, et qui fleurit l'une des premières; l'*agathe prolifère*, espèce de monstruosité, puisqu'il sort du centre de ses fleurs un ou deux boutons qui rarement s'épanouissent; l'*agathe du Portugal* à fleurs très jolies; l'*agathe de Francfort* dont les fleurs roses ou couleur de chair, sont très doubles et les corymbes de sept à huit fleurs, nombreux et bien serrés; enfin la *duchesse d'Angoulême*, originellement appelée *Marie-Louise*; on suppose que cette variété est le *white*

rose provence des Anglais. Elle se distingue par ses fleurs moyennes, très doubles, d'un blanc légèrement lavé de rose, assez nombreuses. Les rameaux sont bien serrés et produisent de l'effet, quand ce rosier est greffé sur tige. Sa sous-variété portait jadis le nom de *roi de Rome*; c'est aujourd'hui le *grand dauphin*. Elle présente les mêmes caractères, mais sa couleur est plus foncée, elle est d'un beau rose *hortensia*; elle fut primitivement envoyée de Bruxelles sous le nom d'*enfant de France*.

La variété du rosier de Provence la plus recherchée dans nos jardins, a ses fleurs extrêmement doubles; on lui donne les divers noms de *rose noire*, *rose cramoisie*, *rose de sang*, à cause de la couleur écarlate de ses pétales.

La rose de *Champagne* a été regardée, mais à tort, par quelques botanistes, comme une variété du rosier de Provence.

ROSE DE CHAMPAGNE.

Ce rosier porte indifféremment aussi le nom de *rosier de Meaux*. Si nous en croyons les auteurs, plusieurs espèces connues se disputeraient, à l'en-
vi, l'honneur de lui avoir prêté quelques uns de leurs traits distinctifs : par exemple, le rosier de

Provence, prétendrait, par l'organe de M. Féburier, que cette petite Champagne a quelques rapports avec lui, à cela près seulement qu'elle est plus petite dans toutes ses proportions, et que les folioles calicinales ne sont pas toujours pinnées. Mais M. Bosc combat très vivement une semblable prétention; il regarde, avec quelque certitude, la Champagne, quoique plus petite dans toutes ses parties, comme une variété du Provins. M. de Pronville veut bien convenir que la variété à fleurs doubles du rosier de Champagne, a tantôt été classée comme une variété de la rose des champs, et tantôt comme une variété de la rose de Provins; mais il ajoute que bien qu'elle tienne des deux espèces, cependant elle en diffère de même que du rosier de Bourgogne par ses rameaux d'un vert clair, couverts, ainsi que les feuilles, les calices et les pédoncules, d'un duvet cotonneux. Cette variété, greffée sur tige, est même très jolie; elle représente mieux encore que le pompon de Bourgogne, une tête couverte de fleurs; elle est plus rameuse et offre un buisson plus serré.

Le rosier de Champagne fleurit en juin et juillet; ses fleurs sont d'un rouge foncé comme celles de Bourgogne. On en connaît une variété à fleurs doubles: c'est le pompon des Alpes des jardiniers.

MANTEAU D'ÉVÊQUE.

Voir pour la description du *manteau d'évêque*, l'article *Provins*, page 111.

ROSE DE DAMAS, ou DES QUATRE SAISONS.

Ce rosier est originaire des parties méridionales de l'Europe et de l'Asie. Linnée le confondait avec le rosier à cent feuilles, mais ses successeurs ont très sagement séparé ces deux espèces; la forme des fleurs, les fruits, la disposition des feuilles, commandaient cette distinction.

Le rosier de Damas porte vulgairement le nom de *rosier de deux fois l'an, des quatre saisons, de tous les mois*. Ces diverses dénominations ont plus ou moins de valeur, selon les botanistes; par exemple, M. Delaunay cumule, d'une part, les noms de rosier de Damas et des quatre saisons; de l'autre, ceux de rosier de tous les mois et de deux fois l'an. M. Loiseleur-Deslongchamps ne regarde, à son tour, les rosiers des quatre saisons et de tous les mois, que comme une variété du rosier de deux fois l'an, et il donne pour motif de cette distinction, que ce dernier rosier ne fleurit naturellement que deux

R. Damascena

Tailhard sculp.

Damas Simple Manteau d'Evêque.

fois par an, c'est-à-dire, au printemps et à l'automne. M. de Pronville fait, de son côté, du rosier de tous les mois, une variété du Damas; enfin, M. Bosc confond, sous un même article, les quatre dénominations dont il est ici question.

Le rosier de Damas offre un buisson touffu, élevé de cinq à six pieds. Ses branches, très nombreuses, sont garnies d'aiguillons épars, rouges et recourbés. Ses feuilles ont sept folioles ovales, aiguës, d'un vert pâle en-dessus, légèrement velues en-dessous, sur un pétiole commun, velu et armé de quelques aiguillons. Ses fleurs, qui brillent en mai et juin, en septembre et octobre, sont droites, tantôt rassemblées en petit nombre, et tantôt réunies en bouquets (de dix à douze fleurs moyennes) portées sur de longs pédoncules, écartés les uns des autres; elles ont plus de deux pouces de large; leur odeur est presque la même que celle de la rose à cent feuilles; leur couleur varie du rouge au blanc; enfin, elles sont plus ou moins doubles; voilà les caractères distinctifs de l'espèce.

Examinons un peu maintenant ses variétés.

VARIÉTÉS. La rose d'*Yorck* et de *Lancastre* a quelque analogie avec le *versicolor*, toutefois ses couleurs sont moins vives; cette variété est connue depuis fort long-temps, mais elle n'est véritablement

estimée que pour collection ; on lui préfère sa sous-variété, la *félicité*.

La rose de Damas, *couleur de chair* ou *gracieuse*, n'est pas encore fort connue ; ses fleurs sont larges, d'une odeur moins agréable que celle des autres variétés, néanmoins ce rosier mérite, à tous égards, le choix des amateurs.

Le rosier de *tous les mois* est encore rare dans nos jardins, mais on suppose que c'est celui qu'on cultive en abondance autour du mont Valérien, et dont nos parfumeurs font usage pour leur pommade à la rose.

Le rosier de *Damas rouge*, qu'on trouve à Trianon et dans quelques pépinières, produit un merveilleux effet par ses corymbes composés de six à douze fleurs moyennes, roses, portées sur de longs pédoncules écartés, qui couvrent cet arbrisseau de bouquets nombreux. Sa sous-variété, le Damas *argenté*, est beaucoup plus commune ; ses fleurs sont moyennes, blanches et lavées de rose dans le milieu. Le Damas rouge compte deux autres sous-variétés : la *fausse-unique* et la *rose à bouquets*, *couleur de chair* ; mais ces sous-variétés sont d'un médiocre intérêt.

Ayant offert déjà gravées séparément la rose de *Portland*, et la rose de *Cels* ou *belle couronnée*, qui

se trouvent, avec raison, classées parmi les variétés du rosier de Damas, je m'abstiendrai d'en parler ici, puisque je leur ai consacré des articles particuliers.

Ne pourroit-on pas regarder enfin comme une variété du rosier de Damas le *rosa pesti* de Virgile, qui, selon lui, fleurit deux fois par an; en effet la ville de Pestum, qui n'est plus aujourd'hui qu'un modeste village de la Calabre, se rendait jadis célèbre par ses belles roses qui fleurissaient deux fois l'an.

Au total, le rosier de Damas est une espèce fort intéressante en ce qu'elle fleurit pendant tout l'été, ou au moins deux fois par an, au printemps, et en automne; c'est elle enfin qu'on doit préférer dans les jardins, lorsqu'on veut avoir des roses en hiver.

ROSIER A FRUITS EN CALEBASSE.

Ce rosier, originaire des montagnes de la Suisse, a des rapports infinis avec le rosier des Alpes, mais il en diffère sur-tout par les feuilles. Ses ovaires sont allongés, renflés et glabres; ses pédoncules et ses pétioles pourvus de glandes pédicillées. Ses rameaux sont sans épines et ses feuilles, à folioles ovales, obtuses, d'ordinaire au nombre de sept, gla-

bres, glauques en-dessous, et longues de dix-huit lignes.

Ce rosier n'a de remarquable que la forme particulière de ses fruits; on ne lui connaît pas de variété double. Quoiqu'il soit purement de collection et qu'on ne l'ait encore vu dans aucun jardin, cependant les botanistes sont convenus de le considérer comme une espèce distincte.

ROSIER A FRUITS PENDANTS.

Ce rosier, originaire de l'Amérique septentrionale, s'élève de cinq à six pieds, et fleurit au commencement de l'été. Quoiqu'il n'offre rien de bien intéressant, on le cultive néanmoins dans quelques jardins; on le trouve sur-tout dans la pépinière royale du Roule et à Trianon. Ses ovaires sont oblongs, renflés, glabres, recourbés après leur fécondation; ses pédoncules et ses pétioles, hérissés de glandes. Ses rameaux sont dépourvus d'épines, et ses feuilles, composées d'ordinaire de sept folioles ovales, glabres, d'un vert foncé, glauques en-dessous. Ses fleurs sont rougeâtres, toujours solitaires, et larges d'un pouce et plus.

Le *rosier à fruits pendants* mérite de figurer dans les collections botaniques.

ROSE A FEUILLES SIMPLES.

Nous sommes redevables de la possession de ce rosier au célèbre Olivier, qui l'a rapporté de Perse, où il croît exposé au nord. Il n'est pas encore extrêmement répandu dans les jardins, quoiqu'il ait fleuri dans les serres de la Malmaison et du Jardin des Plantes, car il est difficile à multiplier. Il fleurit en orangerie, dans le cours d'avril et de mai. Les greffes et les marcottes qu'on en a faites jusqu'ici ont bien réussi sans doute, mais elles n'ont pas duré. Si nous en devons croire Olivier, ce défaut de succès proviendrait du trop de soin qu'on en prend.

La tige du rosier à feuilles simples est armée d'aiguillons à crochets blancs, sur-tout dans les jeunes tiges; ses feuilles sont simples, ovales, d'un vert pâle; ses fleurs sont grandes, jaunes, solitaires, marquées d'une tache pourpre, noirâtre à l'onglet des pétales; ses pédoncules sont courts et garnis d'aiguillons, comme ses ovaires.

Olivier fait une description intéressante de ce rosier dans la relation de son voyage en Perse.

ROSE JAUNE-SOUFRÉ.

Ce rosier, que l'on cultive dans tous les jardins sous le nom de *rosier jaune*, passe pour être originaire du Levant; on le regarda long-temps, en France, comme une variété du rosier *capucine*; mais il présente des différences auxquelles il n'a plus été possible de se méprendre; par exemple, ses feuilles sont glauques, simplement dentées, inodores et d'une consistance délicate; les aiguillons dont ses rameaux sont armés, ont pareillement une courbure plus sensible; du reste, le port et les autres caractères sont les mêmes.

Le rosier jaune-soufré pousse vigoureusement; ses ovaires sont très gros et assez épineux. Ses rameaux longs et diffus exigent qu'il soit soutenu et palissé; ses fleurs sont d'un jaune clair, inodores; elles ont un pouce et demi de diamètre, et paraissent en juin. Ce rosier perd ses feuilles très tard.

VARIÉTÉS. On assigne au *rosier jaune-soufré* une variété et une sous-variété. Sa variété, le *grand rosier jaune*, à fleurs doubles, se cultive, de temps immémorial, dans nos jardins; mais comme ses fleurs s'ouvrent généralement mal, qu'elles avortent le plus souvent si l'on n'a eu la précaution de

P. Bowen pinxt

Tutland sculp

Rose Noisette. Rose Jaune.

garantir l'arbrisseau des pluies et de l'abriter contre un mur, l'on en fait d'ordinaire peu de cas. Quant à la sous-variété, le *rosier nain*, sa fleur est assurément plus belle, mais aussi son développement éprouve des difficultés non moins grandes; il lui faut une exposition chaude, comme au grand rosier jaune; de même, elle veut être plantée dans un terrain sec.

ROSE NOISETTE.

Ce rosier, originaire des États-Unis, est ainsi appelé du nom de M. Noisette, parcequ'en effet le frère de ce célèbre cultivateur l'a trouvé dans l'Amérique septentrionale et le lui a dédié. Sa tige s'élève de huit à dix pieds; elle est presque dépourvue d'épines; ses feuilles ont, pour la plupart, sept folioles obtuses et crénelées. Ses fleurs, de la grandeur de celles du rosier *musqué*, sont blanches, légèrement nuancées de rose, doubles et disposées en forts panicules.

Le rosier *noisette* est remarquable par la multiplicité de ses boutons couleur de rose. Il se rapproche du rosier multiflore, par l'abondance de ses fleurs, et, pour son port, de la rose muscade,

néanmoins on le paraît considérer comme une variété du rosier de la *Chine*.

La rose *noisette* est une espèce toute nouvelle; on la croit délicate, et peu susceptible de résister aux rigueurs de nos hivers.

ROSE DES ALPES.

Ce rosier, originaire des Alpes, des Pyrénées, des Cévennes, des Vosges, et des montagnes d'Auvergne, fleurit soit en mai, soit en juin, soit en juillet, selon la hauteur des lieux qu'il affectionne. Sa tige s'élève de cinq à six pieds; ses ovaires sont ovales, glabres, quelquefois hispides; ses pédoncules et ses pétioles, pourvus souvent d'aiguillons roses. Ses rameaux sont nombreux, étalés, lisses, glabres, d'un vert-brun ou rougeâtres; ses feuilles, composées d'ordinaire de neuf folioles finement dentées, tantôt d'un vert un peu foncé, et tantôt parfaitement glauques. Ses fleurs, presque toujours solitaires, moyennes, légèrement odorantes, sont larges de plus d'un pouce et rougeâtres. Quant au fruit du rosier *des Alpes*, il devient d'un beau rouge, dès qu'il a acquis une fois sa parfaite maturité.

Le rosier des Alpes présente, lors de sa floraison, des fruits ovales, et quelquefois semi-globuleux, qui

s'arrondissent d'ordinaire en mûrissant; il se cultive dans quelques jardins.

VARIÉTÉS. On assigne au rosier des Alpes une variété à fleurs doubles, à laquelle (je ne sais trop pourquoi) certains amateurs donnent le nom de *rose de Chine des jardiniers*. La végétation de cette variété est on ne peut plus forte; pour peu qu'on la greffe sur une tige de rosier *des haies*, elle pousse si vigoureusement qu'elle devient susceptible de couvrir un berceau tout entier.

Il est certain rosier *des Pyrénées* qui a des rapports infinis avec le rosier des Alpes, néanmoins comme ses fruits sont définitivement ovales et hispides, il l'en faut distinguer. Le rosier des Pyrénées est purement de collection.

ROSIER ROUILLÉ.

Ce rosier auquel on donne encore les noms d'*églantier rouge*, de rosier à odeur de pomme de reinette, s'élève depuis quatre jusqu'à huit pieds. Sa tige se divise en rameaux nombreux, glabres, armés d'aiguillons crochus. Ses feuilles sont, d'ordinaire, composées de sept folioles, ovales, glabres en-dessus, doublement dentées, glanduleuses en leurs bords et couvertes d'une multitude de glandes roussâtres

qui les rendent un peu visqueuses au toucher; leur pétiole est pubescent, glanduleux, armé de petits aiguillons. Ses fleurs, de moyenne grandeur, sont purpurines, solitaires à l'extrémité des rameaux ou quelquefois disposées, plusieurs ensemble, en une sorte de corymbe.

Ce rosier est commun dans les haies et sur le bord des bois. Ses feuilles exhalent, sur-tout quand on les froisse dans les doigts, une odeur pénétrante, qui rappelle celle de la pomme de reinette, mais néanmoins plus forte; il fleurit en juin et juillet. M. Deslongchamps, qui donne seul la description du rosier *rouillé*, a vu dans les jardins de MM. Desce-met et Noisette trois différentes variétés de cette espèce, à fleurs semi-doubles.

ROSE MULTIFLORE.

Ce rosier, originaire du Japon, et dont le célèbre Thunberg nous a, le premier, donné la description, s'élève sur des rameaux sarmenteux, garnis d'aiguillons crochus. Ses feuilles sont nombreuses, composées de cinq à sept folioles, opposées, ovales et longues de près de deux pouces. Ses fleurs, qui paraissent vers juin, et durent jusqu'à la fin de juillet, sont portées, à l'extrémité des rameaux, sur des pé-

P. Bouché pinx.

Gravé par Goussier.

Rose Multiflore. & Rose Tranchée.

doncules étalés formant un large corymbe; on en compte d'ordinaire dix-huit à trente sur chaque rameau, quelquefois même plus de cent; leur odeur est foible, mais suave, sur-tout le soir; elles sont un peu plus grosses que les pompons doubles, et d'un joli rose qui pâlit néanmoins au bout de quelques jours.

Les Anglais connaissent le Multiflore depuis 1804; il y a six ans à peine qu'il est transporté d'Angleterre en France et qu'on le cultive aux environs de Paris; c'est un des rosiers les plus agréables pour son aspect, et à cause de la multitude des fleurs dont il est paré. La couleur rouge-brun de ses ovaires, de ses pédoncules et même de ses rameaux est infiniment remarquable. Il produit sur-tout un fort bel effet lorsqu'il est greffé sur un églantier un peu élevé.

Thunberg et les botanistes qui ont parlé, d'après lui, du rosier *multiflore* lui donnent des fleurs blanches. Il est vrai qu'on remarque, dans ses bouquets nombreux, quelques fleurs blanches parmi les roses; quoi qu'il en soit, nous le décrivons à fleurs roses, et pareil mélange ne suffit pas pour établir une variété.

On a tout récemment greffé, avec succès, le *multiflore* sur le damas et le bengale commun; l'on s'est

assuré qu'alors il donnait plus de fleurs, et résistait mieux aux rigueurs de l'hiver. Au reste, ce rosier, délicat de sa nature, demande une exposition chaude; il veut être mis à l'abri du grand froid, sur-tout les première et deuxième années. Ses rameaux, ayant aussi l'inconvénient de s'étendre au loin, ont besoin d'être soutenus sur les arbres voisins ou appuyés soit contre un mur, soit contre une tonnelle.

M. Noisette a rapporté, l'an dernier, d'Angleterre, le type à fleurs simples.

ROSE DE PROVINS.

Ce rosier appelé aussi *gallique*, *rose rouge*, *rose officinale*, porte cependant plus communément le nom de rosier de *Provins*, parcequ'il fut, dit-on, apporté de Provins, au temps des croisades, par un comte de Brie; on le prétend originaire de Syrie; d'autres personnes assurent que les roses nommées, à Rome, *milésiennes* (attendu qu'on les tirait de Milet, ville de l'Asie mineure), n'étaient rien autre chose que nos roses de Provins.

Le rosier de Provins est véritablement originaire des parties méridionales de l'Europe. Il s'élève, en buisson, de deux à trois pieds, rarement da-

vantage. Ses tiges sont, en général, peu robustes, divisées en rameaux nombreux, glabres, armées d'aiguillons inégaux et presque droits. Ses ovaires sont globuleux, mais parfois ovales, sur-tout avant la chute des pétales. Ses pédoncules sont couverts de glandes noirâtres; ses feuilles, composées le plus communément de cinq et de sept folioles, ovales, aiguës, d'un vert foncé, très glauques en-dessous, et portées sur un pétiole commun, glanduleux et épineux.

Ses fleurs solitaires, ou, tout au plus, deux à trois ensemble à l'extrémité des rameaux, sont d'un rouge plus ou moins foncé, peu odorantes, larges de deux à trois pouces; elles paraissent en juin et juillet. Ses fruits sont ronds, d'un brun rougeâtre et larges de cinq à six lignes.

Le rosier de Provins est cultivé, avec profusion, dans les jardins; tout terrain lui est bon, néanmoins il forme de plus belles touffes, il donne des fleurs plus nombreuses et plus colorées dans une terre légère et chaude. Cette espèce ne saurait être trop répandue dans les jardins, dits paysagers; on l'y place à toute exposition, au dernier rang des massifs, sous les arbres isolés, au milieu des gazons, sur le bord des eaux; par-tout elle se fait remarquer par la grandeur et la couleur brillante de ses fleurs. Les

pieds à fleurs simples ou semi-doubles, sont aux yeux de quelques amateurs, préférables aux pieds à fleurs parfaitement doubles : cependant ces derniers, quoique réellement plus délicats et moins fournis, doivent être également recherchés.

VARIÉTÉS. Aucun rosier, voire même le cent feuilles, n'offre aux curieux un aussi grand nombre de variétés. Dans le rosier à cent feuilles, les variétés se distinguent, soit par les formes du feuillage qui rappellent celles d'autres plantes, soit par des différences marquées dans la fleur et dans ses parties extérieures. Dans le rosier de Provins, ce n'est guère que dans la couleur, les nuances et les dimensions de la fleur, que l'on peut établir des distinctions. Il est rare de trouver deux pieds qui soient exactement semblables dans toutes leurs parties. Voilà donc une multitude de variétés uniquement distinctes les unes des autres par le nombre et la disposition des fleurs, par la grandeur des corolles et par leur couleur ; mais les nuances que ces couleurs sont susceptibles de prendre, depuis le rouge le plus clair jusqu'au pourpre et au violet les plus foncés, sont si multipliées qu'un certain Belge, amateur de roses, possédait, à lui seul, quatre cents variétés de la rose de Provins. Bien qu'il n'existe pas, à Paris, un fleuriste qui se puisse glorifier d'une ri-

chesse semblable, cependant plusieurs botanistes ont encore compté plus de cent variétés du Provins, dans cette Capitale, auxquelles on donnait des noms différents. Nous remarquerons, avec M. Deslongchamps, qu'en admettant un nombre aussi infini de variétés, les nuances existantes entre chacune d'elles ne sauraient guère être saisies que par l'œil, qu'il serait sur-tout impossible de trouver des expressions assez variées, assez délicates, pour décrire des nuances aussi multipliées. A l'exemple des auteurs qui m'ont précédé dans la carrière, je me contenterai de faire mention de quelques unes des variétés connues des jardiniers, et en même temps, les plus remarquables par leur beauté.

M. de Pronville a divisé les variétés du rosier de Provins en *pourpres*, en *roses*, en *violettes*, en *veloutées*, enfin en *pompons*.

VARIÉTÉS POURPRES.

On en cite cinq de cette nature, savoir : la rose *pourpre*, semi-double, dont les fleurs sont grandes, d'un rouge clair assez vif et que l'on cultive, avec profusion, aux environs de Paris et de Provins pour l'usage des pharmaciens et des confiseurs; le *pourpre-ponceau*, commun dans toutes les pépinières, dont les fleurs sont grandes et d'un rouge foncé très

vif; le rosier *gallique*, à fleurs très doubles et d'un rouge clair, qui végète rapidement et forme de belles têtes, lorsqu'il est greffé; le roi *des pourpres*, semblable au *gallique* par sa couleur, et n'en différant que par ses fleurs plus larges et plus doubles; enfin le *grand cramoisi*, de Trianon, le plus remarquable et le plus foncé d'entre les pourpres, dont la fleur n'est pas très double, mais, en revanche, bien régulière.

VARIÉTÉS ROSES.

Elles sont au nombre de six : 1°. *l'ornement de parade* qui donne des fleurs larges de trois pouces au moins, lorsqu'elles sont entièrement épanouies. 2°. *La grandesse royale*, surnommée *pivoine des Hollandais*, *lustre d'église* etc. dont les fleurs sont d'un rose tirant sur l'hortensia et globuleuses, même dans leur développement. 3°. La rose *panachée*, bien remarquable par ses fleurs larges, de peu de durée, presque inodores, d'un rose très clair, avec de petites taches et de grandes panachures d'un rouge plus ou moins foncé qui les couvrent entièrement en juillet. 4°. La rose *pivoine* ou *nouvelle pivoine*, appelée aussi *grand triomphe*, la plus belle variété peut-être du rosier de Provins, dont la fleur est grande, double, d'un rose tendre mais plus vif dans le cen-

tre. 5°. La rose *mauve* ou *ancienne pivoine* des jardiniers dont les pétales sont striés et jaspés de rose sur un fond pâle et les fleurs semi-doubles, d'une forme régulière, se succédant jusqu'au mois d'août. 6°. *L'aimable rouge*, intéressante par le beau rose hortensia de ses fleurs qui sont blanches sur le bord des pétales et un peu bombées au centre. A Trianon, plusieurs pieds de cette variété prennent une plus grande intensité de couleur; c'est le *cent feuilles* d'Angleterre de M. Noisette et la *rose-hortensia* de M. Godefroy.

VARIÉTÉS VIOLETTES.

J'en citerai cinq : la *pourpre belle violette* dont les fleurs sont très doubles, et d'un pourpre violet clair, égal; la rose *évêque* ou *manteau d'évêque*, à fleurs grandes, doubles, de couleur violette, un peu striées, piquetées de petits points blancs, dont la sous-variété, appelée jadis rose *Napoléon*, porte aujourd'hui le nom de *grand Alexandre*; le *manteau pourpre*, moins double que la rose-évêque, mais d'une végétation aussi forte, dont les fleurs sont grandes, les pétales très larges et d'un pourpre éclatant; la rose *de la reine* dont les fleurs, de moyenne grandeur, sont d'un beau violet-clair et les pétales, à bords blancs; la *negrette* ou *noire de Hollande* à fleurs dou-

bles, moyennes, d'un pourpre violet tirant sur le noir, mais qui s'éclaircit quand la fleur est épanouie.

VARIÉTÉS VELOUTÉES.

On appelle *veloutées*, les roses de Provins dont les pétales donnent un reflet, lorsqu'ils sont exposés à une grande lumière. La *mahéca simple* est le type des autres veloutées que l'on peut considérer comme des sous-variétés. Ses pétales sont d'un rouge foncé, nuancé vers le centre. Viennent ensuite : le *velours pourpre* dont les fleurs, très doubles, moyennes, cramoisies, tirant sur le violet, sont nuancées d'un pourpre plus clair vers le centre; la *superbe en brun* dont les fleurs, très belles, sont semblables à celles du velours pourpre, à l'exception que leur couleur est plus foncée et qu'elles ont leurs pétales maculés de taches brunes très remarquables; le *pourpre charmant* qui ressemble assez au *manteau pourpre*, mais dont les fleurs sont très doubles, moyennes, nombreuses, d'un pourpre éclatant, d'une couleur égale et très veloutées; la *renoncule* à fleurs moyennes, très doubles, à pétales courts, serrés, couchés en dehors dans l'épanouissement, nuancés du violet au rouge-pourpre vif; le *cramoisi brillant*, l'une des plus belles variétés du Provins, dont les fleurs sont

grandes, très doubles, cramoisies et nuancées jusqu'au centre, du carmin le plus éclatant; enfin le *velours noir*, qu'on trouve, à Lille, chez MM. Mielez et Cardon, qui offre de grandes fleurs, doubles, d'un cramoisi foncé, tirant sur le puce.

VARIÉTÉS POMPONS.

Les plus remarquables, selon M. de Pronville, sont le grand pompadour, l'entreprise première, le bizarre triomphant, la porcelaine à bords blancs et enfin la rose *Saint-François* qu'on trouve à Trianon et dans quelques autres pépinières. Cette dernière variété ressemble absolument à la *rose gallique*; elle en a tous les caractères; on ne la connaît que double; sa fleur est d'un pourpre-violet : c'est le plus petit des pompons. Greffée sur églantier, elle forme une jolie tête qui se couvre de fleurs en Juillet; la rose *Saint-François* ne paraît pas très répandue.

Indépendamment de cette longue série de variétés, il en est quelques unes plus nouvellement découvertes dont je n'ai rien dit encore, elles méritent cependant une mention; c'est 1°. la rose de Provins *multiflore*, dont les fleurs sont larges de deux pouces et demi, nombreuses, d'une odeur agréable et dont la corolle, semi-double, se compose de six à sept rangs de pétales de couleur rose.

2°. la rose *argentée* dont la corolle bien double, est blanche sur les bords et d'une belle couleur de chair dans le cœur, dont la fleur répand une odeur suave, mais faible, 3°. la rose *mère gigogne* dont les fleurs sont larges de trois pouces, inodores, et dont la corolle est formée de plusieurs rangs de pétales d'un rouge cramoisi. Les autres variétés de cette nature sont : la rose *pintade*, la belle *veloutée* pourpre, la rose *couleur-cerise*, la *terminale*, la *merveilleuse*, l'*aigle noire* à fleurs simples et enfin le rosier à rameaux inclinés; cette dernière variété provient des semis de M. Charpentier, jardinier en chef du Luxembourg.

Quelques personnes regardent la rose de *Champagne* ou rose de *Meaux*, plus petite dans toutes ses parties, comme une variété de la rose de *Provins*.

ROSE DE BOURGOGNE ou POMPON.

C'est en 1735 qu'un jardinier de Dijon, coupant du bois sur une colline des environs, fit la découverte du rosier pompon; depuis lors, on l'a trouvé très communément sur les montagnes de la Bourgogne; c'est lui que nos jardiniers viennent étaler au marché aux fleurs, dès les premiers jours du printemps.

P. Boissieriana?

Willard sculp.

Pompon.

Provins double.

Ce rosier ne s'élève qu'à la hauteur de dix-huit pouces; ses tiges sont rameuses, grêles et droites; ses feuilles, à cinq ou sept folioles, sont petites, velues en dessus et sur les bords; ses fleurs, qui paraissent au mois de mai, sont nombreuses, d'une forme on ne peut plus agréable, d'un incarnat vif dans le cœur, nuancées par gradation jusqu'à la couleur de chair sur leurs bords; elles ont à peine un pouce de diamètre; leur odeur est suave; il est fâcheux que le soleil dévore la beauté de leurs couleurs et les fasse passer si vite.

Le rosier pompon est une des espèces le plus généralement cultivées; partout il trouve sa place; il vient sur couche ou sous chassis; il orne les cheminées et les fenêtres; il figure dans les parties abritées des jardins paysagers, comme aussi dans les parterres les plus rapprochés des maisons. Il arrive que le défaut de chaleur ou d'humidité fait dessécher ses boutons, au moment de leur épanouissement. Lorsque le pompon est en pot, il faut le mettre en pleine terre, après sa floraison, pour le conserver.

VARIÉTÉS. Les fleuristes en distinguent trois: l'une à fleurs doubles, qu'on surnomme pompon *de Paris*; l'autre, à fleurs blanches, que l'on trouve dans la collection de M. Noisette et enfin la troisième, à

fleurs grandes et pourpres , parcequ'en effet ses fleurs sont plus grandes et d'une couleur plus vive.

Le rosier pompon se multiplie presque toujours, en automne, par déchirement de vieux pieds.

ROSE BLANCHE.

Ce rosier qu'on trouve communément sur les hautes montagnes de l'Europe, est un arbrisseau d'une végétation vigoureuse, qui s'élève depuis six et sept pieds jusqu'à douze et quelquefois même quinze pieds. Ses tiges sont droites, fortes, nombreuses, lisses et d'un vert tendre dans leur jeunesse, de plus armées d'aiguillons épars, un peu recourbés. Ses feuilles se composent de sept ou plus souvent de cinq folioles ovales, glabres, d'un vert assez foncé en dessus, pâles en dessous et portées sur des pétioles pubescents et garnis d'aiguillons. Ses fleurs, qui naissent au mois de juin, se trouvent placées, souvent trois ensemble, à l'extrémité des petits rameaux, sur des pédoncules presque hispides; elles sont un peu carnées lorsqu'elles commencent à s'épanouir, puis elles deviennent très blanches; leur diamètre excède deux pouces; leur odeur est désagréable; elles ne durent guères. Quoi qu'il en soit, de temps immémorial, le rosier blanc

se cultive dans nos jardins; voici pourquoi : tout terrain lui convient; il produit un bon effet dans les parterres; il est d'ailleurs, en raison de la vigueur de sa végétation, très propre à servir de sujet pour la greffe des autres espèces; enfin il offre un grand nombre de variétés à fleurs semi-doubles et doubles, assez intéressantes, comme nous l'allons voir.

VARIÉTÉS. MM. Deslongchamps et de Pronville lui attribuent, chacun, neuf variétés distinctes, savoir : 1^o Le rosier blanc, à *fleurs doubles*, devenu fort commun, qui figure à merveille sur le devant des bosquets, et dont les fleurs prennent une légère teinte d'incarnat, au fur et à mesure qu'elles s'épanouissent. 2^o Le rosier *céleste* qui déjà se répand dans les jardins, dont les fleurs très doubles, d'un blanc pur comme celles du rosier unique, sont larges de plus de trente lignes, à petits pétales intérieurs, chiffonnés, roulés en dedans et dont la transparence leur prête une teinte bleuâtre. 3^o *L'incarnat* ou *grande cuisse de nymphe*, dont les fleurs, larges de plus de trois pouces, se succèdent longtemps et sont légèrement lavées de rose dans le cœur, avant leur entier épanouissement. 4^o Le blanc couleur de chair ou plus communément *petite cuisse de nymphe*, dont les fleurs, larges de vingt-sept à

vingt-huit lignes, régulières, d'un rose très pâle d'abord, passent bientôt à la couleur de chair qu'elles conservent dans l'épanouissement. 5° La *belle aurore*, dont les fleurs ont deux pouces et demi de diamètre, sont presque doubles, régulières, et dont les pétales sont teints de cette couleur purpurine qu'on observe au lever du soleil, et qui tire un peu sur le jaune. Cette nuance est si parfaite, dit M. de Pronville, qu'elle justifie le nom d'aurore qu'on donne au rosier.

Quant aux quatre dernières variétés, ces deux savants botanistes ne sont pas d'accord à leur sujet. Le rosier blanc à *fleurs roses* de l'un, ne serait-il pas cette variété que l'autre appelle *Elisa*, d'après Godefroy, dont les fleurs, disposées de six à huit ensemble, sont semi-doubles, dont les pétales sont teints, vers l'onglet, d'un rose tendre qui s'efface insensiblement vers le limbe. La rose à *cœur vert*, de Noisette, paraît être le rosier *blanc sans aiguillons* de M. Deslongchamps; ses tiges sont inermes; ses pétioles et ses pédoncules, hérissés de poils; ses feuilles, luisantes, également glabres en dessus et en dessous; enfin ses fleurs, moyennes, doubles, parfaitement blanches dans leur entier épanouissement, mais verdâtres dans le cœur, quand elles commencent à s'ouvrir.

M. de Pronville cite, pour ses huitième et neuvième variétés, *la cocarde du Jardin du Roi* qui, dit-il, n'est pas commune et le rosier à feuilles de *pimpre-nelle* non décrit encore, dont il blâme la dénomination, mais qui lui semble très remarquable. De son côté, M. Deslongchamps parle du rosier blanc *en corymbe* dont les fleurs, larges, d'un blanc mat, tirent sur le jaune dans les pétales du centre et sont presque inodores, enfin le rosier blanc à *feuilles de chanvre* qui se distingue, en effet, par la forme de ses feuilles, à folioles lancéolées et fortement dentées en scie à leurs bords.

Notre rosier blanc n'est autre chose que l'ancienne rose royale. Je n'ai plus que deux observations à faire; ses fleurs redeviennent simples dans un sol trop aride; ensuite, il faut se garder de confondre cette espèce bien remarquable avec les variétés de la rose à cent feuilles, ou autres qui sont blanches; le rosier blanc l'est naturellement et par essence.

ROSE DE CHINE.

Ce rosier, originaire en effet de la Chine, se cultive dans nos orangeries où il s'élève rarement à plus d'un pied. Ses ovaires sont glabres; ses tiges,

grêles, armées de quelques aiguillons; ses feuilles, à trois folioles ovales, glabres et longues d'un pouce environ; ses fleurs, d'un rouge foncé, odorantes, solitaires à l'extrémité des rameaux.

Le rosier de la Chine ne fleurit que deux fois l'an; lorsqu'il est placé dans un sol qui ne lui convient pas ou qu'une bonne exposition lui manque; mais souvent aussi, dans nos serres, il reste vert et fleurit toute l'année; d'ordinaire, il offre une seule fleur épanouie, et plusieurs boutons destinés à la remplacer successivement. On ne saurait trop multiplier cette jolie espèce qui figure, très bien, sur les cheminées et sur les fenêtres; on y parvient, en tout temps, avec la plus grande facilité, par la voie des marcottes et des boutures.

VARIÉTÉS. On en connaît de semi-doubles et de doubles; je citerai sur-tout la rose *sanguine*, qu'on voit chez Cels, dont les fleurs sont d'un rouge de sang et moyennes, dont les pétioles et les feuilles offrent également une teinte rougeâtre; mais la variété, sans contredit, la plus intéressante est la rose *thé* ou à *odeur de thé* qui présente, il est vrai, la forme et le feuillage du Bengale, mais qu'on est convenu de placer parmi les roses de Chine; elle donne, une des premières, de belles fleurs solitaires, semi-doubles, couleur nankin, dont l'odeur approche infi-

Plumier pinx.

Touffard sculp.

Rose & Bicheune. S. Rose & Thw.

niment de celle du thé, mais seulement en plein air.

J'ai déjà parlé de la rose *noisette*.

ROSE DU BENGAL.

Ce rosier porte indifféremment les noms de *toujours fleurissant* ou de *rosier fleuri*, en effet il fleurit pendant presque toute l'année; il croît naturellement à la Chine; c'est néanmoins sous la dénomination de rosier du Bengale qu'il est connu dans les jardins, parce qu'on l'a cru d'abord originaire de cette contrée. Vers l'année 1771, il fut introduit en Europe; et ce sont les Anglais qui le cultivèrent les premiers. Il figure, depuis quelques années, dans nos orangeries.

Cette espèce s'élève à la hauteur de trois à quatre pieds et souvent plus; elle se divise, dès sa base, en plusieurs tiges fortes, vertes, lisses, armées çà et là d'aiguillons plus ou moins nombreux, recourbés et rouges. Ses feuilles, à trois ou cinq folioles lancéolées, sont parfaitement glabres en dessus et en dessous, longues de deux pouces, d'un vert clair et simplement dentées en scie à leurs bords. Ses fleurs, qui paraissent en mai et durent jusqu'en novembre, ont plus de deux pouces de diamètre, sont

d'un rose agréable, plus ou moins tendre, et disposées, en nombre variable, au sommet des tiges et des rameaux, formant, quand elles sont nombreuses, une sorte de corymbe; elles sont faiblement odorantes.

Le bengale commun peut, moyennant quelques précautions, et sur-tout lorsqu'il est greffé sur églantier, passer l'hiver en pleine terre; alors il végète très vigoureusement et fournit un plus grand nombre de fleurs.

VARIÉTÉS. Les botanistes en comptent sept : la première est appelée *diversi folia*, c'est-à-dire, à feuilles variables, en raison des variations qu'offrent ses feuilles sur le même pied, puisqu'en effet les unes sont simples, celles-ci ternées, d'autres enfin quinées.

La seconde, à fleurs doubles violettes, d'abord uniquement connue à Trianon, s'est multipliée dans beaucoup d'autres jardins; elle y supporte la rigueur de nos hivers.

La troisième, appelée indifféremment bengale à feuilles de pêcher ou bengale à lanières, est remarquable par la longueur démesurée de toutes ses parties. Ses feuilles ressemblent à celles du pêcher, et ses fleurs, qui, du reste conservent la couleur de l'espèce, ont des pétales si étroits et si longs qu'ils

offrent la forme de véritables lanières ou de demi fleurons du Soleil vivace.

Je passerai sous silence les variétés semi-doubles, le bengale *pompon*, le bengale *de Cels*, ou bengale *blanc*, le bengale *inerme* de M. Noisette, le bengale à *bouquets* qu'on trouve à Trianon, pour entretenir particulièrement mes lecteurs de la variété appelée *bichonne*, qui, par sa couleur vive, rentrerait dans l'espèce des roses de Chine, mais dont le port est véritablement celui du Bengale. Ses fleurs, d'un rouge foncé, sont panachées de nuances plus pâles avec des pétales frisés et d'un charmant effet; ces fleurs exhalent un parfum très fort, extrêmement agréable : c'est une odeur de fruit excellente. Je ne connais que M. Noisette qui possède cette variété remarquable. On la cultive dans la bâche, en terre de bruyère; peut-être pourrait-on se hasarder à la mettre en pleine terre.

ROSIER NAIN.

Ce rosier dont la patrie est inconnue et dont peu de botanistes font mention, se cultive dans plusieurs jardins, mais, en général, il n'est pas fort répandu. Il a beaucoup de rapports avec la variété du cent feuilles appelée *pompon*. Sa tige est chargée

d'aiguillons épars, assez courts; souvent elle est divisée, dès sa base, en plusieurs rameaux qui se dessèchent le plus ordinairement après la floraison, et sont remplacés par de nouveaux, sortant de la souche. Ses feuilles sont petites, ovales, glauques en dessous et finement dentées en scie. Ses fleurs, naissant tout le long des rameaux, forment un long et charmant bouquet; elles sont disposées, une à une, rarement deux ensemble, sur des ramuscules qui croissent à la place des feuilles de l'année précédente; elles paraissent en mai et juin. L'espèce à fleurs simples ne semble pas connue.

ESPÈCES

MOINS INTÉRESSANTES OU MOINS CONNUES.

ROSIER LISSE. Cette espèce ne s'élève pas à plus de deux ou trois pieds. Ses rameaux sont grêles, lisses, armés çà et là d'aiguillons forts et recourbés; ses feuilles ne se composent le plus souvent que de trois folioles ovales, lancéolées, glabres en dessus et en dessous, luisantes, bordées de dents simples, menues et très aigues. Ses fleurs sont solitaires, blanches, larges de deux pouces et demi. Les divisions du calice sont entières, un peu cotonneuses, près de moitié plus courtes que les pétales; les

styles sont à peu près nuls; les stigmates forment, au centre de la fleur, une tête convexe et velue. Ce rosier est cultivé, dans les jardins, comme originaire de l'Inde ou de la Chine, mais on doit plutôt présumer qu'il est indigène de l'Amérique. Il fleurit très rarement; c'est peut-être le motif pour lequel on le néglige.

ROSIER A LONGS STYLES. Ce rosier ne diffère que par un seul caractère du rosier de chien. Ses styles sont glabres, réunis en une colonne longue de deux lignes et terminés par une tête irrégulière, formée par les stigmates. Cette disposition des styles donne, à cette espèce, des rapports avec le rosier des champs, mais elle en diffère absolument par le port. Ce rosier croît aux environs de Poitiers; il fleurit en juin.

ROSIER INTERMÉDIAIRE. Cette espèce a ses ovaires allongés, très glabres; ses rameaux, garnis de plusieurs épines larges et recourbées. Ses feuilles se composent de sept folioles ovales, aiguës, finement découpées et portées sur un pétiole armé d'épines. Ses fleurs sont rougeâtres, simples, d'un pouce de diamètre. On la croit originaire d'Europe; on la cultive chez Dupont où elle fleurit régulièrement au printemps et en automne. Cette espèce tient du

rosier à feuilles odorantes, par la couleur et la forme de ses feuilles, et du rosier des haies, par ses fleurs. C'est pourquoi M. Bosc le nomme *intermédiaire*.

ROSIER A FEUILLES PENCHÉES. C'est une nouvelle acquisition pour les amateurs. Ce rosier nous vient d'Angleterre; on ignore quelle est sa patrie; cependant on soupçonne qu'il est originaire des États-Unis. Ce rosier a des aiguillons stipulaires, sept folioles ovales, oblongues, dentées et d'un vert tendre. Ses feuilles sont penchées d'une manière assez remarquable pour avoir pu motiver son nom; son fruit est presque oval; ses fleurs sont blanches, simples et solitaires. Ce rosier est d'orangerie, du moins jusqu'à ce jour.

ROSIER CILIÉ. Ce rosier a ses ovaires et ses pédoncules couverts de glandes pédicellées; ses tiges, peu épineuses; ses feuilles, composées de sept folioles, ovales, d'un vert foncé, glauques et glabres en dessous; ses fleurs sont rouges, un peu odorantes; elles ont dix-huit lignes de diamètre. Ce rosier croît sur les hautes montagnes de l'Europe; ses fruits sont presque aussi gros que ceux du rosier velu et couverts, ainsi qu'eux, de glandes. Les folioles de ses

feuilles sont plus petites et glabres en dessus, comme en dessous.

ROSIER A LONGUES FEUILLES. Ses tiges sont glabres, robustes, inermes. Ses feuilles se composent de cinq folioles ovales, glabres des deux côtés, bordées de dents simples : leur pétiole est tout couvert de poils glanduleux et garni d'une couple d'aiguillons recourbés; ses fleurs, grandes comme la rose des champs, sont disposées en corymbe et portées sur des pédoncules garnis de poils glanduleux. Ce rosier croît dans les Indes orientales; nous ne le connaissons que par tradition.

ROSIER DES INDES. Cette espèce croît à la Chine; elle se distingue du rosier à longues feuilles par ses folioles plus courtes, cotonneuses en dessous et par ses pédoncules glabres. Le tube du calice est lisse; ses découpures, incarnées.

ROSIER AGRÉABLE. Ce rosier paraît être intermédiaire entre le *rosier toujours vert* et le *rosier musqué*. Ses tiges s'élèvent de quatre à cinq pieds, se divisent en rameaux glabres, armés d'aiguillons épars, petits et faibles. Ses feuilles sont, le plus souvent, composées de cinq folioles ovales, oblongues, ai-

guës, également dentées en scie, glabres sur leurs deux faces, d'un vert gai en dessus, d'un vert plus pâle en dessous. Ses fleurs sont d'un blanc qui tire sur le rose, larges de vingt lignes ou environ, solitaires ou disposées, deux à deux, à l'extrémité des rameaux, et elles exhalent une odeur agréable de musc. Les divisions du calice sont pubescentes, plus longues même que les pétales. Les styles sont longs de deux à trois lignes, velus, réunis en un seul faisceau cylindrique dont le sommet formé par les stigmates, est un peu élargi en tête arrondie; ses fruits sont ovales. Ce rosier fleurit en juin. Il diffère du rosier *des champs* par ses styles velus et plus nombreux; du rosier *toujours vert*, par ses feuilles annuelles, blanchâtres en dessous, par la longueur des divisions de son calice et par le nombre de ses styles. On le distingue enfin du rosier *musqué*, par ses fleurs solitaires et non paniculées.

ROSIER TRIFOLIÉ. Ce rosier a ses tiges brunes, garnies d'aiguillons rouges, recourbés; ses feuilles sont composées de trois folioles ovales, persistantes, fort aigües et très luisantes en dessus, comme en dessous; leur pétiole est armé d'aiguillons très longs. Cette espèce est originaire de la Chine; on la cultive, dans les jardins, sous le nom de rosier

toujours vert de la Chine, mais elle n'y fleurit presque jamais.

ROSIER A FEUILLES D'ÉPINE-VINETTE. Ce rosier n'est qu'un très petit arbrisseau dont la tige, divisée en rameaux nombreux, étalés, pubescents, chargés d'une multitude de petits aiguillons tant soit peu courbés, ne s'élève guères à plus de deux pieds. Ses feuilles sont simples, ovales, oblongues, rétrécies à leur base, dentées en scie à leurs bords, d'un vert glauque; ses fleurs sont solitaires à l'extrémité des jeunes rameaux : leur calice est globuleux, armé d'aiguillons; la corolle est composée de cinq pétales d'un jaune clair, avec une tache rouge dans l'onglet. Les étamines sont rouges et les stigmates forment, au centre de la fleur, une petite tête convexe. Ce rosier croît au nord de la Perse, et il y est si abondant qu'on s'en sert pour chauffer les fours. Il fleurit en mai et juin. M. Dupont a donné, au Jardin du Roi, le seul pied qu'il possédait.

ROSIER A FEUILLES RIDÉES. Les rameaux de ce rosier sont cylindriques, un peu cotonneux, garnis d'aiguillons droits, plus ou moins grands; ses feuilles se composent, d'ordinaire, de neuf folioles ovales, dentées, obtuses, vertes et ridées en dessus,

cotonneuses en dessous; les divisions du calice sont cotonneuses en dedans, velues en dehors. Les fruits sont globuleux, glabres, portés par des pédoncules chargés d'aiguillons. Ce rosier croît au Japon; nous ne le connaissons encore que par la description de THUNBERG. Il se rapproche infiniment du rosier de KAMTSCHATKA.

ROSIER BELGIQUE. Ce rosier, regardé par la plupart des auteurs comme une variété du rosier de *Damas*, en diffère assez pour mériter le titre d'espèce. Ses ovaires sont plus couverts, n'ont point d'étranglement; ils sont peu glanduleux; les folioles de leur calice sont presque toujours simples. Les folioles de ses feuilles excèdent rarement le nombre de cinq; ses fleurs sont rouges ou blanches et répandent une odeur agréable.

ROSIER A FEUILLES ROUGEÂTRES. La tige de ce rosier s'élève depuis dix, douze, jusqu'à quinze pieds; elle se divise, le plus souvent, dès sa base, en plusieurs branches. Ses jeunes rameaux sont rougeâtres, lisses, chargés çà et là d'aiguillons droits, assez forts, très écartés. Ses feuilles sont composées de cinq à sept folioles, ovales, simplement dentées, aiguës, très glabres, glauques. Ses fleurs, disposées

en bouquets, au nombre de six à quinze ensemble, au sommet des rameaux, sont munies, à la base de leurs pédoncules, d'une bractée lancéolée. Les divisions du calice sont étroites, entières, plus longues que les pétales et chargées de quelques poils glanduleux. La corolle est composée de cinq pétales en cœur, d'un rouge-clair. Les étamines sont nombreuses, plus courtes que les pétales; les stigmates, velus, agglomérés en un plateau convexe; les fruits, presque globuleux, lisses et glabres.

Ce rosier croît dans les bois montagneux, en Dauphiné, en Provence, en Savoie, dans les Cévennes et les Vosges, etc. Il fleurit en mai et juin.

ESPÈCES

INCONNUES JUSQU'ICI.

D'après M. de Pronville, je citerai le rosier à styles que Desveaux a observé près de Poitiers; la rose *pulchella* dont la patrie est inconnue; la *repens* de Hongrie; le rosier *pygmée* dont parle Marshall; la *micrantha*, qui croît près de Montpellier; le *nankin*, originaire de la Chine, décrit par Poiret; le *Niveole* qu'on trouve aux Indes et qui figure sur le catalogue de Decandolle; la *myriacantha*, observée en Dauphiné et aux environs de Lyon; le *bibracté*, des

environs d'Angers; la *gemella*, qu'on trouve dans l'Amérique septentrionale; le *suave* ou rose églantine d'Amérique; la *frustigrata*, observée tant en Anjou qu'en Dauphiné; la *florida*, ou rose multiflore de Thunberg; l'épine-rouge cultivée, selon Poiret, au Jardin des Plantes.

La *pulverulenta* croît sur les collines du Caucase; la *caucasica* se trouve dans la Tartarie asiatique; la *pollinaria*, au mont Baldo; enfin la rose de *montézame*, à fleurs simples, nous vient du Pérou, et nous en sommes redevables au célèbre Humboldt.

Je ne saurais corriger l'aridité de cette longue nomenclature d'espèces et variétés de roses, plus convenablement qu'en la faisant suivre d'un léger badinage qu'ont fait naître les noms des différentes roses les plus connues :

Quoique jeune, et novice encor
Dans les secrets du jardinage,
Je viens vous parler d'un trésor
Que j'ai dans mon humble héritage;
Ce bien si cher est une fleur,
Mais elle n'a pas sa pareille :
Qui pourrait ravir cet honneur
A la rose fraîche et vermeille ?...

Je trouve en elle, tour-à-tour,
Ami prudent, bien douce amie,
Les plaisirs d'un volage amour,
Et l'aimable philosophie.
Mais, d'un secret si précieux,
Je ne vous ferai point mystère;
Car on est vraiment bien heureux,
Lorsqu'il faut jouir et se taire.

Pour me faire entendre sa voix,
La rose a ses métamorphoses;
Ici d'Hébé c'est le minois,
Là, d'Iris les lèvres mi-closes;
Mais si je veux, au dieu malin,
Unir la piquante folie,
Je fais un pas, et, sous ma main,
Fleurit la *rose d'Italie*.

Je désire aussi quelquefois
A la raison faire une niche,
Et je caresse, avec deux doigts,
L'éclatante rose *d'Autriche*.
Mais lorsqu'un peu plus libertin,
L'amour exige quelque offrande,
Je viens serrer, contre mon sein,
La rose double *de Hollande*.

Au gré de mes heureux destins,
Le caprice seul est mon maître,
Et je fais souvent des larcins
A la rose fraîche et *champêtre*.
Ne croyez pas que, chaque jour,
Toutes les roses je lutine :
Non, je ne fais jamais ma cour
Aux roses qui sont *sans épines*.

Je n'aime pas plus, j'en conviens,
La rose qu'on nomme *épineuse* ;
Il ne nous faut d'excès en rien
Pour que la course soit heureuse ;
Et je cache aux regards jaloux
La rose dont Vénus fut mère,
Celle dont l'éclat vif et doux
Est bordé de *mousse légère*.

Mais toi seule orne mon séjour,
Belle et charmante mignature,
Petite rose de l'amour,
Enfant gâté de la nature !
Viens ouvrir ton joli bouton ;
Sois, chez moi, toujours souveraine ;
En voyant la rose *pompon*,
Tes sœurs ont proclamé leur reine.

Hélas ! que dirai-je de toi,
Malheureuse rose *ridée* !
Que tu vaux bien mieux, selon moi,
Que cette rose si *musquée* !
L'empreinte que laisse le temps
Est apparente, ineffaçable ;
Et plus on veut cacher ses ans,
Moins on est sûre d'être aimable.

Également, dans mon jardin ,
Je fais un cours sur la sagesse ;
La rose est un guide certain
Pour mon imprudente jeunesse.
Un jour, par l'hymen soucieux,
La joie allait m'être ravie,
Rose *jaune* frappa mes yeux,
Et j'en perdis bientôt l'envie.

Je sais pourtant que la raison
Dit qu'au milieu de sa carrière
On doit quitter le dieu fripon
Pour s'enchaîner avec son frère ;
Eh bien ! je donnerai mon cœur
A la douce et simple innocence,
Et je trouverai le bonheur
Auprès d'une rose de *France*.

CULTURE DES ROSES.

Le rosier est, sans contredit, l'un des premiers arbrisseaux qu'on ait cultivés dans les jardins. Pline nous a laissé quelques détails assez intéressants sur sa culture; il nous apprend de quelle manière on plantait, de son temps, les rosiers; il nous a conservé, semblablement les noms des roses qu'on cultivait le plus communément, à Rome, dans les jardins « les roses les plus estimées, dit-il, sont : les *prénestines*, « puis les *coronéoles*, ainsi nommées parcequ'on les employait particulièrement dans la composition des « couronnes. Quelques uns ajoutent les *milésiennes* « qui sont les plus fortes en couleur, et qui n'ont que « douze feuilles. La *Trachinéenne*, moins rouge, « vient après. La rose dont on fait le moins de cas « est l'*alabaude*, dont les pétales sont blancs. La *spineole*, qui offre plusieurs feuilles très petites, n'est « pas non plus fort recherchée. Nous possédons également l'espèce à cent feuilles; la *grecque* que les Grecs appellent *lichnis*, qui est inodore, à cinq « feuilles, grande comme les fleurs du violier, et « qui ne se plaît que dans les lieux humides; la « *grécule*, dont les pétales toujours entortillés, ne « s'épanouissent jamais, à moins qu'on ne les ouvre

« avec la main : ils sont cependant très grands. Vient
« enfin l'espèce, appelée *moscheuton*, qui a des feuilles
« comme l'olivier, une tige comme la mauve. » Ce
n'est qu'avec une extrême réserve qu'on peut se per-
mettre de comparer ces roses antiques avec celles
que nous connaissons aujourd'hui; néanmoins on
suppose, avec quelque apparence de raison, que l'an-
cienne rose *des buissons* est notre églantine; que
celle du *mont Pangée* est notre rose canelle; que
la *spinéole*, est notre rosier très épineux; que la
coronéole, est notre rosier musqué à tiges rampantes;
la *mille feuilles*, le rosier de Hollande; la *milésienne*,
notre rose de Provins; la *trachinéenne*, notre rose in-
carnate, et les *grecques*, nos roses des haies. Les roses
de la Campanie étaient encore les plus recherchées;
c'est elles dont se servaient les Romains pour com-
poser leurs parfums les plus doux, et j'ai déjà dit,
qu'on voyait, en Campanie, des champs entiers de
roses.

Les rosiers sont devenus, aujourd'hui, fort com-
muns en Europe; ils sont répandus dans l'hémis-
phère septentrional, tant sur l'ancien que sur le
nouveau continent. On en trouve depuis les côtes
de Barbarie jusqu'en Suède et en Laponie; depuis
l'Espagne jusqu'au Kamschatka, à la Chine et jus-
ques dans l'Inde. L'Amérique septentrionale en pro-

duit aussi aux environs de la baie d'Hudson et sur les montagnes du Mexique. MM. Humboldt et Bonpland ont en effet, trouvé dans cette dernière contrée, à douze cents toises au-dessus du niveau de la mer, deux nouvelles espèces de rosiers; mais on n'a, jusqu'à présent, découvert aucune rose dans l'hémisphère méridional.

Les rosiers qui croissent sans culture dans nos climats, ont toujours les fleurs simples, au moins n'en avons-nous jamais rencontré à fleurs doubles. Dans les contrées méridionales de l'Europe et particulièrement dans les cantons les plus chauds de l'Italie, de la Grèce, et de l'Espagne, il est beaucoup plus commun d'y trouver des plantes, à fleurs doubles, croissant spontanément au milieu des champs, des près et des bois; et c'est ce qui avoit lieu pour les rosiers du mont Pangée; il est donc plus que probable que tous les rosiers les plus anciennement cultivés dans nos jardins, sur-tout le roses de Pré-neste, (rosier de deux fois l'an) de Campanie, (rosier à cent feuilles) de Milet (rose de Provins), nous viennent de l'Italie qui, peut-être, les avait reçus antérieurement de la Grèce; en effet, les Grecs qui ne cessaient de prodiguer, dans leurs fêtes et dans leurs jeux solennels, les couronnes et les guirlandes de roses, doivent avoir multiplié et cultivé les pre-

miers cette reine des fleurs que leurs poètes célébraient, à l'envi, dans leurs vers.

Les anciens ne paraissent pas avoir connu notre rose *jaune* ni même notre rose *blanche*. La couleur de la rose jaune la caractérise trop bien pour que Pline n'en eût pas fait mention, si elle avait été cultivée de son temps. Quant à la rose blanche, il ne paraît pas qu'on lui puisse rapporter celle qu'il désigne sous le nom d'*alabaude* et à laquelle il donne des feuilles blanchâtres.

Mais c'est pousser assez loin nos recherches sur l'antiquité des roses, passons aux détails de leur culture.

Écoutez, jeunes amateurs!!!
Du buisson où l'on voit éclore
La brillante Reine des fleurs,
Qui d'appas le dispute à Flore,
Un disciple d'Anacréon,
Dans ses faibles vers se dispose
À prouver, par une leçon,
Comment on cultive la rose.

Ne laissez jamais se flétrir,
Faute d'une utile rosée,
L'arbrisseau qui doit vous offrir
Cette fleur justement prisée.

Trop d'eau peut aussi l'affaiblir ;
Petit-à-petit qu'on l'arrose ,
A l'œil vous verrez s'embellir
Le charmant bouton de la rose.

Modelez vos plus vifs transports
Sur les caresses de Zéphire ;
Le voit-on piller les trésors
Du sein de Flore qui l'attire ?
Voit on les traces du baiser
Que , sur lui , sa bouche dépose ?
Ah ! jouir n'est pas abuser :
Cueillez , n'effeuillez pas la rose.

Les rosiers sont des arbrisseaux peu délicats , qui viennent par-tout sans soins , dans les parterres , le long des murs , dans les bosquets , aux pieds des berceaux. Mais, quoiqu'ils puissent végéter sur toutes sortes de terrains, cependant ils réussissent généralement mieux dans ceux qui sont légers et frais. Une exposition chaude et aérée convient à presque tous les rosiers ; néanmoins la plupart peuvent supporter, sans aucun inconvénient, les froids de notre climat, si j'en excepte les rosiers muscade, multiflore, à feuilles simples, du bengale et macartney qu'on fera bien de garantir, pendant les fortes gelées, avec des paillassons, s'ils sont contre un mur,

ou d'empailler, s'ils sont greffés, dans la crainte de perdre leurs têtes.

Jadis on taillait les rosiers avec le croissant, en boules, en pyramides ou en d'autres formes plus ridicules encore, de sorte que, le plus souvent, ils ne portaient pas de fleurs; on se contente, aujourd'hui de les régulariser avec la serpette, seulement même dans certains cas; et l'on en obtient tout ce qu'on a droit d'en attendre. Le palissage des rosiers contre des murs, des arbres, le long des berceaux, qui jadis était en grande faveur, ne se pratique plus aujourd'hui que pour les espèces qui demandent de l'abri et de la chaleur, telles que le rosier muscade. Depuis quelques années, on forme, avec des rosiers, des massifs qui produisent beaucoup d'effet dans les grands jardins.

Cultivez-la, cette rose si belle!

Vos plus doux soins doivent être pour elle;

Que le ciseau, dirigé par vos doigts,

Légèrement la blesse quelquefois.

Noyez souvent ses racines dans l'onde.

De plants divers faisant un heureux choix,

Préférez ceux dont la tige féconde

Renaît, sans cesse, et fleurit tous les mois.

La culture qu'exigent les rosiers, en pleine terre est

bien simple : il faut avoir soin de ne pas laisser trop étendre leurs racines, de leur donner de temps à autre un léger labour, de les débarrasser de leurs branches mortes, trop vieilles ou de celles qui s'écartent trop ; souvent même, on se dispense de ces soins, sans qu'ils paraissent en souffrir. Quant aux rosiers de simple orangerie, il suffit de les préserver de la gelée, et, en même temps, de leur donner de l'air et, de la lumière. M. de Pronville pense qu'il sera possible, avec le temps, d'acclimater, en France, le petit nombre d'espèces étrangères que nous tenons renfermées dans nos serres.

Il devient quelquefois très essentiel de renouveler les pieds des rosiers, en coupant toutes les tiges rez-terre. La nécessité d'une semblable opération est, d'ordinaire, indiquée par des branches chargées de lichens, par des pousses très faibles ; s'il n'en résulte pas de jets vigoureux, il conviendra de renouveler, sans délai, la terre autour des pieds ou de les transplanter ailleurs. En général, il est à propos de changer les rosiers de place, tous les dix à douze ans, dans les terrains médiocres. Leur transplantation, quelque peu de racines qu'ils aient, n'offre, pour ainsi dire, aucun inconvénient, comme l'expérience l'a mille fois démontré, lorsqu'elle a lieu au commencement de l'hiver. Quant à la taille,

il faut avoir grand soin de ne la faire que lorsque les rosiers entrent en sève au printemps, attendu que les gélées forceraient à une seconde taille, toujours désavantageuse, si l'on s'y prenait plutôt; puis d'ailleurs, quand on néglige cette précaution, il se forme un chicot de bois mort au bout de chaque rameau coupé : chicot qu'on est obligé d'enlever ensuite pour peu qu'on tienne à la propreté.

Les rosiers se multiplient, en général, par tous les moyens de propagation qui ont été donnés, par la nature, aux différents végétaux; mais ces divers moyens ne sont pas tous également applicables à chaque espèce ou à chaque variété, en particulier; ainsi toutes les espèces, à fleurs simples, se propagent naturellement par leurs graines, mais les variétés jardinières, à fleurs doubles, qui donnent très rarement des fruits et celles, à fleurs toutes pleines, qui n'en donnent jamais, ne peuvent, les unes, que difficilement se multiplier par les semis, et les autres ne le peuvent pas. Les rosiers se multiplient donc par semences, par rejetons, par déchirements de vieux pieds, par marcottes, par boutures, par racines et par greffe.

La multiplication, par semences, a pour objet d'obtenir des fleurs doubles des espèces simples qui sont livrées à la culture; on en fait usage aussi

pour se procurer de nouvelles variétés; effet ne elle modifie, altère, dénature les nouveaux individus qu'elle produit, au point de les rendre méconnaissables; cette spéculation a bien ses avantages pour le marchand et pour l'amateur, mais elle jette une confusion extrême dans la nomenclature du Genre.

Les rosiers sauvages qu'il convient de semer pour faire des sujets vigoureux et de longue durée sont : le rosier blanc, le velu, le rouillé, le rosier de chien, celui des montagnes, celui des haies et celui des collines. Malheureusement les jardiniers ne se donnent pas, le plus souvent, la peine de semer ces espèces sauvages; ils font arracher, dans les haies et dans les bois, des rejets vigoureux et droits qu'ils replantent en pépinière, tandis qu'en semant les graines des rosiers sauvages les plus robustes, ils obtiendraient des sujets plus vivaces et dont les racines traceraient, en même temps, beaucoup moins. Il ne faut pas se presser de cueillir les fruits des rosiers dont on veut semer les graines; il importe qu'ils aient acquis leur degré de maturité; on devra donc attendre qu'ils aient été frappés des premières gelées. Une fois récoltées, ces graines seront semées de suite, si l'on veut les voir germer au printemps suivant, et encore la plus grande partie

ne commence-t-elle qu'à pousser au deuxième printemps. La terre, destinée au semis, doit être légère; l'exposition la plus favorable est celle du Levant. Ces plants de rosiers restent ordinairement deux ans en terre; on peut les y laisser tout ce temps sans les repiquer ailleurs; c'est alors qu'on les met en pépinière; ils y fleurissent communément la cinquième ou la sixième année. Cette lenteur de végétation est cause qu'on n'emploie le mode des semis que pour se procurer des variétés nouvelles, et surtout pour faire doubler les espèces nouvellement arrivées des pays étrangers; dans ces deux cas, on accélère l'instant de la jouissance en semant la graine dans une terrine qu'on remplit d'une terre convenablement préparée, et qu'on place au premier printemps, sur une couche à chassis.

Les *rejetons* sont le moyen le plus prompt, et en même temps le plus facile de multiplier les rosiers. Dans les jardins où l'on ne cultive que les espèces communes de rosiers, on se contente d'arracher, dans les cas de besoin, les rejetons qui ne sont que trop disposés, chaque année, à pousser en grand nombre, sur-tout dans les terrains légers, autour des vieux pieds qu'ils affaiblissent. Un vieux pied, mal arraché, est ordinairement remplacé, l'année

suivante, par des centaines de jeunes, qui s'élèvent quelquefois autant que lui, dans l'espace d'une saison. On lève ces rejets au commencement de l'hiver; ceux qui sont trop faibles pour être immédiatement placés, sont mis en pépinière, à deux pieds de distance : ils s'y fortifient. Quant aux rejets vigoureux, qu'on les transplante en automne, ou vers l'entrée de l'hiver, ils donneront des fleurs à la fin du printemps suivant. Il suffit d'un ou de deux chevelus, pour que le rejet prenne racine; M. de Pronville assure même avoir planté des rejets avec succès, bien qu'ils en eussent absolument été privés. On aura soin de ne laisser que deux ou trois yeux à la tige, si elle est un peu forte. Quelques espèces de rosiers ne donnent point de rejets, ou n'en fournissent qu'un très petit nombre, tels sont particulièrement le rosier *musqué*, le *mousseux*, le *toujours fleuri* et le *multiflore*.

Le *déchirement des vieux pieds*, c'est-à-dire, la séparation de chacune des tiges du rosier, avec une portion de racines, soit par le seul effort de la main, soit à l'aide d'un instrument tranchant, est un mode de multiplication, qu'on peut assimiler à celui qu'offrent les rejets; il est fort en usage; on peut le pratiquer pendant tout l'hiver; il manque

rarement, lorsqu'on a pris les précautions nécessaires, et qu'on a rabattu les tiges, en cas de vieillesse, à deux ou trois pouces de terre.

Les *boutures* n'offrent aucune difficulté non plus que les *marcottes*; elles n'exigent que d'être faites dans un terrain frais pour les unes, ombragé pour les autres; on leur prodiguera les arrosements pendant les chaleurs. Le commencement du printemps est l'époque la plus favorable pour la reprise des *marcottes* et des *boutures*. Faites à cette époque, elles pourront être transplantées l'hyver suivant, et donner des fleurs au second printemps. Toutes les espèces se prêtent à la multiplication par *marcottes*; quelques unes cependant poussent toujours des rejetons directs; il faut, en ce cas, mettre une large pierre sur le pied dont les branches auront été couchées, et ligaturer ces branches avec du fil de laiton; les plants que produisent les *marcottes* sont mis en place, ou en pépinières, comme ceux provenant des rejetons. Quant aux *boutures*, rarement on en fait usage pour les espèces communes, quelque facile que soit ce procédé: on le réserve sur-tout pour les espèces d'orangerie; alors on les place dans des pots, sur couches et sous chassis, à toutes les époques de l'année. M. de Pronville a vu multi-

plier, de cette manière et sans beaucoup de précautions, le multiflore et le rosier du bengale.

La multiplication, *par racines*, s'opère de la manière suivante : les racines s'enlèvent à un vieux pied, se coupent en tronçon de cinq à six pouces de long et se mettent également dans des pots, sur couches et sous chassis, en ayant soin de laisser hors de terre quelques lignes du gros bout de chaque tronçon ; des bourgeons ne tardent pas à se montrer, et les plants sont communément bons à relever, dès l'hiver suivant.

Mais le moyen de multiplication le plus répandu, est la *greffe*. Il y a trente ans environ, on ne faisait usage de la greffe que pour se procurer des variétés rares et nouvelles qu'on ne pouvait propager d'une autre manière, qu'avec beaucoup de lenteur et de difficultés ; mais aujourd'hui, la greffe l'emporte, dans les pépinières des environs de Paris, sur tous les autres moyens de multiplication ; c'est l'effet de la mode. On n'estime plus un rosier, s'il ne forme une tête parfaitement arrondie et portée sur une seule tige de trois à six pieds de hauteur. La mode a banni des jardins les rosiers en buissons, qui, s'ils n'avaient pas la même grâce que les rosiers à haute-tige, possédaient d'ailleurs sur eux le

grand avantage de donner plus de fleurs, et de vivre beaucoup plus longtemps, car rarement les sujets greffés subsistent plus d'une douzaine d'années : en effet les espèces sauvages étant plus vigoureuses donnent, chaque année, au-dessous de la greffe un plus ou moins grand nombre de pousses qui épuisent celles-ci, malgré le soin qu'on prend de les retrancher. M. de Pronville trouvé ce procédé particulièrement utile, pour se procurer des espèces ou des variétés, non affranchies encore, comme aussi pour obtenir des fleurs sur des variétés trop délicates pour fleurir en pleine terre. La greffe en *écusson*, est celle qu'on emploie le plus souvent pour les rosiers; elle se fait à *œil poussant* pendant les mois de juin et de juillet, et à *œil dormant*, en août et septembre, puis *en fente*, avant la fin de l'hiver. J'ai déjà dit que les pépiniéristes ne se donnaient pas la peine de faire des semis de rosiers; qu'ils se contentaient d'acheter, par milliers, des rejets bien droits et bien vigoureux des rosiers de chien et des haies, que les gens de la campagne arrachent, dans les buissons et dans les bois, pendant l'automne et l'hiver, et qu'ils apportent pêle-et-mêle au marché sous le nom d'églantiers. Les jardiniers font replanter ces sujets en pépinière, à deux pieds de distance, ou séparément dans des pots, afin de les

vendre plus facilement, quand ils porteront des fleurs; ils font greffer, à la pousse d'automne, tous ceux qui sont bien repris. On fait quelquefois usage des rejetons des rosiers à feuilles odorantes, turbiné et hérisson, mais ils sont inférieurs à l'églantier des haies. M. Bosc pense qu'on pourrait employer aussi avec avantage les rosier blanc et évratin, à cause de la vigueur de leur pousse. On place, d'ordinaire, les greffes sur une ou deux des pousses de l'année qu'on a réservées seules dans la partie supérieure de la tige; cependant quelques pépiniéristes les préfèrent placer sur la tige même, lorsqu'elle n'a pas plus de trois ans. On peut faire deux écussons, pour que la boule soit plutôt formée et plus régulière, mais il faut se garder de suivre cet usage de quelques particuliers qui se plaisent à greffer sur le même sujet, deux ou trois espèces ou variétés différentes; rarement ils jouissent, plusieurs années de suite, de l'agrément de voir le même pied porter des roses de diverse nature; l'espèce la plus vigoureuse attire, en effet, presque toujours, la sève à elle seule et fait périr les autres. Quant à la greffe en fente, qui se fait au premier travail de la sève du printemps, voici comme elle se pratique : on coupe sur les espèces qu'on veut multiplier, de petits rameaux destinés à porter fleurs dans l'année;

on les taille bien nets en biseau, par leur baze, à commencer d'un œil et de manière que l'écorce, laissée seulement du côté de cet œil, puisse se bien ajuster avec celle du sujet que l'on a coupé préalablement et horizontalement, à la hauteur convenable; on fend ensuite, perpendiculairement, celui-ci par le milieu et suffisamment, pour y introduire la greffe qui s'enfonce jusqu'à l'endroit où commence le biseau; on recouvre ensuite le haut de l'églantier, ses fentes et bas de la greffe, d'une sorte de mastic composé de deux tiers de colophane, et d'un tiers de cire jaune, fondues et mêlées ensemble. Cette composition doit s'appliquer assez chaude pour bien tenir, mais pas assez pour dessécher les parties qu'elle est destinée à mettre à l'abri du contact de l'air; au total, cette méthode de greffe en fente ne semble pouvoir être employée que sur des sujets très forts, et l'on ne s'en sert que rarement.

Les rosiers greffés sur églantier ne subsistent pas longtemps; en effet de deux choses l'une, ou l'églantier est plus vigoureux, et s'empporte en pousses, qui continuellement retranchées, le font périr; ou il est plus faible: alors, en certains cas, il se casse, ne pouvant plus soutenir sa tête, et, en d'autres, s'épuise ne pouvant fournir assez de nourriture; il

faut donc surveiller constamment les rosiers greffés sur églantier, ôter, selon les circonstances, ou laisser des bourgeons, raccourcir des rameaux, donner des tuteurs. Je ne doute pas, dit M. Bosc, que la mode de ces greffes, ne passe et qu'on ne les remplace par des tiges franches de pied, tiges qu'il faut plusieurs années pour former; qui ne peuvent même réussir avec toutes les espèces, mais qui durent incomparablement plus et remplissent par conséquent mieux leur objet.

Nous avons vu qu'au temps de Domitien, les Romains avaient trouvé le moyen de se procurer des roses au milieu de l'hiver; nos jardiniers ont, comme ceux de l'ancienne Rome, leurs serres, dans lesquelles ils font fleurir des rosiers, même pendant les froids les plus rigoureux. Le rosier des quatre saisons et le bengale sont les espèces qu'ils préfèrent; ils prennent sur-tout un soin extrême du premier; ils le cultivent dans des pots, le soumettent à une taille rigoureuse, le placent depuis le mois d'avril jusqu'en octobre, à l'exposition du nord, quand ils veulent retarder sa végétation, et à celle du midi, lorsqu'ils veulent l'accélérer. Leurs procédés les plus en usage sont : 1^o De retrancher, au printemps, tous les bourgeons lorsqu'ils commencent à pousser, ou de les transplanter à la même

époque, pour les obliger à une nouvelle végétation, ou pour la rendre plus tardive. 2° De placer à la fin de l'automne, en hiver ou au commencement du printemps, les rosiers dans une serre chaude, ou communément sous un simple chassis sur couches, c'est donc ainsi qu'ils en agissent à l'égard du rosier blanc, du cent feuilles, enfin du rosier des quatre saisons, qui ne donne, en effet, des fleurs qu'au printemps et en automne, lorsqu'on l'abandonne à lui-même. Quant au rosier du bengale, comme il fleurit réellement toute l'année, il n'a besoin pour rester toujours vert, et produire sans cesse de nouvelles fleurs, que d'être mis à l'abri des gélées, du reste, ainsi que je l'ai déjà dit, les rosiers ne sont point, en général, délicats sur la nature du sol; les espèces sauvages se rencontrent souvent dans les terrains les plus arides, et les espèces cultivées supportent les froids les plus rigoureux de nos hivers, à l'exception du musqué et du multiflore.

La plus belle de toutes les roses, je veux dire la rose à cent feuilles, est cultivée depuis fort longtemps dans nos parterres; elle y produit un effet admirable. D'autres roses figurent dans nos jardins depuis des temps moins reculés; chaque jour voit paraître de nouvelles espèces; et les variétés produites par la culture, se multiplient à l'infini. Qui pourrait

donc se plaindre de cette multitude sans cesse renaissante de fleurs vraiment délicieuses, dont l'aspect, le parfum, ou l'utilité, ajoutent chaque jour à nos jouissances : ainsi, tandis que la belle rose gallique nous séduit par ses grandes fleurs purpurines, le pompon par ses petites roses charmantes, le rosier en corymbes par ses belles fleurs rougeâtres disposées en corymbes éclatants, le superbe rosier à cent feuilles, le délicat musqué, le joli rosier de Chine nous enivrent de leurs parfums, le vigoureux églantier, le toujours vert, l'élégant multiflore, confondant leurs tiges, leur feuillage persistant et leurs beaux panicules, embelliront des treillages, des berceaux ou de simples tonnelles.

La culture des rosiers est un genre de luxe qui ne nuit à personne, qui fait vivre une classe d'hommes industriels; celle des rosiers en pots, devient l'objet d'un commerce assez important dans Paris, pour mériter notre attention; tantôt ce sont des buissons, tantôt de basses tiges qu'on place dans ces pots. Les pompons doubles et le rosier de Bordeaux, sont ceux qui se vendent le plus communément. Les jardiniers ont le soin de placer leurs rosiers en pots, de manière que leur floraison puisse s'effectuer successivement. Ces pots demandent de fréquents arrosements; la terre qu'ils renferment

doit être très légère, mais cependant consistante. Si l'on veut conserver ces rosiers, il faut les déposer après leur floraison, et les mettre en pleine terre. M. de Pronville dit en avoir planté de la sorte, qui sont devenus des touffes d'une grande dimension.

Il me reste à parler de quelques maladies qui attaquent les rosiers, et à signaler un assez grand nombre d'insectes, qui vivent sur leurs tiges, et les font dépérir.

Plusieurs maladies arrêtent la croissance des rosiers, et nuisent à leur beauté : la plus commune et la plus dangereuse est la rouille, produite par une espèce d'*urédo*, qui couvre souvent toutes leurs feuilles, donne à l'arbrisseau un aspect désagréable, et l'empêche de fleurir. Le meilleur moyen pour s'en débarrasser, est de couper les tiges rez-terre, au commencement de l'été, c'est-à-dire, avant que l'*urédo* ait amené ses semences à maturité ; on retranchera semblablement les branches qui seraient infectées d'une autre plante parasite non moins dangereuse, l'*æcidium*. Un jardin infesté de cette contagion, la conserve quelquefois pendant un grand nombre d'années, si l'on ne se détermine à faire pareil sacrifice.

On compte plus de vingt espèces d'insectes, qui vivent sur le rosier, au nombre desquels plusieurs

phalènes et quelques cigales. Il est sur-tout deux sortes de *diplolepes*, nommés *diplolepes du rosier*, qui, piquant l'écorce de ses branches, et y déposant leurs œufs, font naître cette singulière excroissance appelée *bédéguar*, excroissance dont la grosseur égale quelquefois celle du poing, qui est recouverte de filets rougeâtres, velus, entrelacés, et qui, en absorbant toute la sève destinée à la branche qui la porte, empêche les fleurs d'épanouir. Je citerai pareillement le *cinips* du bédéguar, et l'*icheumon* du bédéguar, dont les larves habitent cette espèce d'excroissance; la *tenthrede* du rosier qui, sous l'état de larve, dévore souvent en peu de jours, toutes les feuilles, et empêche ainsi la naissance des fleurs; le *puceron de la rose*, qui se trouve en si grand nombre sur les jeunes pousses, et sur les boutons des fleurs, que ces parties en sont toutes couvertes et toutes salies; enfin l'*émérandine* qui préfère les fleurs du rosier à toute autre, tandis que sa larve dévore indifféremment les plantes et les arbres. L'amateur de rosiers ne verra pas sans une peine extrême tant d'insectes destructeurs, échapper à ses regards pénétrants, et dévorer impunément la rose qu'il chérit. On remédie aux ravages des *diplolèpes* et des *tenthredes*, en enlevant les bédéguars qui recèlent les larves des premiers, et en tuant celles des *tenthre-*

des, dès qu'on les apperçoit; on détruit par ce moyen leur génération future; mais il est beaucoup plus difficile de se débarrasser des pucerons; les jardiniers ont coutume, ou d'asperger les parties attaquées avec une forte infusion de sureau, ou de faire tomber à terre, au moyen d'une petite brosse de crin, ces insectes pour les y écraser ensuite, ou même de détacher simplement les pucerons avec leurs doigts, en pressant légèrement les endroits qui en sont couverts. On rapporte qu'un cultivateur de Sibérie, s'est assuré que huit ou dix gouttes d'huile de baleine, versées au pied des plantes où se réfugioient les pucerons de jardins, suffisoient pour les faire périr; l'expérience n'a point encore confirmé cette recette; peut-être au fond n'est-elle pas plus mauvaise qu'une autre.

PROPRIÉTÉS DES ROSES.

VERTUS MÉDICINALES. La médecine tire peu de parti des roses; cependant on regardait jadis la rose comme un préservatif contre le venin des serpents, et l'on croyait ses racines propres à garantir ceux qui les portaient de la piqure des scorpions. Les Grecs, les Romains et les Gaulois faisaient entrer la rose dans quelques-uns de leurs remèdes; la rose apaisait aussi, soi-disant, les douleurs de cerveau. Il est reconnu que les feuilles et les bourgeons des rosiers, de même que les excroissances qui naissent sur eux, sont astringents, employés en médecine dans la dyssenterie, et que leurs fleurs purgent aussi légèrement. Quoiqu'il en soit, il existe, dans nos pharmacies, certaines préparations qui doivent leur nom à ces fleurs, et ne possèdent guères de propriétés constantes, ou dont elles leur soient du moins bien réellement redevables : tel est, par exemple, le sirop de roses pâles composé, qui doit sa faculté purgative au séné, et à l'agaric; tels sont encore la conserve de roses, les tablettes de sucre

rosat, le miel rosat, l'onguent rosat, et plusieurs autres drogues pharmaceutiques, dans lesquelles entrent les roses, et qu'on pourrait abandonner sans le moindre inconvénient. L'eau de rose est plus agréable qu'elle n'est vraiment utile en médecine; on la retire, par la distillation, des fleurs du rosier à cent feuilles; du temps de Philippe-le-Bel, elle était regardée comme un cordial, mêlée sans doute à d'autres fleurs, ou à quelques plantes aromatiques; elle servait, ainsi qu'au temps de Charlemagne et de l'empereur Alexis, à prévenir les défaillances.

Je crois curieux, malgré le peu de confiance que méritent tant de rêveries, de mentionner quelques unes des vertus merveilleuses de certains rosiers : c'est ainsi que les fleurs du rosier de chien, seront excellentes, à la fois, contre les indigestions, le crachement de sang et le scorbut, que ses semences guériront la pierre; que ses racines deviendront un remède spécifique contre la rage; que le sucre rosat, pris en conserve, rappellera les phthisiques désespérés à la vie; que l'eau de rose, prise en potion, guérira les dames provençales de leurs vapeurs; enfin, c'est ainsi que les roses musquées purgeront, avec une telle violence, que deux pincées de leurs pétales, infusées dans un bouillon de veau,

suffiront au plus vigoureux paysan et produiront l'effet de la plus forte médecine; c'est au point qu'une dame romaine, qui se purgea de la sorte, faillit en mourir. Demandez plutôt à Lusitanus, auteur tout aussi peu crédule qu'Aristote, Césalpin, Pline et Tragus.

PROPRIÉTÉS ALIMENTAIRES. Les calices de la rose sont, comme nous l'avons dit, astringents; la pulpe du fruit, cuite avec du sucre, et réduite en gelée, est rafraîchissante; les fruits de l'églantier, parvenus à leur maturité, sont assez bons à manger; en Suède, on les mêle aux ragoûts et les pauvres en font du pain.

Les confiseurs et les distillateurs tirent un grand parti du parfum délicieux de la rose, en le fixant dans des pastilles, dans des dragées, des crèmes, des glaces, des ratafias et des huiles; l'eau simple de rose s'emploie dans les offices, et elle entre dans quelques pâtisseries.

VERTUS COSMÉTIQUES. Les roses jouent un très grand rôle dans les laboratoires de parfumeurs; on en tire des pommades, des huiles et des essences; ainsi, la rose entre dans les eaux de senteur, de Chypre, de mille fleurs odorantes, de la fontaine

de Jouvence , enfin dans une dernière eau qu'on dit salulaire pour les gencives. On fait avec la rose , des savonnettes agréables , des pastilles suaves , d'excellents pots-pourris et des sachets odoriférants. La rose sert à composer une pommade rouge très vantée pour les lèvres , une autre qui blanchit le teint , une autre enfin qui fait croître et repousser les cheveux. Les sachets odoriférants , dont j'ai parlé , s'obtiennent en faisant sécher à l'air , et loin du soleil , les pétales des roses odorantes. Ces sachets , placés dans les armoires , servent à parfumer les habits et le linge.

Les parfumeurs de Grasse , et des environs de Paris , fixent l'odeur des roses dans de la graisse de porc , en faisant bouillir les pétales , avec cette graisse , au milieu de grandes chaudières pleines d'eau ; ils retirent ensuite , l'huile essentielle , de cette graisse , au moyen de l'esprit de vin ; c'est ainsi qu'ils font des essences et d'autres parfums.

Le procédé des anciens pour obtenir l'huile de rose , était tout simplement de faire infuser la fleur dans l'huile ; cet usage se pratiquait déjà , au temps du siège de Troie , si nous en croyons Homère. Notre huile essentielle de roses , autrement appelée *beurre de roses* , nous vient d'Orient , où elle est même fort recherchée et très rare , puisqu'on retire

à peine un demi gros de liqueur, avec cent livres pesant de roses. Cette huile s'obtient en effeuillant des roses musquées dans un vase de bois, où l'on a mis de l'eau, et qu'on expose à l'action du soleil. La partie huileuse des pétales se détache et nage sur l'eau; on la ramasse alors soigneusement avec du coton fin, qu'on exprime bientôt sur de petites bouteilles, qu'on bouche ensuite hermétiquement. Cette huile, ainsi préparée, est d'une teinte citronnée, demi-transparente et ne ressemble pas mal à de la glace; elle reste constamment figée à une température naturelle, et se liquéfie, pour peu qu'on l'échauffe en la tenant dans la main. Cette essence est si forte qu'il suffit de ce qui se fixe à la pointe d'une épingle, qu'on introduirait dans le flacon, pour embaumer un appartement, et parfumer plusieurs personnes pendant toute une journée.

DESSICATION DES ROSES. Plusieurs auteurs, notamment MM. Lewis, Ray, Geoffroy et Parmentier, ont donné, sur cette matière, des détails fort intéressants. Voici le procédé de dessication que nous a conservé ce dernier économiste. Quand les roses sont une fois cueillies, cependant avant leur entier épanouissement, parcequ'elles sont alors plus colorées et moins affaiblies dans leurs propriétés médi-
ci-

nales, on les monde de leurs calices, et l'on ongle exactement leurs pétales; cette opération minutieuse terminée, on procède à la dessication qui s'exécute à l'ombre lorsqu'il fait chaud, et à la chaleur de l'étuve, ou sur le dessus d'un four de boulanger, quand la saison est humide, en ayant la précaution de les tenir élevées au moins de deux pieds au dessus du sol. Dans tous les cas, il faut que la dessication s'exécute promptement, car tant que la rose tient à l'arbrisseau, elle exhale peu d'odeur; et une dessication accélérée peut seule la développer complètement. Mais il ne suffit pas encore, d'avoir parfaitement séché les roses pour les conserver, il faut, avant de les renfermer, ne pas manquer de les secouer sur une table pour en séparer le sable, la terre et les œufs qui s'y pourraient mêler; autrement elles deviendraient bientôt la proie des insectes. Aussi Poncet, après avoir fait un éloge pompeux de l'adresse des habitants de Provins à faire sécher les roses, prévient-il qu'il est, malgré tous leurs soins, difficile de les conserver un an, ou dix-huit mois au plus, sans que les vers ne s'y engendrent; il conseille en même temps de faire usage de vieux fer, comme d'un moyen de préservation; de son côté, Demachy veut qu'on remue les roses épluchées et séchées dans une bassine sur le feu, afin

de détruire les œufs d'insectes; mais ce procédé détériore, en même temps, une partie de la couleur. Ce qu'il y a de très certain, c'est que les roses rouges, dont on fait commerce à Paris, se conservent beaucoup plus longtemps sans s'altérer, pourvu qu'on les tienne renfermées dans un endroit sec et frais, qu'on les visite et les crible, de temps à autre, dans l'année.

Après avoir successivement offert la mythologie de la rose, les anecdotes et superstitions aux quelles cette fleur a donné lieu, les divers traits historiques qui lui sont relatifs tant chez les peuples de l'antiquité, que chez les nations modernes; après avoir décrit le Genre du rosier, par espèces, variétés et sous-variétés; après avoir prescrit la manière de cultiver les roses, indiqué l'emploi des rosiers dans les jardins, traité de leurs maladies, des insectes qui les détruisent, comme aussi de la distillation, des propriétés médicinales, alimentaires et cosmétiques des roses, il ne me reste plus, je pense, pour compléter cette histoire, que de la faire suivre d'une *poétique de la rose*, je veux dire, d'un choix des poésies les plus gracieuses, inspirées par cette fleur aux divers poètes français du dernier siècle et du nôtre.

POÉTIQUE DE LA ROSE,

OU

CHOIX DES POÉSIES LES PLUS GRACIEUSES

INSPIRÉES, EN FRANCE, PAR LA ROSE.

HYMNE A LA ROSE.

T oi qui couronnes la nature,
Reçois mon hommage, ô printemps !
Et toi, sa plus belle parure,
Rose, je t'offre aussi mes chants.
La rose, des dieux est l'haleine :
De l'homme elle est la volupté :
Des jeunes Grâces qu'elle enchaîne
Elle augmente encor la beauté.

Lorsque le zéphir fait paraître
Tendres amours avec les fleurs,
De la rose qui vient de naître,
Vénus savoure les douceurs.
Sur les bords du docte Permesse,
Elle croît auprès du laurier,
Et les neuf Sœurs, avec tendresse,
Se plaisent à la cultiver.

Cette reine de la nature,
Du poëte fait le desir;
On chérit même sa piqure,
Pourvu qu'on puisse la cueillir.
Qu'il est doux de s'approcher d'elle !
Quelle est charmante cette fleur !
Ne dirait-on pas qu'elle appelle
Tous les amours par son odeur.

Dans nos fêtes, comme elle inspire
Des hymnes au dieu des raisins !
Quel charme, quand on la respire,
Mélée aux doux parfums des vins !
Regardez la brillante Aurore,
La rose accompagne ses pas.
O Nymphes ! elle vous colore ;
Vénus, elle fait vos appas.

Au malade qu'elle soulage
La rose donne la santé :
Mort, elle s'oppose à l'outrage
Que tu fais à l'humanité.
Que le temps coule avec vitesse,
Elle brave le cours des ans,
Et, jusqu'au sein de la vieillesse,
Elle a l'odeur de son printemps.

Mais célébrons son origine,
Quand s'élançant du sein de l'eau,
On vit l'adorable Cyprine
Prendre la mer pour son berceau :
Et toi, Pallas, déesse austère,
Du cerveau du plus grand des dieux
Quand tu naquis, alors la terre
Offrit la rose à tous les yeux.

Elle était blanche, elle était belle,
Elle portait envie aux dieux :
Bientôt ils versèrent sur elle
Le nectar le plus précieux.
Coulant sur les jeunes racines,
Ce jus lui donna sa couleur.
Ainsi l'on vit dans les épines,
O Bacchus, paraître ta fleur.

D'ETINVALN

L'ÉLOGE DES ROSES.

PÈRE des fleurs naguère écloses,
Viens présider à mes accents;
Je chante l'éloge des roses;
Viens m'aider, aimable printemps.
Quoique leur épine piquante
Punisse la témérité
D'une main souvent imprudente,
On n'a pas moins de volupté.

Elle embellit le teint de Flore,
Et fait les délices des dieux;
Des charmes de la jeune Aurore
Elle a tout l'éclat radieux;
Les buveurs en parent leurs têtes;
Les Graces qui suivent Vénus
S'en couronnent les jours de fêtes
Toujours consacrés à Bacchus.

Lorsque la charmante Cyprine
Sortit de l'abyme des flots,
Naquit la rose purpurine,
Alors aux rives de Paphos.
Zéphire empressé la caresse ;
Brillant au milieu de ses sœurs,
Près d'elle il voltige sans cesse,
Elle est l'objet de ses ardeurs.

François DE NEUFCHATEAU.

HISTOIRE DE LA ROSE.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

LA rose naît, c'est un bouton
Qui n'a pas encor de feuillage ;
On ne voit point le papillon
S'approcher pour lui rendre hommage.

Le bouton croît : déjà son sein
S'arrondit, s'enfle et se colore :
C'est alors qu'un bruyant essaim
Courtise la fille de Flore.

Plus d'un zéphyre libertin
Caresse sa beauté nouvelle ;
Mais après l'amoureux larcin
Elle paraît toujours plus belle.

Bientôt les rayons du matin
Pénétrant la rose novice ,
Au dard d'un insecte malin
Elle ouvre son jeune calice.

Un galant cueille enfin la fleur ;
Avec l'œillet on la marie :
Le soir elle a moins de fraîcheur ,
Le lendemain elle est flétrie.

LEONARD.

BOUTON DE ROSE.

Pour former un trône aux amours
La terre a repris sa verdure ;
Tout se ranime, et la nature
Sourit à l'aspect des beaux jours.

Déjà, plus d'une fleur éclore
M'invite à chanter ses couleurs;
Mais peut-on chanter d'autres fleurs
Quand on voit le bouton de rose ?

Le voici, le fils du printemps:
Réveille-toi, jeune bergère;
C'est à lui que ta voix légère
Doit consacrer ses premiers chants;
Tout s'embellit à sa présence;
Vois comme, sous un ciel d'azur,
Le soleil, d'un rayon plus pur,
Semble signaler sa puissance.

Jeune roi des fleurs d'alentour,
Il lève sa tête brillante,
D'une rosée étincelante
Qui reflète les feux du jour.
Comme à son buisson tutélaire
Il s'abandonne mollement!
Ainsi repose un jeune enfant
Bercé dans les bras de sa mère.

Faut-il qu'un précoce larcin
A périr en naissant l'expose!
Boutons d'innocence et de rose
Ont, hélas, le même destin.

Quand sur la tige maternelle
La rose commence à s'ouvrir,
Le papillon et le zéphyr
Viennent voltiger autour d'elle.

Toi, dont l'incarnat enchanteur
Offre une fleur à peine éclosé,
Jeune Églé, veux-tu de la rose
Conserver long-temps la fraîcheur ?
Songe qu'à cette fleur si tendre
La nature sut attacher
Une feuille pour la cacher,
Une épine pour la défendre.

Constant DUBOS.

L'AMOUR ET LE BOUTON DE ROSE.

DEPUIS quinze ans Philis, dit-on,
Avec soin surveille un bouton
De crainte qu'il n'éclosé,
Mais l'Amour, ce petit mutin,
M'a dit qu'il a vu ce matin
Bouton devenir rose.

La jeune Philis arrosait
Le parterre où bouton croissait ;
La porte était mal close.
Colin entre , et soudain voilà
Qu'il veut... « Dieux ! ne touche pas là ,
Bouton deviendrait rose. »

— Bon , dit Colin brûlant d'amour ,
Pour ton amant il faut un jour
Que ce bouton éclore ;
Pourquoi retarder mon bonheur ?
Qu'importe à ma sincère ardeur
Qu'il soit bouton ou rose.

— Je reconnais à ce discours
Un amant épris... mais toujours
Dirais-tu même chose ?
Non , Colin , n'y compte jamais ;
A tes yeux j'aurais moins d'attraits
Si bouton était rose.

L'Amour , témoin de ces débats ,
Veut tirer Colin d'embarras ,
Et plaide enfin sa cause.
Il la gagne , et dans le jardin
A peine s'est glissé Colin
Que bouton devient rose.

BOUTON DE ROSE.

JEUNE et gentille bergerette,
En tapinois, un jour, dans un jardin,
Cueillit rose tant joliette
Dont elle orna d'abord son sein.
La fleur nouvellement éclore
Est la parure du hameau.
Voyons, dit-elle, dans cette eau,
Comment me va ma rose.

Lors dans un cristal d'onde claire,
En rougissant pour la première fois,
Elle vit sous gaze légère
Que cette rose en faisait trois.
Lycas voyait la même chose
Caché dans un épais buisson;
Il s'écrie : Oh ! le beau bouton,
Le beau bouton de rose.

Agnès se retourne tremblante ;
Elle veut fuir l'onde qui la trahit.

Las ! le pied glisse à l'innocente ,
Elle tombe et s'évanouit ;
On ignore toujours la cause
D'un aussi fatal accident ,
Mais la belle , en se réveillant ,
Ne trouva plus sa rose .

JOLI BOUTON.

AIR : *On compterait les diamants.*

JOLI bouton que , dans ces lieux ,
Chaque matin zéphir caresse ,
Trompant son espoir amoureux ,
Je te dérobe à sa tendresse :
Plus heureux tu vas embellir
Le sein de l'objet que j'adore ;
De ma Laure c'est un soupir
Qui doit bientôt te faire éclore .

Hélas ! si pour un autre amant ,
S'agitait son cœur infidèle ,
Gage de mon amour constant ,
Garde-toi de t'ouvrir pour elle ;

Mais si , par un doux souvenir ,
De moi Laure s'occupe encore ,
Joli bouton , tu peux t'ouvrir ,
Ce soupir doit te faire éclore.

Entends mes vœux , puissant Amour !
S'il est une métempsycose ,
Je consens à perdre le jour
Pour renaître dans une rose.
Joli bouton , mon seul desir
Serait d'orner le sein de Laure ;
Dussé-je y mourir de plaisir ,
D'un soupir j'y voudrais éclore.

POULTIER.

BOUTON DE ROSE.

ENFANT délicat de l'Aurore ,
Sous les doigts perlés du Matin ,
Bouton d'amour , dans un jardin
Je naquis pour embellir Flore.
Le beau bouton ! la belle fleur !
Murmurait tendrement Zéphire :
Je l'entends : à peine il desire ,
Et mon sein l'appelle au bonheur.

Soudain le papillon volage,
Sur les ailes de mon amant,
Vient me soupirer son tourment
Et m'offrir son galant hommage.
Un papillon est séduisant,
En vain je l'avais vu chenille;
A nos yeux quand le présent brille,
Le passé s'oublie aisément.

Des déserts ardents de Lybie,
Auster s'élance en mugissant;
Je reçois son baiser brûlant,
Ma tête se penche flétrie...
Échappé des antres du nord,
Aquilon paraît, je l'accueille,
Hélas! il m'en coûte une feuille
Pour satisfaire à son transport.

Cette leçon me rendit sage;
Je jurai par le doux printemps
De ne plus confier aux vents
Le velouté de mon feuillage.
Comme je parlais, un frélon
Vint se placer dans mon calice,
Et, pour me punir d'un caprice,
Laisse en mon cœur son aiguillon.

Je mourais, victime innocente
De ma trop facile bonté,
Lorsque jeune et fraîche beauté
M'arrache à la mort menaçante.
Nicette, l'arrosoir en main,
Riant des maux dont je m'afflige,
De ses jolis doigts rompt ma tige
Pour me déposer dans son sein.

Caché par fillette gentille
Sous le voile heureux du desir,
Tous mes malheurs allaient finir,
Je me retrouvais en famille.
Mais, hélas ! ô trompeur espoir !
Une main force mon asile,
Me prend, m'arrache, me mutile,
Et m'effeuille dans le boudoir.

J'ai conté la touchante histoire
De ce pauvre bouton d'amour ;
A peine brilla-t-il un jour,
Et puis il disparut sans gloire.
Vous que l'on cherche à courtiser,
Jeunes filles, prenez-y garde ;
Fuyez l'amant qui vous regarde,
Et craignez le premier baiser.

CUVELIER.

UNE ROSE A SON BOUTON.

AIR : *Que ne suis-je la fougère ?*

Vois quelle est ma destinée,
Disait la rose au bouton,
Dès l'instant que je fus née,
Je fus reine en ce canton,
Et toute la Cour ailée,
Voltigeant autour de moi,
Semblait être trop flattée
De vivre dessous ma loi.

Zéphir près de moi folâtre,
Du ton le plus séduisant,
Me disait : « Je t'idolâtre,
« Daigne en croire mon serment ;
« N'appréhende point, ma belle,
« De me trouver inconstant :
« Zéphir n'aura jamais d'aile ;
« Si de rose il est l'amant. »

O ma chère ! ô ma divine !
Disait-il avec ardeur ,
N'aurai-je donc qu'une épine
En échange de mon cœur ?
Son haleine caressante
Sut m'inspirer des désirs ,
Et bientôt , en imprudente ,
Je partageai ses soupirs .

Sans imaginer ma perte ,
Je jouis avec ardeur ;
Je fus à peine entr'ouverte
Que je n'eus plus de fraîcheur .
Hélas ! une matinée
Fut le terme de mon sort ,
Et dès que je fus fanée
Zéphir prit un autre essor .

Défiez-vous bien , Rosette ,
De ce nombre de galants ;
Pour cent conteurs de fleurette
Il n'est pas deux vrais amants .
Prenez-y garde , brunette ,
Profitez de ma leçon ;
Le malin amour vous guette ,
Mais conservez-vous bouton .

Jean MONET.

A UNE ROSE ENCORE EN BOUTON.

DÉJA tu voudrais être éclore,
Et te montrer parmi les fleurs,
Mais ce soir verrait, belle rose,
Ternir l'éclat de tes couleurs.
Ta frêle et rapide existence
A peu d'instants doit se borner;
Pourquoi tant de magnificence ?
Tu n'as qu'un seul jour à régner.

Peut-être qu'une main grossière
Dans une heure te cueillera ;
Rose, ta fraîcheur printanière
En moins de rien se passera ;
Ou quelque bergère charmante
Sur son beau sein te placera,
Et devant sa beauté naissante
La tienne s'anéantira.

Crains ce papillon qui voltige ,
Et qui de toi semble amoureux ;
Diffère à sortir de ta tige ,
Ton sort serait si rigoureux !
Amour de Zéphire et de Flore ,
Toi qu'ils ne peuvent trop chérir ,
Ah ! ne te presse pas d'éclore ,
Tu te hâterais de mourir.

SAINT-JUST.

LA ROSE ET LE BOUTON.

FABLE.

« **D**E cette rose fraîche éclos
« A Laurette je ferai don »,
Disait Alain, cueillant la rose ;
Puis il veut cueillir le bouton.

A son dessein la fleur s'oppose ,
Et lui dit : « Imprudent garçon ,
« Aujourd'hui si tu prends la rose ,
« Garde , pour demain , le bouton. »

Un cœur, quand l'Amour en dispose,
Jamais n'écoute la raison;
A sa bergère, avec la rose,
Alain vole offrir le bouton.

En vain depuis il taille, arrose
Le stérile et triste buisson :
On ne voit plus naître la rose,
Lorsqu'on a coupé le bouton.

Jeunesse indiscrete et légère,
Ainsi vous prodiguez, hélas !
Les roses qui ne durent guère,
Et le temps qui ne revient pas.

LA ROSE NAISSANTE.

Vous dont la gloire est d'être belle,
D'un sexe aimable jeune fleur,
Prenez la rose pour modèle,
Son éclat naît de sa pudeur.

Cet ornement de la nature
Se cache sous un arbrisseau,
Et, pour garder sa beauté pure,
Arme d'épines son berceau.

Riche des présents de l'Aurore,
Tant qu'elle fuit le dieu du jour,
Moins on la voit, plus on l'honore,
La sagesse enflamme l'amour.

Ses graces, toujours innocentes,
Font mille heureux pour un jaloux;
Elle est le bouquet des amantes,
Et la couronne des époux.

Des jardins la fleur la plus belle,
Des autels le plus doux encens,
La nature a tout mis en elle :
Elle plaît seule à tous les sens.

L'oiseau qui voit naître la rose
La chante au lever du soleil;
L'abeille vole et se repose
Au sein de son bouton vermeil.

Chaque soir l'aile du zéphyre,
De la rose appaise les feux,
Et les parfums qu'il y respire
Embaument son souffle amoureux.

Le ruisseau s'arrête ou serpente,
Charmé de la voir sur ses bords;
Cent fois son onde transparente
Effleure et baigne ses trésors.

Mais si, dès qu'elle vient d'éclorre,
La main furtive de l'Amour
L'enlève aux caresses de Flore,
Sa beauté ne vivra qu'un jour.

Ah! puissent l'amant qui l'admire,
L'oiseau qui la chante au matin,
Le ruisseau, l'abeille et Zéphire,
La retrouver le lendemain !

DE LEYRE.

LA PIQURE DE LA ROSE.

Plus matinale que l'Aurore,
Dont elle empruntait les couleurs,
Une nymphe cueillait des fleurs,
Qui sous ses pas semblaient éclore.

Soudain se présente une rose
Que caressait un doux zéphir ;
La voir, l'admirer, la ravir,
Sont, pour la belle, même chose.

Mais d'une teinte purpurine
Se couvre le lis de sa main,
Lorsque, par un tour inhumain,
La fleur fait sentir son épine.

Ainsi, dit la rose cruelle,
Je punis la témérité ;
Apprends que de mon velouté
L'épine est compagne fidèle.

La nymphe souffrit en silence :
De la douleur naît le plaisir ;
Il doit tout son charme au desir
Et sa durée à l'espérance.

GILBERT DUCLOS.

LA ROSE COQUETTE.

DÉJÀ dans le sein d'Amphitrite
L'astre du jour se précipite,

Entouré de nuages d'or ;
Les derniers pas de sa carrière
Jettent des restes de lumière
Dont l'Olympe jouit encor.

Cependant l'humide rosée
Rafraîchit la terre embrâsée ;
Zéphyr voltige au bord des eaux,
Et, s'élevant du sein des plaines,
Déjà les vapeurs incertaines
Blanchissent le front des côteaux.

Vesper s'avance, il va répandre
Cette lumière noble et tendre
Qui semble caresser les yeux ;
Zirphé, c'est l'heure du mystère,
Viens goûter le frais solitaire
De nos bosquets délicieux.

Viens voir cette rose adorée
Que Flore même avait parée
Des rayons les plus éclatants.
L'Aurore aimait à lui sourire,
Et semblait lui donner l'empire
Des autres filles du Printemps.

Alors, de sa robe brillante
Tu vis la pourpre étincelante
S'embellir des feux du soleil,
Et les zéphirs les plus volages
Fixer leurs folâtres hommages
Au pied de son trône vermeil.

Fière, et dédaignant leur conquête,
Sans cesse elle mirait sa tête
Dans la glace errante des eaux;
Et le cristal de nos fontaines
Promettait encor à ses chaînes
Une foule d'amants nouveaux.

Dieux ! que cette rose est changée !
Amour, que ta flamme est vengée !
Quels traits ! quelle obscure pâleur !
Aux miroirs de l'onde ingénue
Elle-même s'est méconnue,
Et l'onde rit de sa douleur.

Plus d'amants ! l'ingrate en soupire ;
Sa pourpre et son orgueil expire :
Une Parque en a triomphé ;
L'ombre éteint cette beauté vaine
Dont l'éclat ne cédait qu'à peine
A l'éclat même de Zirphé.

O Zirphé ! rose que j'adore,
Jouis des plaisirs de l'aurore,
N'attends pas les ombres du soir ;
Rien n'enchaîne le temps volage ;
Prévien la fuite du bel âge
Et les insultes du miroir.

LEBRUN.

LA ROSE.

Au fol Amour, au grave Hymen,
Vénus parlait en tendre mère :
« Vous trouverez dans mon jardin,
Leur dit-elle, une fleur bien chère ;
Je la confie à mes deux fils ;
Amour, ayez soin de la rose ;
Mais pour lui donner plus de prix,
Que ce soit Hymen qui l'arrose. »

La rose fleurit chaque jour,
Chaque jour devint plus jolie ;
Elle charmait tant que l'Amour
De l'avoir seule eut grande envie ;

Il la guettait soir et matin
Pour la cueillir à la sourdine ;
Il croît la tenir, mais sa main
De la fleur n'a pris que l'épine.

L'Amour, accablé de douleur,
Pousse des cris, verse des larmes ;
L'Hymen vient, et d'un ton moqueur
Lui dit de calmer ses alarmes.
Si cette fleur te fait plaisir,
Pourquoi la prendre avec mystère ?
Apprends qu'on ne peut la cueillir
Qu'avec le secours de ton frère.

ROUGEMÂÎTRE.

LA ROSE ET L'AMOUR.

AIR : *C'est tout comme mon Hippolyte.*

ZÉPHIR voulant avoir un fils
Qui fut adoré sur la terre,
Parcourut les bosquets chéris
De la déesse de Cythère ;

En voltigeant de fleur en fleur,
Il en vit une à peine éclosée ;
Son doux parfum fixa son cœur,
Et Zéphir épousa la rose.

Bientôt le bruit de cet hymen
Se répandit dans tout Cythère ;
On y voulait un dieu malin,
Un dieu léger, un dieu sincère.
Avant qu'on fût d'accord, dit-on,
A naître l'enfant se dispose...
D'une tige il sort un bouton,
Et l'Amour paraît dans la rose.

On caressa trop cet enfant ;
De l'inconstance il prit les ailes ;
La beauté crut, en l'aveuglant,
Le punir et venger les belles.
Vain espoir ! il blesse les cœurs,
Il s'en empare, il en dispose...
Infidèle à toutes les fleurs,
Il n'est constant que pour la rose.

Sur les pas du volage Amour
On vit naître la jalousie ;
La cruelle voulut, un jour,
Anéantir la fleur chérie.

Pour sauver cet objet charmant,
L'Amour à qui rien ne s'oppose,
Fit l'épine, et de ce moment
Une épine défend la rose.

L'Amour par-tout dictait ses lois,
Il finit par porter des chaînes :
Près d'Hymen il perdit ses droits,
Trouva l'esclavage et les peines.
Fixé dans le même séjour,
L'Amour qui jamais ne repose,
De tristesse mourut un jour,
Et sur sa tombe on voit la rose.

BELLE aîné.

LA ROSE.

IDYLLE.

T*oi*, que l'amante de Céphale
A fait éclore de ses pleurs,
Et qui dans l'empire des fleurs
Règles, sans avoir de rivale :

Toi, près de qui la volupté
Captive le zéphir volage,
Jeune rose, reçois l'hommage
Que l'amour doit à la beauté.

Quelle fraîcheur céleste et pure
Embellit ton brillant réveil,
Lorsque ton calice vermeil
S'ouvre, et sourit à la nature !

Hier encor, tendre bouton,
Semblable à la vierge craintive
Qu'observe une mère attentive,
Tu n'osais rompre ta prison.

Aujourd'hui, telle qu'une reine,
Belle d'orgueil et de couleurs,
Tu parais... Le peuple des fleurs
A reconnu sa souveraine.

Ton parfum est celui des dieux ;
Les pleurs de la myrrhe et du baume,
L'ambre et l'odorant cinnamome
N'ont rien d'aussi délicieux.

Les Graces couronnent leurs têtes
De tes boutons à peine éclos,
Lorsque de Gnide ou de Paphos
Leur présence embellit les fêtes.

Vénus te mêle à ses cheveux,
L'Amour t'accepte pour offrande;
D'Hébé tu formes la guirlande,
Quand elle offre la coupe aux dieux.

Souvent des maîtres de la lyre
La rose anime les concerts,
Et semble parfumer les vers
Que sa douce odeur leur inspire.

Vainement la froide raison
Rejette la métempsycose,
Je crois respirer dans la rose
L'ame du tendre Anacréon.

Quoi ! si long-temps a-t-on pu croire
Qu'au sang du chasseur Adonis
Elle doit ce frais coloris
Qui fait nos plaisirs et sa gloire ?

Laissons le récit trop vanté
De l'antiquité mensongère ;
Grace à Vénus, de ce mystère
J'ai pénétré l'obscurité.

Le jeune fils de la déesse
Folâtrait avec elle un jour :
O belles ! redoutez l'Amour,
Même quand sa main vous caresse.

De ses traits le perfide enfant
Effleure le sein de sa mère,
Le sang divin rougit la terre,
Et la rose brille à l'instant.

De son calice, ouvert à peine,
Vénus admire la fraîcheur ;
Et son baiser dote la fleur
Du parfum de sa douce haleine.

Mais pour laisser à l'avenir
Les traces de son origine,
Elle voulut par une épine
En consacrer le souvenir.

Hélas ! sa beauté passagère
Naît et meurt presque au même instant ;
Ainsi s'éteint rapidement
Tout ce qui brille sur la terre.

Tendre fleur, va, pardonne aux dieux
Qui voulurent borner ton être ;
La rose immortelle, peut-être,
Eût cessé de plaire à nos yeux.

De l'homme telle est l'inconstance,
Il aime, il oublie en un jour ;
Et souvent on voit son amour
Durer moins que ton existence.

Si quelquefois tes faibles traits
Ont fait murmurer l'imprudence,
Le charme heureux de la défense
Ajoute encore à tes attraits.

De la beauté sois la parure :
Seule elle a droit de te cueillir ;
Et toi seule peux embellir
Le chef-d'œuvre de la nature.

Oui, sur son sein va te placer,
Mais près d'elle émousse tes armes,
Noble rivale de ses charmes,
Protège-les sans les blesser.

Ah ! que de moi le ciel dispose,
Je m'applaudirai de mon sort
S'il m'est permis, après ma mort,
De renaître dans une rose.

Constant DUBOS.

L'ÉPREUVE DE LA ROSE.

AIR : *D'un bouquet de romarin.*

LE voile obscurci des airs
Déjà se colore ;
Les oiseaux , par leurs concerts ,
Éveillent l'Aurore ;
Elle paraît , et la Nuit
A ses feux cède et s'enfuit ;
La Terre s'épanouit
Sous les pas de Flore.

Elle parcourt , au matin ,
Son riant empire.
Zéphire , tendre et badin ,
Près d'elle soupire.
Dans ces amoureuses fleurs
Quelles brillantes couleurs !
Quelles suaves odeurs
Dans l'air qu'on respire.

Viens, Lucile, allons cueillir

Le bouton de rose ;

Sa fleur, au gré du desir,

Est à peine éclos.

Viens, pardonne si ma main

Se trompe dans son larcin ;

Les roses qu'offrent ton sein

En seront la cause.

Couronne-t-elle un amant

Discret et fidèle ,

La rose, comme en naissant ,

Paraît toujours belle ;

Sur le front d'un inconstant

Elle se fane à l'instant ,

Et son volage penchant

Est trahi par elle.

Lucile, consulte-toi ,

N'es-tu point parjure ?

Viens, approche, et sans effroi

Tente l'aventure.

Tu la tiens... Dieux ! quel bonheur !

Elle a toute sa fraîcheur !

Charmante rose ! mon cœur

Accepte l'augure.

TARTERON.

L'AMOUR NÉ DE LA ROSE.

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

ZÉPHIR voulant avoir un fils
Qui fut adoré sur la terre ,
Chercha dans ses bosquets chéris
Celle des fleurs qu'il rendrait mère.
Plus d'une à lui se proposa ,
Mais chacune était trop éclosé ;
Il vit la rose , il l'épousa :
L'Amour fut conçu de la rose.

C'est sous la forme d'un bouton
Qu'il s'offrit avant que de naître ,
Et bientôt , forçant sa prison ,
Sous la feuille on le vit paraître.
Sa mère dit à chaque trait ,
Mon fils et moi c'est même chose ;
Sur sa bouche il a mon portrait ,
L'Amour est bien né de la rose.

Tu pris dans son feuillage vert,
Amour, l'éclat de ta jeunesse ;
Tu pris dans son calice ouvert
Ta voluptueuse molesse.
Tu pris, pour remplir ton carquois,
L'épine que sa tige oppose,
Et ton souffle exhale par fois
Le divin parfum de la rose.

Tu dois tes yeux vifs et brillants
A deux perles de la rosée ;
Tu dois tes cheveux ondoyants
A la feuille au vent exposée.
Ton flambeau pétille des feux
Que Phébus, en son sein, dépose,
Et ton bandeau n'est, à nos yeux,
Que la volupté de la rose.

Vous qui cherchez d'où vient l'amour,
Et qui croyez vierge la rose,
Voyez que le berceau d'amour
Fut vraiment le sein de la rose.
Aussi, depuis ce temps, l'Amour
Fait un partage avec la rose...
L'encens que l'on porte à l'Amour
Devient une offrande à la rose.

J. B. DUBOIS.

LA ROSE.IMITATION DU TASSE.

AiMons aux jours de la jeunesse,
AiMons, c'est alors que l'amour
Peut prétendre, dans son ivresse,
Au bonheur d'un tendre retour.

Voyez-vous la rose nouvelle
Que peint un timide incarnat,
Du vert buisson qui la recèle,
Sortir modeste en son éclat?

Entr'ouverte, à demi-cachée,
Sa pudeur la fait admirer,
D'autant plus belle et recherchée
Qu'elle craint plus de se montrer.

Maïs quoi ! déjà les soins de Flore
Ont achevé d'ouvrir son sein !
Elle brille et se décolore ;
L'orgueilleuse est à son déclin.

Ce n'est plus cette fleur charmante
Dont chacun faisait son desir,
Cette rose qu'à leur amante
Mille bergers brûlaient d'offrir.

Ainsi du printemps de notre âge
La fleur languit et disparaît,
Ne laissant après son passage
Que les épines du regret.

Du plaisir cueillons donc la rose ;
Cueillons-la tandis qu'il est temps,
Tandis qu'à peine encore éclore,
Sa fraîcheur enivre nos sens.

Aimons aux jours de la jeunesse,
Aimons, c'est alors que l'amour
Peut prétendre, dans son ivresse,
Au bonheur d'un tendre retour.

TOUZET.

LA ROSE.

AIR : *De l'oiseau qui te fait envie.*

Au matin, dans les prés de Flore,
La rose, à l'instant de s'ouvrir,
Attend que la vermeille Aurore
Sur son char amène Zéphyr.
Sous une enveloppe rebelle
Elle est sans éclat, sans odeur;
Tel est le néant d'une belle
Avant qu'amour ouvre son cœur.

Zéphire vient, sourit, voltige
Autour de cette aimable fleur;
Elle s'anime, et sur sa tige
Elle a repris plus de vigueur :
Du Zéphyr l'haleine craintive
Dispose son cœur à s'ouvrir,
Et déjà la tendre captive
Sent qu'elle va s'épanouir.

Mais hélas ! d'un pas trop rapide ,
Le soleil achève son tour ,
Et va dans l'élément liquide
Éteindre le flambeau du jour ;
Sur sa tige la fleur penchée ,
Loin de lui perd tous ses attraits ;
Et bientôt pâle et desséchée ,
S'éclipse , à nos yeux , pour jamais.

Un doux souvenir la console
D'avoir vécu si peu d'instant ;
D'une existence qui s'envole ,
Elle a su charmer les moments.
Imitez-la , belle Sylvie ;
Livrez votre cœur aux amours ;
S'ils n'éternisent pas la vie ,
Ils en adoucissent le cours.

ROSE D'AMOUR.

ROMANCE.

Rose d'amour , nouvelle éclore ,
Languit dans le creux du vallon ;

Nulle de mémoire de rose
N'a tant souffert de l'Aquilon :
Époux sauvage, il la tourmente,
Son amour ressemble au courroux ;
Et Zéphyr, dont elle est l'amante ,
Lui promet des baisers bien doux.

Rose d'amour décolorée
Va succomber à ses douleurs :
Sur sa chute prématurée
L'Aurore en vain répand des pleurs.
Demain, triste métamorphose !
Le premier rayon du soleil
De celle qui fut une rose
En vain attendra le réveil.

Rose d'amour ! ta destinée
De l'Amour obtint un soupir :
Un mystérieux hyménée
Unit et la fleur et Zéphyr :
Zéphyr, à l'heure où tout repose ,
Trompa le jaloux Aquilon ;
Au Plaisir il rendit la rose
Et son ornement au vallon.

MILLEVOYE.

LA ROSE.

AIR de la Piété filiale.

QUAND l'haleine des doux zéphyr,
Et la verdure renaissante,
Annoncent la saison charmante
Et de l'amour et des plaisirs,
Vainement mille fleurs écloses
Appellent la main des amants;
On ne croit revoir le printemps
Qu'en voyant renaître les roses.

Parmi les filles du matin,
C'est la rose qu'Amour préfère;
Vénus, aux fêtes de Cythère,
En pare sa tête et son sein.
Sur sa corolle demi-close
Zéphyr se plaît à voltiger:
Le papillon le plus léger
Se fixe en voyant une rose.

Des plus aimables dons des cieux,
La rose est l'image fidèle ;
Souvent même elle est le modèle
Qui nous sert à peindre les dieux :
Lorsque l'Aurore se dispose
A sortir des bras de l'Amour,
Pour ouvrir les portes du jour,
On lui donne des doigts de rose.

Voyez dans cet humble réduit
Cette beauté simple et touchante !
Sa bouche est la rose naissante
Que le plaisir épanouit ;
Son sein, où l'amour se repose,
Efface la blancheur du lis ;
Mais qui lui donne tant de prix ?
N'est-ce pas le bouton de rose ?

ROGER.

ROSE D'AMOUR.

SUR son rosier va fleurir jeune rose ;
Légers zéphirs voltigent à l'entour ;
Mais, sur son sein, le plus tendre dépose
Baisers d'adieux avec soupirs d'amour.

Zéphir parti, survient dans le bocage
Vent orageux qui souffle avec fureur;
Rose succombe : hélas ! contre l'orage
Comment pourrait se défendre une fleur ?

Rose arrachée à sa tige native,
Tombe et languit sans vie et sans couleur;
Son beau feuillage est épars sur la rive,
L'Aurore envain le mouille de ses pleurs.

Rose d'amour, innocente et fidèle,
Sur son rosier doit se flétrir, hélas !
Zéphir envain repassera près d'elle,
Rose d'amour ne refleurira pas.

Jeune fillette est comme jeune rose ;
De sa beauté qu'un méchant fasse abus,
Elle se fane avant que d'être éclosé ;
Son ami passe et ne la connaît plus.

MASSON.

LE SORT D'UNE ROSE.

Au sein d'une humide vallée
Humble rose vient de fleurir ;
Mais, par l'aquilon désolée,
Sur sa tige elle va périr :
C'en est fait !... timide et craintive ,
Elle est bientôt près de mourir ,
Quand les sons de sa voix plaintive
Attirent, par là, le zéphir.

Le front penché, décolorée,
Aux baisers d'un libérateur,
Rose, de plaisir enivrée,
Renaît à l'amour, au bonheur.
Le sombre aquilon la menace :
Elle frémit de son courroux !...
Le zéphir tendrement l'embrasse,
Et rit des transports du jaloux.

Cependant rose, qui conserve
De son sort triste sentiment,

Ne se livre qu'avec réserve
Aux caresses de son amant,
Mais il exige plus encore....
Fier ! il a su tout obtenir !
Il fuit déjà... rose l'implore....
Rose ne peut le retenir.

DE SAZERAC.

LA ROSE.

IMITATION D'ANACRÉON.

Amis ! chantons la rose
L'honneur de nos bosquets ;
Amis , mêlons la rose
Au nectar des banquets.
C'est le front ceint de roses
Que dansent les amours ;
Et Vénus met les roses
Dans ses premiers atours.

Les dieux ont fait la rose
Pour le charme des yeux ;
L'Aurore aux doigts de rose
En décore les cieux :

Tout respire la rose
Au céleste séjour...
L'amant fait de la rose
Un oracle d'amour.

C'est un voile de rose
Qui pare la pudeur :
Même en mourant, la rose
Garde sa douce odeur.
L'épine qu'elle oppose
N'est qu'un attrait de plus ;
Pour qui cueille la rose ,
Le mal n'est déjà plus.

C'est par un teint de rose
Que brille la beauté :
Sur des lèvres de rose
Sourit la volupté ;
Dircé ! permets que j'ose ,
Et pardonne au larcin ,
J'irai chercher la rose
Sur les lis d'un beau sein.

Le même jour éclore
Que Pallas et Vénus ,
Paraît aussi la rose
Comme un bienfait de plus.

De nectar on l'arrose ,
Elle prend ses couleurs ;
Et , de ce jour , la rose
A régné sur les fleurs

LACHABEAUSSIÈRE.

LE ZÉPHYR ET LA ROSE.

LE ZÉPHYR.

FILLE du Printemps et de Floré ,
Qui renais avec les beaux jours ,
Je languis : hâte-toi d'éclore ,
Ouvre ton sein à mes amours.

LA ROSE.

Toi qui viens chasser la froidure
Et nous ramener les plaisirs ,
Volage amant de la nature ,
Zéphyr ! porte ailleurs tes soupirs.

LE ZÉPHYR.

Des rayons d'un astre propice
Les fleurs se hâtent de jouir ;

Toi, leur reine ! par quel caprice
Tardes-tu de t'épanouir ?

LA ROSE.

L'exemple n'a rien qui m'impose ;
Et mon sein se gonfle de pleurs,
Quand je vois le deuil de la rose
Ne pas toucher les autres fleurs.

LE ZÉPHYR.

Quand la présence de Thémire
Honore ton humble buisson,
Quand tout le parterre l'admire,
Les pleurs seraient-ils de saison ?

LA ROSE.

Quand le teint de cette merveille
Le dispute à mon coloris,
Et quand sa bouche est plus vermeille,
Est-ce bien la saison des ris ?

LE ZÉPHYR.

La rose à tout est préférée ;
Et les charmes, les attributs
De l'Aurore et de Cythérée,
C'est à la rose qu'ils sont dus,

LA ROSE.

A la déité la plus belle
Je fus préférée autrefois :
Je perds ma gloire ; une mortelle
Me force à lui céder mes droits.

LE ZÉPHYR.

Si Thémire , pour sa parure ,
Te cueillait de sa belle main !
Si tu brillais dans sa coiffure !
Si tu reposais sur son sein !

LA ROSE.

Doux espoir ! que je serais vaine
De m'embellir de ses appas !
Mais , ô Zéphyr ! sans ton haleine
Les roses naissent sous ses pas.

DESAINTANGE.

UN BAISER, OU LA ROSE.

LA jeune amante de Colin,
Lison, au lever de l'Aurore,
Retournait au hameau voisin ;
Une rose paraît son sein.....
Son sein était plus frais encore,

Colin, jaloux de se venger
Du froid qu'à sa flamme elle oppose,
Accourt, et prêt à tout oser :
« Bergère, il me faut un baiser,
Un baiser, dit-il, ou la rose. »

Un amant a toujours raison
De la vengeance qu'il médite :
Le baiser fut pris de pur don ;
Mais, hélas ! la pauvre Lison
Pour ce baiser n'en fut pas quitte.

Colin veut la rose à l'instant :
Pour la rose il fallut combattre ;
Accordez un pied à l'amant ,
Il ne sera jamais content
Avant que d'en avoir pris quatre.

A céder la rose à son tour ,
Il fallut enfin se résoudre....
Une belle contre l'amour ,
C'est un pigeon contre l'autour ,
C'est un roseau contre la foudre.

Privée alors d'un bien si cher ,
Dont le traître à ses yeux dispose ,
Lison pleurait ; pour l'apaiser ,
Colin lui rendit le baiser ,
Mais le fripon garda la rose.

LIEUTAUD.

LA ROSE.

P RÈS d'un bosquet, dans un jardin,
L'Amour aperçut une rose
Qui, fraîche, humide, à peine éclosée,
Invitait au plus doux larcin.

Guidé par un espoir flatteur,
Il se rapprochait du bocage,
Lorsqu'il trouve sur son passage
L'Hymen guettant la même fleur.

D'y porter la main le premier,
Chacun aussitôt se propose,
L'Amour avait cueilli la rose,
Quand l'Hymen toucha le rosier.

LA ROSE.

SEMBLABLE à la rose,
Une vierge n'ose
Découvrir l'ardeur
Qui naît dans son cœur.
Du jour, près d'éclorre,
A peine y voit-on
S'annoncer l'aurore ;
Au premier rayon,
De quel vermillon
Son teint se colore !

Mais quand, sur sa tige,
Zéphyr qui voltige,
Délaisse la fleur,
Quelle est sa langueur !
Est-elle cueillie ?
Sur un jeune sein

Recouvrant la vie,
D'un nouveau carmin
On la voit soudain
Encore embellie.

KÉRIVALANT.

LES ROSES FANÉES.

FILLES du printemps, fraîches roses,
Enfants d'un zéphir amoureux,
Longtemps avant que d'être écloses
Vous étiez l'objet de mes vœux.
Hier sur le sein de Lydie,
Vous brilliez de l'éclat du jour....
Faut-il que vous perdiez la vie
Où je vois respirer l'amour !

Qu'est-ce que la vie ? une rose.
Au printemps on la voit fleurir ;
Sur elle un papillon se pose ;
Ce papillon, c'est le plaisir ;

Vers l'été, la rose s'effeuille ;
Le froid d'hiver la fait périr....
Elle perd sa dernière feuille ;
L'homme rend son dernier soupir.

DE NIEULANT.

LES ROSES.

AIR : *Je ne vous dirai pas : j'aime.*

FILLES, vous êtes des roses,
Roses du jardin d'amour,
Plus brillantes que les roses
Dont Flore forme sa Cour ;
Hâtez-vous, aimables roses,
D'éclorre pour le plaisir ;
Roses, vous avez des roses
Qu'il est bien doux de cueillir.

Objets séduisants ,
Croyez vos amans :
La rose au printemps ,
S'ouvre aux zéphirs caressants ;

Belles, que vos cœurs,
Ainsi que ces fleurs,
Dans vos plus beaux jours,
S'ouvrent aux amours.

Moins fragiles que les roses,
Vous brillez plus d'un matin,
Et vous pouvez de vos roses,
Permettre plus d'un larcin ;
Vous êtes toujours des roses,
Tout en les laissant cueillir
Et quand vous perdez vos roses,
Vous ne faites qu'embellir.

CAIGNIEZ.

LA FEMME ET LA ROSE.

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

ENTRE les femmes et les roses,
Il est mille rapports parfaits ;
Mêmes destins en toutes choses,
Même beauté, mêmes attraits.

Oui, femme et rose sont divines ;
Mais en nous charmant tour-à-tour ;
L'une blesse avec ses épines ,
L'autre avec les traits de l'amour.

Lorsque le printemps vient de naître ,
Rose n'est encor qu'un bouton ;
C'est-là qu'une femme peut-être
Soutient mieux la comparaison ;
Autour de la rose nouvelle
On voit voltiger les zéphirs ;
Femme , à quinze ans , voit autour d'elle
L'essaim des amours , des plaisirs.

Quand le printemps embellit Flore ,
La rose va s'épanouir ;
La femme , alors dans son aurore ,
De mille attraits va s'embellir.
Le zéphir caresse la rose :
La femme a mille adorateurs.
Aussitôt que l'une est éclosé ,
L'autre d'amour sent les douceurs.

L'été passe¹, l'automne arrive ;
L'Amour fuit avec le printemps ;
Rose perd sa couleur si vive ,
La femme perd ses agréments ;

Mais en rendant ainsi les armes,
La rose exhale son odeur ;
La femme répare ses charmes
Avec les vertus de son cœur.

LES FEMMES ET LA ROSE.

AIR : *Un jour la rose artificielle.*

O vous, à qui tout rend hommage ,
Femmes qui charmez l'univers !
La rose est votre douce image ;
Je veux le prouver dans ces vers.
Quand je vois l'amour de zéphire
La rose, briller au matin,
Femmes et rose, en vous j'admire
Mêmes attraits, même destin.

Dans la rose qui vient d'éclore ,
Dont la fraîcheur séduit mes sens,
De la jeune Églé que j'adore,
Je revois les appas naissants.

De la rose, encore plus belle
Dont le vif éclat m'éblouit,
Le pur coloris me rappelle
Timide amante qui rougit.

La rose qui voit autour d'elle
S'entr'ouvrir des boutons charmants,
Me montre l'épouse fidèle,
Qu'entourent ses tendres enfants;
Et lorsque sa pudeur m'oppose
Un voile, par trop envieux,
Je vois l'épine dont la rose
Punit le doigt audacieux.

Le soir, la rose épanouie,
Par son doux parfum nous séduit.
Femmes, dans l'hiver de la vie,
Vous nous charmez par votre esprit,
Et pour finir le parallèle,
Femmes et roses, nous dirons
Qu'auprès de vous, comme autour d'elle,
Se succèdent les papillons.

J. PELLASSI.

ENCORE DES ROSES.

LA jeune et simple bergerette
Est la rose aux vives couleurs ;
La fière et brillante coquette
Est la rose reine des fleurs.
Lise , à la bouche demi-close ,
Est la rose de nos salons ;
Une tendre mère est la rose ,
La rose avec tous ses boutons.

En roses nous changeons les belles ,
En belles nous changeons les fleurs ;
Et chaque saison voit pour elles
Renaître les mêmes fadeurs.
Voulez-vous remonter aux causes
De ces éternels compliments ?
Il est des belles et des roses
A-peu-près depuis deux mille ans.

Jadis la méthode était sûre ;
Aujourd'hui c'est un vain secours,
Car on épuise la nature ;
Quand on la fait parler toujours ;
La rose en vers , la rose en prose ,
Pour charmer , quel pauvre moyen !
A force de sentir la rose ,
Nos couplets ne sentent plus rien.

Mais pourquoi des chansons nouvelles
Me montrer ainsi le censeur ?
Chantez , messieurs , chantez les belles ,
Chantez la rose en sa fraîcheur ;
Pour répéter les mêmes choses ,
A vos talents donnez l'essor ;
Par-tout les belles et les roses
Plairont bien deux mille ans encor.

LAFORTELE.

LA NAISSANCE ET LA MORT
DE LA ROSE.

STANCES ANACRÉONTIQUES.

DANS les bosquets chéris de Flore,
Viens, ma Zulmis, te reposer ;
La rose t'attend pour éclore ;
Mais ton éclat doit l'éclipser.

Permetis que, sur ton sein d'albâtre,
Je place ce joli bouton,
Et, du printems qu'il idolâtre,
Il y trouvera la saison.

Déjà tu le vois, il s'entr'ouvre :
Est-ce d'orgueil ou de plaisir ?
Ah ! sa faiblesse se découvre ;
C'était d'orgueil, il va mourir.

Sur sa tige humblement baissée,
Il semble, en déplorant sa mort,

Dire à chaque fleur offensée ;

Ah ! vous auriez le même sort.

FIN DE LA POÉTIQUE DE LA ROSE.

APPENDIX

OU

VOCABULAIRE BOTANIQUE.

AIGUILLONS. — Piquans, appliqués sur l'écorce; on les en peut détacher sans l'endommager, c'est en cela qu'ils diffèrent des épines.

AISELLE. — Point de l'angle formé par une feuille, ou par un rameau sur une branche ou sur la tige.

ALTERNE. — C'est-à-dire, placé alternativement des deux côtés d'une branche ou d'une tige.

ANTHÈRE. — Partie de l'étamine soutenue le plus ordinairement par le filet.

AXILLAIRE. — C'est-à-dire, qui part de l'aiselle, comme les boutons sur les arbres.

BIPINNÉ. — Voyez Pinné.

BRACTÉES. — Petites feuilles le plus souvent d'une autre forme et colorées, qui accompagnent les fleurs et quelquefois s'entremêlent avec elles.

CALICE. — Enveloppe extérieure, renfermant la corolle et les organes sexuels de la fleur; on l'ap-

pelle supérieur, lorsqu'il paraît au-dessus des fruits; *persistant*, lorsqu'il reste avec les fruits.

CAMPANULÉ. — C'est-à-dire, en forme de cloche.

CAPSULE. — Espèce de boîte, d'ordinaire sèche ou coriacée, contenant les graines nues, soit dans une seule loge, soit dans plusieurs.

CILIÉ. — Epithète donnée, soit aux feuilles, soit aux pétales, qui sont bordés de poils, dispersés comme les cils des yeux.

CORIACÉ. — C'est-à-dire, qui tient de la nature du cuir; cette épithète sert à désigner la feuille, le pétale ou l'écorce qui sont d'une étoffe épaisse et tenace.

COROLLE. — Enveloppe colorée des étamines et des pistils; elle est *monopétale* ou d'une seule pièce, *polipétale* ou de plusieurs pièces ou feuilles.

CORYMBE. — Sorte d'ombelle dont les pédicules ou rayons ne partent pas du même point, quoique les fleurs, toutes à peu près de la même hauteur, forment une espèce de parasol.

CRÉNELÉ. — C'est-à-dire, dont les bords sont garnis de dents larges et arrondies.

CYLINDRIQUE. — Sans saillies, ni angles.

DENTÉ, DENTELÉ. — Dont les bords sont garnis de dents plus ou moins larges.

DIFFUS. — Cette épithète se donne aux plantes

dont les branches et les rameaux, lâches, étalés, ne gardent entr'eux aucun ordre, et prennent toutes sortes de directions.

EMBRYON. — On appelle ainsi le germe de la plante qui se développe par la végétation.

ÉPINE. — Pointe aigue et dure qui tient au bois, et ne peut être arrachée sans que le bois et l'écorce soient endommagés.

FOLIOLE. — Petite feuille attachée à un pétiole commun et qui lui reste uni, lors même qu'il tombe.

GLABRE. — Opposé de velu.

GLANDES. — Petits corps vésiculeux, situés sur diverses parties de la plante.

HYBRIDE. — Les Grecs donnaient ce nom à l'enfant né de père et mère de nations différentes; les botanistes l'appliquent à des plantes produites par le concours de variétés, d'espèces, ou même de genres de nature différente.

INERME. — Epithète qui sert à distinguer des espèces épineuses, celles qui ne le sont pas.

LANCÉOLÉ. — En forme de lance.

MULTIPLE. — Se dit d'une fleur dont les étamines et les pistils sont, pour la plupart, convertis en pétales.

OMBELLE. — Disposition de fleurs en parasol, lorsque les rayons de ce parasol, qui sont les pédi-

cules des fleurs, se réunissent à un même point sur la tige.

ONDULÉ. — Se dit d'une feuille ou d'un pétale marqué de sinuosités arrondies dans les endroits où leur étoffe a pris plus d'extension.

OPPOSÉ. — Épithète donnée aux feuilles, sortant des rameaux, en face l'une de l'autre et à la même hauteur.

OVAIRE. — Partie inférieure et souvent renflée du pistil dans laquelle sont contenues les semences.

PANACHÉ. — Se dit des feuilles et des fleurs nuancées de plusieurs couleurs.

PÉDICULE. — Filet qui réunit l'aigrette à la graine.

PÉDONCULE. — Tige propre aux fleurs, mais qui se subdivise en pédicelles ou queues, portant chacune une fleur.

PINNÉ. — Se dit d'une feuille composée de folioles rangées de chaque côté, comme les barbes d'une plume; ces folioles opposées ou alternes, sont attachées à un pétiole commun, avec lequel elles tombent. Quand, au lieu d'une foliole, c'est un pétiole secondaire, qui se trouve attaché au pétiole commun, on dit que la feuille est *bipinnée*.

PERSISTANT. — Opposé de caduc.

PÉTALE. — Partie de la fleur vulgairement nommée *feuille*; les pétales, pour le vulgaire, consti-

tuent la fleur; pour le botaniste, ce ne sont que les rideaux du lit nuptial.

PÉTIOLE. — Queue ou support de la feuille; elle tient, par elle, soit à la tige ou aux rameaux, soit à la racine.

PUBESCENT. — Se dit d'une plante couverte d'un léger duvet.

PULPE. — Chair de certains fruits plus ou moins molle et succulente.

REJETON. — Jeune pousse produite par une racine, loin de la tige.

SEMI-DOUBLE. — Se dit des fleurs qui ont plus de pétales que les simples, mais qui conservent la faculté de donner des semences.

STYLE. — Partie du pistil, portée sur l'ovaire.

TERMINAL. — Qui termine la tige ou le rameau.

TERNÉ. — C'est-à-dire, disposé trois par trois.

TOMENTEUX. — Se dit des tiges et des feuilles chargées de poils serrés et entrelacés, qui leur donnent un aspect blanchâtre.

TURBINÉ. — C'est-à-dire, fait en forme de toupie ou de sabot.

VELU. — Se dit des tiges et des feuilles chargées de poils assez longs, mais séparés.

	Pages
Rose digitale.	62
Rosier toujours vert.	<i>id.</i>
Rose de Macartney.	64
Rose velue.	65
Rose églantine à feuilles odorantes.	68
Rose de chien.	70
Rose tomenteuse.	71
Rose des haies.	72
Rose Cels.	75
Rose luisante.	<i>id.</i>
Rose de Crète.	76
Rose glanque.	77
Rose musquée, ou d'Alexandrie.	78
Rose turneps.	80
Rose de la Caroline.	81
Lustre d'église.	<i>id.</i>
Rose à feuilles de chanvre.	82
Rose des montagnes.	<i>id.</i>
Rose des collines.	83
Rose à feuilles de frêne.	84
Rose de Francfort.	<i>id.</i>
Manteau-pourpre.	86
Rose à feuilles de pimprenelle.	87
Rose en corymbe.	88
Grande cuisse de nymphe.	89
Rose de Portland.	<i>id.</i>

DES MATIÈRES.

237

Rose de Provence.	Pages 90
Rose de Champagne.	92
Manteau d'évêque.	94
Rose de Damas, ou des quatre saisons.	<i>id.</i>
Rosier à fruits en calebasse.	97
Rosier à fruits pendants.	98
Rose à feuilles simples.	99
Rose jaune-soufré.	100
Rose Noisette.	101
Rose des Alpes.	102
Rosier rouillé.	103
Rose multiflore.	104
Rose de Provins.	106
Rose de Bourgogne ou pompon.	114
Rose blanche.	116
Rose de Chine.	119
Rose du Bengale.	121
Rosier nain.	123

ESPÈCES MOINS INTÉRESSANTES OU MOINS CONNUES.

Rosier lisse.	124
Rosier à longs styles.	125
Rosier intermédiaire.	<i>id.</i>
Rosier à feuilles penchées.	126
Rosier cilié.	<i>id.</i>

Rosier à longues feuilles.	Page 127
Rosier des Indes.	<i>id.</i>
Rosier agréable.	<i>id.</i>
Rosier trifolié.	128
Rosier à feuilles d'épine-vinette.	129
Rosier à feuilles ridées.	<i>id.</i>
Rosier Belgique.	130
Rosier à feuilles rougeâtres.	<i>id.</i>
ESPÈCES INCONNUES JUSQU'ICI.	131
CULTURE DES ROSES.	136
PROPRIÉTÉS DES ROSES.	
Propriétés médicales.	158
Propriétés alimentaires.	160
Vertus cosmétiques.	<i>id.</i>
Dessication des roses.	162
POÉTIQUE DE LA ROSE.	
Hymne à la rose (D'ÉTINVALN).	165
L'éloge des roses (FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU).	168
Histoire de la rose (LÉONARD).	169
Bouton de rose (CONSTANT DUBOS).	170

	Page
L'Amour et le bouton de rose.	172
Bouton de rose.	174
Joli bouton (POULTIER).	175
Bouton de rose (CUVELIER).	176
Une rose à son bouton (JEAN MONET)	179
A une rose encore en bouton (SAINT-JUST).	181
La rose et le bouton.	182
La rose naissante (DE LEYRE).	183
La piqure de la rose (GILBERT DUCLOS).	184
La rose coquette (LEBRUN).	186
La rose (ROUGEMAÎTRE).	189
La rose et l'Amour (BELLE aîné).	190
La rose (CONSTANT DUBOS).	192
L'épreuve de la rose (TARTERON).	197
L'Amour né de la rose (J. B. DUBOIS).	199
La rose (TOUZET).	201
La rose.	203
Rose d'Amour (MILLEVOYE).	204
La rose (ROGER).	206
Rose d'Amour (MASSON).	207
Le sort d'une rose (DE SAZERAC).	209
La rose (LA CHABEAUSSIÈRE).	210
Le Zéphir et la rose (DESAINTANGE).	212
Un baiser ou la rose (LIEUTAUD).	215
La rose.	217
La rose (KÉRIVALANT).	218

Les roses fanées (DE NIEULAN).	Page 219
Les roses (CAIGNIEZ).	220
La femme et la rose.	221
Les femmes et la rose (PELLASSI).	223
Encore des roses (LAFORTELE).	225
La naissance et la mort de la rose.	227
APPENDIX, ou glossaire botanique.	229

FIN DE LA TABLE.